

cost. a pol

Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR.

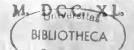
Par Monsieur DES MAIZEAUX, Membre de la Société Royale.

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce

TOME CINQUIEME:





PQ 1917 ,55 1740 m,5

Coll spec.

T A B L E DESPIECES

CONTENUES DANS

LE CINQUIE'ME TOME.

T. Loge de M. de Turenne. pag. 1.
Loge de M. de Turenne. pag. 1. Parallele de M. le Prince & de M. de Turen-
ne. I4.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 19.
A Madame la Duchesse Mazarin : Vous ne scavez que
tron Hortence &c.
A la même, pour Etrennes le premier jour de l'an:
La Nature inéxorable, &c. 29.
Lettre à Monsieur * * *; Sous le nom de Madame
Mazarin. 31.
A Madame la Duchesse Mazarin: Vous qui pensez
que la Nature, &c.
Sur le commencement de la guerre de 1689. D'inté-
réts différens l'union mal formée, 37.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 40.
A M. le Marquis de Miremont: Illustre & nouveau
Machabée, &c. 45.
Au même: Miremont qui savez combattre, &c.
47•
A Caliste: Sœur Théresse l'illuminée, &c. 48.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin. 51.
A M. Villiers: Bannissons toute viande noire, &c.
54.
Tome V. *

TABLE

Au même : Romains, nos Huitres feroient honte,	&c.
	56
Scéne de Baffette.	58-
Au Roi sur sa bleffure : Mars, ce Dieu renomme	qui
préside aux allarmes, &c.	630
Sur le passage de la Boyne : Animé de l'ardeur	d'un
généreux courage, &c.	66.
Dialogue entre M. de S. Evremond, Madame	Ma-
zarin, & Mademoiselle Beverweert.	68.
A Madame la Duchesse Mazarin: Après tan	t de
soins assidus, &c.	70.
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de Sa	aint-
Evremond.	71.
A M. Hampden; en stile de Marot.	75-
Au même; en même stile.	77.
Scéne en Musique.	78.
A M. le Duc de Nevers, pour Madame la Duc	
Mazarin: Si je pouvois posiillonner, &c.	82.
Lettre à Monsieur *** pour Madame la Duc	
Mazarin.	84.
Lettre à Monsieur * * * au nom de Madame la	
cheffe Mazarin.	86.
Lettre à Madame la Duchesse de Nevers, au	
de Madame la Duchesse Mazarin.	87.
Lettre à Monsieur *,* * au nom de Madame la	
chesse Mazarin.	89.
Jugement sur quelques Auteurs François.	9 r.
Sur la dispute touchent les Anciens & les Mo	
nes. La France dans sa Poësie, &c.	94.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin.	165.
A la même : Flatté d'une douce espérance, &c.	107.
Sur la perte d'un Moineau blanc que Madame	
zarin aimoit beaucoup.	110
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S	
Evremond.	113.
Dialogue sur la maladie de Madame la Duc	helic

DES PIECE

DESTILCE	. 3.
Mazarin.	ITS
Sur le Mois de Mars: Mois si cher au	u Dieu des Ha-
zards, &c.	131.
Sur ce que Madame Mazarin envoya	a un matin de-
mander de ses nouvelles, & lui	fit dire qu'elle
avoit songé qu'il étoit mort : Mal	heureuse condi-
. tion, &c.	133.
Prologue en Musique.	135.
Billet à Madame la Duchesse Mazari	in: Quoique la
Mort paroisse affreuse, &c.	144.
Sur la mort de Madame Middleton.	Stances irrégu-
lieres.	145.
Epitaphe de Madame Middleton.	147.
Sur la Satire de M. Despréaux contr	e les femmes.
	148.
Lettre à Madame la Duchesse Mazari	
A la même : A Bourbon où sont les bais	
+ 1 24 1 107 1 3	152.
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos	M. de Saint-
Evremond.	155.
Réponse de M. de Saint-Evremond à	
- de l'Enclos.	157.
Billet à Madame la Duchesse Mazarin	
Lettre à Madame la Duchesse de Bou	
nom de Madame Mazarin.	161.
Billet à Madame la Duchesse Mazarin	
Sur la mort de la Reine: J'avois des em	
plus tendre enfance, &c.	164.
Epitre de M. l'Abbé de Chaulieu, à Duchesse Mazarin.	
Réponse de M. de Saint-Evremond à	165.
Chaulieu.	
A Madame la Duchesse Mazarin:	Beauté , des
. Mortels thérie, &c.	-
Lettre à M. le Marquis de Miremont.	170.
Lettre à Madame la Duchesse Mazarin	172.
•	* ij . '
	-

TABLE

INBEB	
Billet à la même.	1771
A M. le Chevalier Colt : Comment payer les I	Caxes
	178:
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	183.
A la même.	1853
A la même.	186:
A la même.	187.
A la même.	188.
A la même:	189:
A M. le Marquis de Miremont: On a fini la	Cam-
pagne, &c.	1912
Sur le mal des yeux de Madame Mazarin: Il	n'eft
qu'un Soleil dans les Cieux, &c.	193.
Les avantages de l'Angleterre.	194.
Au Roi, sur la découverte de la conspiration	con-
tre sa Personne.	200
Fragment sur le même sujet.	201.
Lettre à M. Barbin.	202.
Epitaphe de M. le Comte de Grammont, ave	c le
	204.
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	207.
Fragment d'une Lettre à M. le Comte de Gi	ram-
mont.	210.
Sur l'Amour de la Vie : Poussé de son humeur g	
riere, &c.	211.
Lettre à M. le Marquis de Saissac, au nom de	
dame la Duchesse Mazarin.	214
	216.
A la même: Le Mouton de Windsor céde au Mo	
	217.
Réponse au Ploidoyé de M. Erard, pour M.	
Duc Mazarin, contre Madame la Duchesse	
Epoufe.	219.
Préface.	ibid.
Réponse au Plaidoyé de M. Erard, &c.	2233
Réglemens de M. le Duc Mazarin: Nous Mas	
le bieux . &c.	247.

DES PIECES.

B B 0 . 1 B 0 E 3.	
Lettre à M le Comte de Grammont.	249
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	2 5 K
A la même.	252
A la même.	253
Les douceurs de la vie d'un Vieillard : Choix	
gréable compagnie, &c.	254
Le concert de Chelsey, sur le brait qui avoit	cou-
ru de la mort de M. le Duc Mazarin.	256
Billet à M. le Comte de Grammont.	260
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	26I
A la même.	262
A la même.	263
A la même.	164
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	265
Chanson. On dit que le premier des foux, &c.	267
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	270
A la même.	27 E
Réponse au Jugement de M. l'Abbé Renaudo	t lut
le Dictionnaire Historique & cruique de M. B	
	273
Billet à M. Silvestre.	276
Jugement de M. de S. Evremond sur la Critique	
ses ouvrages, & sur leur Apologie.	278
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	28 I
A la même.	ibid.
A la même.	282
Sur ce que Madame la Comtesse de Sand	
avoit envoyé à Madame Mazarin du Mout	
des Lapins de Bath.	283
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	286
Au Roi, sur la paix de Ryswich: Tandis que	
parlons à Londre de la Paix, &c.	287
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S	
vremond.	290
Les Poules de Lesbos. Fable Allégorique.	29 E
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	292

TABLE

IADLE	
Réponse de Mademoiselle de l'Enclos à M. d	le Si
Evremond.	295
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	297
A la même	298
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de	S. E-
vremond.	299
Sur le Quietisme.	301
Sur le même sujet: L'Amour divin à sa naisse	ance,
&c.	302
Dialogue sur le Quietisme.	304
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	310
A la même	3 7 2
A la même.	312
A Mylord Montaigu: On admire avec raison	, &c.
	313
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de !	S. E-
vremond.	317
Réponse de M. de S. Evremond à Mademoise	
l'Enclos.	319
Billet de M. Julien à M. Silvestre	322
Lettre de M. Julien à M. de S. Evremond.	323
Réponse de M. de S. Evremond à M. Julien	
Billet à Madame la Duchesse Mazarin.	327
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M.	
Evremond.	328
A Madame Hervart: Ce ne fut point par un ha	
&c.	330
Sur le Roi d'Espagne. Je maintiens la paix d	
monde, &c.	334
Lettre à M. Silvostre.	ibid.
Sur la mort de Madame la Duchesse Mazarin	
fin le Ciel l'a resirce, &c.	337 C E
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de	J. E.
Vicinos de de C. Europeand à M. la Mara	342
Lettre de M. de S. Evremond à M. le Marq	Inis de

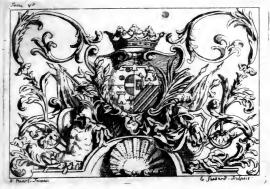
DES PIECES.

Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. de S	. E-
vremond.	346
Réponse de M. de S. Evremond à Mademoi	ſelle
de l'Enclos.	348
Lettre de M. de S. Evremond à M. le Marqu	is de
Canaples.	350
Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à M. d	e S.
vremond.	352
Lettre à Mylord Montaigu.	353
Lettre à Monsieur * * *.	355
Huitain · Enfinj'ai reconnu la flateuse imposture,	&c.
	359
Eloge du Roi.	360
Sur le même sujet : Veut-on louer un Roi, &c.	36 T
Billet à Madame de la Perrine.	363
A la même : Quittez, quittez, ma bonne Pri	ide,
&c.	364
Lettre à Mademoiselle de l'Enclos.	365
Billet à M. des Maizeaux.	367
Lettre à Mylord Gallway.	368
Billet à Madame de la Perrine.	37 T
Billet à M. Silvestre.	372
Au même.	373
A Madame de la Perrine. Il ne faut point fait	re la
belle, &c.	375
Portrait de Madame de la Perrine. Galante	san3
amour, &c.	376
Billet à M. Silvestre.	378
Lettre à M. le Prince d'Auvergne.	379
Portrait du Roi; Etre puissant & jufte, &c.	38 r
Lettre à M. des Maizeaux	383
Lettre de M. des Maizeaux à M. de S. Evremo	nd,
fur le Roman de la Rose.	387
Billet à Madame de la Perrine.	405
A la même.	406
Lettre à M. Silvestre,	407

TABLE DES PIECES.

Billet à Madame de la Perrine,	409
A la même.	410
Billet à M. Silvestre.	4Iİ
Billet à Madame de la Perrine.	412
A la même.	413
A M. Silvestre: Docteur aux regards salutaires,	&c.
	414
Billet à Madame de la Perrine.	416
A la même.	417
Sur la tirannie de la raison. La raison est d'un i	riste
usage, &c.	418
Billet à Madame de la Perrine.	419
A la même.	420
Lettre à M. le Comte Magalotti.	42 I
Billet à M. Silvestre. Docteur, mandez à vos as	
&c.	424
Billet à Madame de la Perrine : Aucun Vin ne	me
fait envie, &c.	42%





ELOGE

DE MONSIEUR

D E

TURENNE.



E ferois tort à la Naissance de Monfieur de Turenne, si je songeois à instruire le Public d'une Maisson aussi illustre & aussi considérable dans

toute l'Europe que la sienne. Je ne m'amuserai point à dépeindre tous les traits de son visage; les caractéres des Grands - Hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles Femmes: mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable; quelque chose en sa physionomie qui

Torne V.

faisoit concevoir je ne sai quoi de grand en son ame & en son esprit. On pourroit juger, à le voir, que par une disposition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un pere aussi autorisé dans le Parti Protestant, que Monsieur de Bouillon l'étoit, il en prit les fentimens de Religion, sans zéle indiferet pour la sienne, sans aversion pour celle des autres; précautionné contre une sécelle des autres; précautionné contre une séduction secrete, qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la Guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours distingué par sa naissance, la seule distinction de ses services l'a sait monter par degrés au Commandement des Armées; & l'on peut dire sans éxagérer, que pour arriver aux postes qu'il a eûs, jamais homme n'a tant dû à son mérite, & si peu à la fortune. peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses actions, me bornant à quelques particularités peu connues qui contribueront à sormer son caractère. Tant qu'il a servi avec Monsieur le Prince en Allemagne, Monsieur le Prince lui a donné la principale gloire de tout ce qu'on y saisoit; & l'estime qu'il avoit pour

DE SAINT-EVREMOND.

lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son temps: Si j'avois à me changer, dit-il, je voudrois être changé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là. On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à prositer non seulement de ses actions, mais de ses discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre. "Faire peu de Siéges, répondit "Monsieur de Turenne, & donner beaucoup "de combats. Quand vous aurez rendu votre "Armée superieure à celle des ennemis, par "le nombre & par la bonté des Troupes; (ce "que vous avez presque fait par la Bataille de "Rocroi;) quand vous serez bien maître de "la campagne, les Villages vous vaudront des "Places: mais on met son honneur à prendre "une Ville sorte, bien plus qu'aux moyens "de conquérir aisément une Province. Si "le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce "qu'il lui a coûté d'hommes & d'argent à "faire des Siéges & à sortisser des Places, il "seroit aujourd'hui le plus considérable de "tous les Rois.

La première maxime de Monsieur de Turennne; pour la Guerre, est celle qu'on attribue à César; qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient: il y tomba, il le désit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui se rendirent; & tout cela sut éxécuté en six ou sept jours. Il consideroit plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes: il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gangnée, & n'avoit pas sû en prositer.

Venons à nos guerres civiles. C'est là qu'on a mieux connu Monsieur de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des courtisans. On fait qu'il a fauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monsieur le Prince à Gien. Il a confervé l'Etat, qu'and on le croyoit perdu; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en espérer la conservation.

Mais un des plus considérables services que Monsieur de Turenne ait rendu, a été sans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la derniere sureté, quand Monsieur le Prince qui avoit traversé une partie du Royaume, lui septiéme, pour venir joindre Monsieur de Beausort, & Monsieur

⁽¹⁾ En 1652. Voyez le Tome II. pag. 164.

DE SAINT-EVREMOND. 5

de Nemours; quand Monsieur le Prince ne les eut pas si-tôt joints, qu'il marcha à Monsieur d'Hocquincourt, & tombant au milieu de ses Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne sauriez croire la consternation que cette maneuse nouvelle mit à la Cour. On n'osoit demeurer dans la ville : on n'osoit s'en éloigner; ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu sûrement. Toute la ressource étoit en Monsieur de Turenne, qui se trouvoit dans un aussi grand embarras. Jamais, a-t-il dit depuis, il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-temps que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la sureté. Pour peu qu'on ait de considération & de mérite, on a des ennemis & des envieux: j'en avois qui disoient par tout que j'avois conservé une liaison secrete avec Monsieur le. Prince. Monsieur le Cardinal ne le croyoit pas ; mais au premier malheur qui me fût arrivé, pout-être auroit-il eu le même soupçon qu'avoient les f autres. De plus, je connoissois Monsieur d'Hocquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces pensées étoient assligeantes, & le plus grand mal, c'est que Monssieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.

6 OEUVRES DE M.

Dans ce méchant état, que Monsieur de Turenne a dépeint lui-même, il rassembla ses Quartiers le mieux qu'il put, & marcha, plus par conjecture que par connoissance, du côté que Monsieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrémement noire; & il n'avoit pour guides que des fuyards, plus capables d'ef-frayer fes troupes, que de le conduire. Heu-reusement il se trouva le matin à la tête d'un Défilé, qu'il falloit passer nécessairement à Monsieur le Prince, s'il vouloit aller à Gien. Monsieur de Navailles proposa de jetter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le désilé: Monsieur de Turenne rejetta la proposition, sachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chassée, & que dans le désordre où ils l'auroient mise, il lui est fallu se retirer à Gien avec la seule Cavalerie. Le parti qu'il prit sut de mettre toutes ses Troupes sur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou six cens pas du désilé. Monsieur le Prince croyant qu'il se retiroit véritablement, sit passer quatorze escadrons, qui alloient être suivis de l'Armée entiere : alors Monsieur de Turenne tournant avec toutes ses forces, chargea, rompit, fit repasser le défilé à ces escadrons dans un désordre incroyable. Monsieur le Prince le voyant en cette posture, crut le passage du défilé impratiquable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre

DE SAINT-EVREMOND.

chose le reste de la journée que se canonner. Monsseur de Turenne sortissé du débris de l'Armée de Monsseur d'Hocquincourt, & de quelques gens srais, se retira le soir à Gien, où il reçut les applaudissemens sincéres que donne une Cour, qui n'est pas encore bien

rassurée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendroit le caractère languissant, un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonnée qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens s'étoient déclarés contre elle, & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs, déclarations. Monsieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens: Monsieur le Prince à celle des troupes: Fuenfaldagne s'éroit avancé jusqu'à Chauny avec vingt mille hommes; & Monsieur de Lorraine n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand Monsieur de Turenne, après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le récit aux Historiens; quand Monsieur de Turenne la ramena malgré elle à Paris (1), où le Roi ne fut pas sitôt, que son rétablissement dans la Capitale sit reconnoître son autorité par tout le Royau. me. La sûreté du Roi bien établie au dedans ,

⁽¹⁾ Voyez le Tome II. pag. 57. dans les

Monsieur de Turenne sit sentir sa puissance au dehors, & réduisit l'Espagne à demander une paix qui sut son salut, ne pouvant continuer une querre qui oût été sa ruine.

rinuer une guerre qui cût été sa ruine. Revenons des faits de Monsieur de Turenne à une observation plus particuliére de sa conduite, de ses qualités, de son génie. Aux bons succès, il poussoit les avantages aussi Ioin qu'ils pouvoient être poussés: aux mauvais, il trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toûjours la folidité à l'éclat; moins sensible à la gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'état en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choses: on lui a vû essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un véritable service. Mo-deste en ce qu'il saisoit de plus glorieux; il rendoit les Ministres vains & siers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévére à lui-même, il comptoit tous ses malheurs pour des fautes : indulgent à ceux qui avoient failli, il faisoit passer leurs fautes pour des malheurs.

Il sémble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les évenemens; & le voulant convaincre par son propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Ma-

riandal & à Rhetel; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheusreux. " Je suis content de moi, répondit-il, " dans l'action ; mais si je voulois me faire » justice un peu sévérement, je dirois que l'af-» faire de Mariandal est arrivée, pour m'être » laissé aller mal-à-propos à l'importunité des » Allemands qui demandoient des Quartiers; » & que celle de Rhetel est venue de m'être » trop fié à la lettre du Gouverneur qui pro-» mettoit de tenir quatre jours, le jour mê-» me qu'il se rendit » à quoi il ajoûta; quand un homme se vante de n'avoir point sait de sau-tes à la Guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite long-temps. Il lui ressouvint toujours de l'importunité de Rosen à demander des Quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit eue à les accorder. Cette réssexon lui sit changer de conduite à l'égard des Officiers; il continua les bons traitemens qu'il avoit ac-coûtumé de leur faire, mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se désit, sut celui des disputes de l'Insanterie: cette vieille habitude, sondée sur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir: l'opposition sut grande, mais le Général en vint à bout; & Puysegur, le plus intelligent & le plus dissipation.

10 OEUVRESDE M.

cultueux des Officiers, Puysegur, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, sut obligé de vendre son regiment & de se retirer, avec sa capacité incommode, à sa maison. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne surent plus observés. C'est ce qu'on vit à la bataille de Dunkerque, où Monsieur de Turenne choisit le Marquis de Crequi, pour commander l'aîle opposée à Monsieur le Prince, sans aucun égard à l'an-

cienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coûtumes; il changea, pour ainfi dire, le génie des Nations. Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur Nation avoit toujours eues; il fit fouffirir la fatigue sans murmurer; il fit oublier la Cour aux courtisans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle sut la conduite de Monsieur de Turenne pour les Officiers: voyons son procedé à l'égard de Monsieur le Cardinal.

Dans le temps que Monsieur le Cardinal étoit le plus malheureux; que ses amischerchoient des prétextes pour l'abandonner, & ses ennemis des occasions pour le perdre, Monsieur de Turenne eut pour lui les mêmes DE SAINT-EVREMOND. 11

déferences, les mêmes respects qu'on avoit eus dans sa plus haute sortune. Quand son Eminence eut rétabli son pouvoir, qu'elle regnoit, plûtôt qu'elle ne gouvernoit; il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ses malheurs. Ce sut le premier qui osa faire sa Cour au Roi; toutes les personnes considérables ayant leur application entière à Monsieur le Cardinal. Il ne sollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des essets du service rendu à l'Etat sans attachement au Ministère.

Jamais les vertus des particuliers n'ont été si bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la personne de Monsieur de Turenne : il étoit facile dans le commerce, délicat dans la conversation, sidéle dans l'amitié. On l'a accusé de ne s'employer pas assez fortement pour ses amis à la Cour; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire secrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas sûr d'obtenir; il faisoit tout le plaisir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les amis, d'ordinaire, pensent qu'on a plus deterédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monsseur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour; sa vertu n'étoit point de ces vertus séches & dures, qu'aucun sentiment de tendresse n'adoucit : il aimoit plus

12 OEUVRES DE M.

qu'il ne croyoit, se cachant autant qu'il lui étoit possible, une passion qu'il laissoit

connoître aux autres.

Si les fingularités sont des espéces de défauts dans la Société, Monsieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un désinteressement trop grand, lorsqu'on voyoit regner un esprit d'intérêt universel; & une probité trop pure dans une corruption

générale.

Son changement de Religion fut sensible à tous les Protestans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'intérêt. Dans tous les temps il avoit aimé à parler de Religion, particulièrement avec Monsieur d'Aubigny, disant toujours que les Réformés avoient la Doctrine plus saine, mais qu'ils ne devoient pas se séparer, pour la faire prendre insensiblement aux Catholiques. Duand on vavoue qu'on a eu tort de sortir d'une Eglisse, reprit M. d'Aubigny, on est bien prêt d'y rentrer; & si je survis à Madame de "Turenne, je vous verrai dans la nôtre «. Monsieur de Turenue soûrit; & ce soûris n'expliquoit pas assez, si c'étoit pour se mo-quer de la prédiction de Monsieur d'Aubi-gny, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toujours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'opposé à l'intérêt des Catholiques; converti, il n'avoit point

DE SAINT-ÉVREMOND. 13 de zéle préjudiciable à la sureté des Huguenots. Dans la désérence qu'avoit le Roi pour son grand sens, il est à croire qu'il l'auroit surioit; & que les Ministres Huguenots n'auroient pas à se plaindre de leur ruïne, ni le

Clergé Catholique à se repentir de son zéle.

Ceux qui l'ont suivi dans ses dernières
Campagnes, disent qu'il avoit une valeur
plus vive qu'aux précedentes; qu'il étoit plus
hasardeux à entreprendre & à se commettre
qu'auparavant. Uu coup de Canon finit une
vie si glorieuse (1); mort desirable (puisqu'il faut mourir) à un si grand homme. Sa
perte sut pleurée de tout les François, regrettée de tous les indissérens, sa personne louée
des ennemis, sa vertu admirée de tout le
monde. Le Roi qu'il avoit si bien servi, voulut qu'il sût enterré à Saint-Denis avec les
Rois ses Prédécesseurs, se croyant aussi obligé à celui qui lui avoit conservé son Royau;
me, qu'à ceux qui le lui avoient laisse.

(1) Le 27. de Juillet 1675.



PARALLELE

DE MONSIEUR

LE PRINCE,

ET DE MONSIEUR

DE TURENNE.

Sur ce qui regarde la Guerre. (1)

TOus trouverez en Monsieur le Prince la force du génie, la grandeur de Courage, une lumière vive, nette, toujours présente. Monsieur de Turenne a les avantages du sang froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur assurée.

Celui-là, jamais incertain dans les conseils, irrésolu dans ses desseins, embarrassé dans ses ordres; prenant toujours son parti mieux qu'homme du monde : celui-ci, se faisant un plan de sa guerre, disposant toutes choses à sa fin, & les conduisant avec un es-

⁽¹⁾ Monsieur de Saint-Evremond écrivit ce PARALLELE en 1673. mais il le retoucha dans la suite. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, fur l'année 1688.

DE SAINT-EVREMOND. 15 prit aussi éloigné de la lenteur que de la pré-

cipitation.

L'activité du premier, se porte au delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile: l'autre, aussi agissant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de supersiu; maître de la fatigue & du repos, il travaille à ruiner l'Armée des ennemis, il songe à la conservation de la sienne.

Monsieur le Prince sier dans le Commandement; également craint & estimé: Monsieur de Turenne plus indulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la véné-

ration qu'on a pour lui.

Monsieur le Prince plus agréable à qui sait lui plaire, plus sâcheux à qui lui déplaît; plus severe quand on manque, plus touché quand on a bien sait: Monsieur de Turenne plus concerté, excuse les sautes sous le nom de malheurs, & réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de saire bien son devoir. Satisfait du service qu'on lui rend, il ne l'est pas toûjours de l'éclat qu'on se donne; & faisant valoir avec plaisir les plus soûmis, il regarde avec chagrin les industrieux qui cherchent leur réputation sous lui, & leur élévation par les Ministres.

Monsieur le Prince s'anime avec ardeur

Monsieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouït de sa gloire sans vanité, reçoit la flaterie avec dégoût. S'il prend

plaisir qu'on le loue, ce n'est pas la louange de ses actions; c'est la délicatesse de la louange qui lui fait sentir quelque douceur. Mon-fieur de Turenne va naturellement aux gran-des & aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein: rien ne l'éleve dans les bons succès, rien ne l'abat dans les mauvais.

mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier; son audace & sa vigueur rendant soible ce qu'on s'imaginoit de plus fort: le second, se dégage de tout danger; il trouve le moyen de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monssicur le Prince, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, il a toujours la même sierré dans le combat, vous diriez qu'il sait inspirer ses propres qualités à toute l'Armée; sa valeur, son intelligence, son action semblent lui répondre de celle des autres. Avec blent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monsieur de Tu-renne se désie, il cherche ses sûretés: avec peu de bonnes qui ont gagné sa consiance, il entreprend, comme aisé, ce qui paroît imposfible.

Quelque ardeur qu'ait Monsieur le Prin-ce pour les Combats, Monsieur de Turenne en donnera davantage pour s'en préparer mieux les occasions: mais il ne prend pas si

DE SAINT-EVREMOND. 17 bien dans l'action ces temps imprévús, qui font gagner pleinement une victoire; c'est par-là que ses avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est contestée, le plan de sa guerre lui revient dans l'esprit, & il remet à une conduite plus sûre ce qu'il voit dissicile & douteux dans le combat. Monsieur le Prince a les lumières plus présentes, & l'action plus vive; il remédie lui-même à tout, rétablit ses désordres, & pousse ses avantages. Il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer; il s'abandonne au péril, & il semble qu'il soit résolu de vaincre, ou de ne pas survivre à sa désaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu, il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez Monsieur de Turenne tout céde au bien des affaires: il essuye le murmure des envieux, les mauvais ostices de ses ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert, pour rendre un véritable service. Monsieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour jusqu'aux occasions qui se présentent: là, il n'écoute que sa valeur, & ne se tient responsable de

ses actions qu'à sa gloire.

Pour Monsieur le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire; pour Monsieur le Prince malheureux, jamais de honte: ce peut être un préjudice aux affaires, & jamais à sa réputation. La réputation de Monsieur de

Tome V.

78 OEUVRES DE M.

Turenne est toujours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & conti-nues: toutes sa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des peuples, que de solidité pour occuper les résléxions des ha-biles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que sait Monsieur de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans. On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nette-ment; & il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La nature lui a don-né le grand sens, la capacité, le fond du mé-rite autant qu'à homme du monde; & lui a dénié ce seu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour se faire une juste & pleine réputation. La vertu de Monsieur le Prince n'a pas

La vertu de Monsieur le Prince n'a pas moins de lumière que de force; elle est funeste aux ennemis, qui en ressent les estets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages: mais, à dire la vérité, elle a moins de suite & de liaison que celle de Monsieur de Turenne; ce qui m'a fait dire il y a longtemps, que l'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une assaire, on parle plus DE SAIN T-EVREMOND. 19 avantageusement de ce que sait Monsieur le Prince: l'affaire finie, on jouit plus long-temps de ce que Monsieur de Turenne a sait. J'ajoûterai encore cette différence: Mon-

J'ajoûterai encore cette différence: Monfieur de Turenne est plus propre à fervir un Roi qui lui confiera son Armée; Monsieur le Prince à commander la sienne, & à se donnes de la considération par lui-même.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

J'A'r reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de douceur, pour me servir de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point Madame, qu'un vieux visage rout défiguré m'attire du mépris, & vous inspire du chagrin quand il se présente: mais qu'une affection à votre service, aussi pure que la mienne, me sasse recevoir un traitement semblable quand vous ne me voyez pas; c'est ce que je ne comprens point.

B ij

Je ne disputerai point de capacité avec Monsieur de Bonrepaux: qu'il ne dispute pas aussi de zéle & de soin avec moi, sur ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma dissipation; j'ai vû deux ou trois sois Madame de la Perrine, encore étoit-ce ailleurs que chez elle: mais elle chante bien. Je voi Baillon; il joue bien du Clavessin: je voi bien des Résugiés qui savent beaucoup; je joue avec Mylord Cassel aux Echets; je le gangue. A mon âge on ne peut être nulle part si désavantageusement que chez soi-même. Il saut nous saire des amusemens, qui nous dérobent, pour ainsi dire, à nos tristes imaginations.

Au reste, Madame, ma discrétion est toujours la même, avec un attachement inviolable au Gouvernement présent des Pays où je vis. Je suis si peu de chose, qu'il n'importe à personne de savoir mes sentimens. Vous m'obligez à parler de moi: je ne saurois parler de vous que je ne vous loue, & dans l'humeur où vous êtes contre moi, vous seriez peut-être offensée de mes louanges. Le sérieux dure trop, l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à Parson-Green avec Monfieur Villiers. Sa maison se pourroit dⁱre une maison enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange sort bien. Mylord Montaigu a besoin d'embellir encore ses logemens de

DE SAINT-EVREMOND. 21 White-Hall, s'il veut pousser à bout la résolution qu'il a faite, de faire crever Monsieur Villiers. Je connoissois autresois une autre manière de crever, qui venoit réglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muscats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût ; & le goût, de la fobrieté; enforte que le mois de Septembre arrivant, on disoit : voici le temps où il faut crever. Prenez garde de vous crever d'eaux, Madame : de toutes les manières de créver, c'est la plus mauvaise. Votre maison de Saint James, vulgairement nommée par vos Courtisans, le petit Palais, sera une merveille : il n'y a rien de si propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiselle de Beverweert: quand Madamela Duchesse Mazarin & ses deux amies seront ensemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur & que l'argent ne manque pas, le plaisir des Anges de Madame de Choisi n'étoit rien au prix du vôtre.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

Que je vous sers sans récompense :

Peut-être ne savez-vous pas

Ce que je pers, en servant vos appas.

Sans vous, une lente vieillesse Me donneroit l'air de sagesse; Sans vous, le sardeau de mesans Sembleroit le poids de bon sens.

Parlant des Affaires publiques Avec de graves politiques, Quelque vieit exemple apporté; Quelques articles d'un Traité, Une Maxime, une Sentence, Me tiendroient lieu de suffisance.

DE SAINT-EVREMOND. 2

Sans vous, mû d'un esprit divin, Sur les traces de Van Beuning, Moins fort en raison qu'en génie, J'irois dans la Philosophie Chercher cette Immortalité Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous, en homme d'importance, Banni, pour sa vertu, de France, Je parlerois de probité Avec un ton d'autorité.

Des gens-d'honneur j'aurois le titre, Je m'érigerois en arbitre; Et de tous nos François errans J'accorderois les différends.

Sans vous, voilà mon avantage:
Avec vous, voici mon partage;
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami seulement:
Ami, traité d'une manière,
Quelquesois douce & samihière;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

Au secours, Lot, à ma désense. Lot, qui veille en Dragon, d'avance, Et me dit, la sévére Lot:

- » Mangez vos barbes de Turbor.
- » Vraiment il sied bien à votre âge
- » D'être touché d'un beau Visage,
 - » Allez, allez, c'est bien à vous
- » D'aimer des Gorges & des Cous,

Cependant la sévére baise Les Yeux & la Bouche à son aise; Et collée à vos doux appas, Demande en soûpirant si vous ne l'aimez pas;

> Laissons la pudique tendresse, De notre nouvelle Lucrece, Et parlons un peu des mépris Que m'attirent mes cheveux gris.

Je suis pour vous rendre service, En assection sans égal; Il n'est ordre où je n'obéisse, Fut-il en saveur d'un rival.

Belle Hortence, si je vous quitte,

DE SAINT-EVREMOND. 25

Vous reconnoîtrez mon mérite : La charge de tout endurer; Sans qu'on entende murmurer, Fâcheuse, difficile à faire, Et chez vous assez nécessaire; Cette charge, si je la rens, Ne se remplira de long-temps.

Qui feroit tant de personnages? Qui seroit bon à tant d'usages? Qui porteroit le petit Chien, Comme en carrosse le vieux Sage Que nous a dépeint Lucien, Le portoit toujours au voyage?

Quand le Calabrois à son rang Vous met les Echets dans la tête, Quelle autre main est si-tôt prête A vous pousser le Pion blanc?

Et lorsqu'un saint remors vous frappe; Que l'humeur de dévotion Pour un peu de temps vous attrappe; Qui sert votre Conversion,

Et vous lit un Mort de la Trape, (1)
Avec tant de soumission?

Cependant grondeuse & farouche, Vous employez la belle bouche, Qui me doit ses meilleures dents, A m'insulter devant les gens.

Sur le point de perdre la vie, Ne vous ai-je pas garantie De ces honnêtes affassins Que l'on appelle Médecins.

J'en attendois la récompense, Et je voi pour réconnoissance, Qu'on soupçonne ma bonne soi, Qu'on juge toujours contre moi.

A l'Hombre je prens le Spadille, Je me donne Baste, ou Manille: Au Piquet je marque les As, Moi, malheureux qui ne vois pas; Qui des mains ai perdu l'usage Par la caducité de l'âge;

⁽¹⁾ Voyez le Tome IV. page 2019

Toujours distrait ou négligent; Moi, qui pers toujours mon argent.

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience, Qu'on a de mal à servir Dame Hortence (1): Mais si je m'éloignois de ses divins appas, Que faire! Comment vivre, en ne la voyant pas:

Lorsqu'il me faut soussirir l'aigreur d'une parole; La bouche qui la dit me plaît & me console, De ses sers traitemens, le plus injurieux,

(2) Imitation de cette Epigramme de Marot.

Un gros Prieur son petit filz baisoit,

Et mignardoit au matin en sa couche:

Tandis rôtir sa perdrix on faisoit:

Se leue, crache, esmeutit, O se mouche,

La perdrix vire: Au sel de broque en bouche

La dévora, bien savoit la science:

Puis quand il eûs prins sur sa conscience

Brec de vin blanc, du meilleur qu'on estife,

Mon Dieu, dit-il, donne-moi patience,

Qu'on ha de maux pour servir sainte Eglise!

Les Oenvres de Clément Marot, page 430. de l'édition de Lyon par Guillaume Rouille, 1561.

Me semble une douceur quand je vois ses beaus yeux.

Ses regards animés du feu de la colére, Ont l'ordre de fâcher, & le secret de plaire : Car le Ciel savorable a fait de ses beautés, Un reméde aux amans contre ses cruautés.

Le plus grand des malheurs est celui de l'absence; On garde ses rigueurs, en perdant sa présence; On emporte l'injure, & le cœur affligé Par le plaisir des yeux n'est jamais soulagé,

Au milieu des chagrins, des soupçons, des allarmes,

Il n'a soulagement que celui de ses larmes :

Pleurer le mal qu'il soussire, & regreter son bien;

De ce cœur malheureux est l'unique entretien,

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine:

Je la voi; c'est assez pour supporter ma peine;

Absens infortunés, je connois vos douleurs;

C'est à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs;



A L A M E S M E,

POUR ETRENNES LE PREMIER JOUR DE L'AN.

A Nature inéxorable

Ne laisse à des gens si vieux

Aucun trait qui soit aimable,

Rien qui plaise à de beaux yeux;

La Fortune assez semblable

N'a laissé dans mon pouvoir

Aucun bien considérable

Que vous puissez recevoir.

Si ma Muse avoit la puissance, Que les Muses de Grece ont sait voir autresois,

Je ferois une guerre, où les Dieux, pour Hortence, Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.

Mercure plus leger qu'Eole; Fendroit les airs, tout glorieux De vous porter une parole De la part du Maître des Dieux; Et lorsque Jupiter s'ennuye Avec l'importune Junon,

30 COEUVRESDEM

Je le ferois sur vous descendre en cette pluye Dont vous ne connoissez presque plus que le nont. Le Ciel qui prit plaisir à vous former si belle Oublia la faveur de vous rendre immortelle;

Vous jouiriez par moi de l'immortalité.

Mais aujourd'hui la pauvre Muse
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux;
Humble & rampante elle s'amuse
A discourir sur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux;
Que cela me serve d'excuse,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanson.



LETTRE

A MONSIEUR ***

SOUS LE NOM

DEMADAME

M A Z A R I N.

Je n'ai pas assez de considération dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes assaires; mais je suis assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes intérêts, pour vouloir contenter votre curiosité sur la condition où je me trouve. Je crains seulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune; car je ne prétens pas vous instruire de l'état où je suis, sans vous faire souvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modestie; je me tairai des qualités de Monsieur Mazarin, par discrétion, mais laissant au public à faire le jugement de nos personnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la dissipation des biens que je lui ai apportés; & que les moindres de

C iiij

ses domestiques en ont tiré dequoi s'enrichir; quand il m'a dénié les choses nécessaires sim-

plement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois, & aussi long-temps que j'ai pû, avec un mari qui m'é-toit si oppose : à la fin je me suis dégagée par raison, d'un homme avec qui je m'étois laissée lier par obéissance. Un dégagement si juste m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde: mais la liberté ne coûte jamais trop cher à qui se délivre de la tirannie. Quoiqu'il en soit, je me vis dépouillée de toutes choses. Je me vis sans aucun moyen de subsister, jusqu'à ce que le Roi, par un principe de justice, me sit donner une pension sans le consentement de Monsieur Mazarin, que Monsieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans, avec le consentement de sa Majesté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il est difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'imposture des méchans offices, d'avec les vérités dont il est besoin qu'on les informe. La raison feroit trop de violence à notre inclination & à notre humeur, s'il falloit toujours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaisent; & naturellement on ne se donne point la gêne de ces précautions-là contre des personnes

DE SAINT-EVREMOND. 33 agréables, pour des infférentes qu'on ne voit pas. Ainsi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûe telle qu'on m'a dépeinte: le Roi cût été assez juste pour augmenter la Pension qu'on m'a ôtée, si j'avois été assez heureuse pour être

connue de lui telle que je suis. Cependant malgré ce retranchement & toutes les dettes qui en sont venues, je ne laissois pas de subsister honorablement, par les graces & les bienfaits des Rois d'Angleterre: mais à cette révolution extraordinaire, qui fera l'étonnement de tous les temps, je me suis vûe abandonnée; réduite à ne chercher de ressource qu'en moi-même où je n'en trouvois point; exposée à la fureur de la populace; sans commerce qu'avec des gens également étonnés, qui tâchoient de s'assurer les uns les autres; ou avec des malheureux, moins propres à se consoler, qu'à se plaindre ensemble. Après tant de troubles, la tranquillité enfin s'est rétablie : mais les désordres cessés ne m'ont rendu l'esprit plus libre, que pour mieux voir la désolation de mes affaires. Nul bien de moi; nulle assistance où je suis : nulle espérance d'ailleurs; ne recevant du peu d'amis que j'ai où vous êtes, que des com-plimens au lieu de secours, & de tous les au-tres que des injures, pour être demeurée dans un lieu, d'où je ne sai comment sortir, yoyant moins encore où pouvoir aller.

O E U V R E S D E M. Jusqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs : je fais changer toutes choses; la misére, ce triste ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animolité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'éxagére point le malheur de ma condition, à quoi je suis d'autant plus sensible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des consolations. Vous êtes assez raisonnable, Monsieur, pour n'approuver pas un procedé si injuste; & assez constant dans l'amitié, pour me conserver toûjours la vôtre. Si elle n'est pas secourable autant que vous le souhaitez, elle est aussi honnête que je le faurois desirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuissance; & de l'opposition, où se rencontre le pouvoir : mais enfin la malignité de l'influence n'est pas entière, puisque dans les infortunes qu'elle me cause, elle me laisse des amis, qui font leur possible pour me confoler.



A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Ous qui pensez que la Nature A fait toutes choses pour vous,

Présomptueuse Créature,

Apprenez que vous-même êtes saite pour nous.

Ce qu'à l'Univers d'admirable

Nous prête un secours charitable;

Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin

Sert à notre plaisir comme à notre besoin.

Le soleil au matin entre dans sa carrière

Pour épancher sur tout la commune lumière,

Et l'aimable clarté que répandent ses seux

N'attend pour se donner ni prières, ni veux.

La Terre avec amour expose à notre vûe

Les appas renaissans dont le ciel l'a pourvue;

Elle donne ses sleurs pour le plaisir des yeux,

Elle fournit au goût ses fruits délicieux.

La Mer, par le commerce, aux lieux les plus stériles

Communique les biens qu'ont les terres fertiles; Et servant de lien aux peuples opposés, Sait comme réunir ceux qu'elle a divisés. D'une belle Rivière on aime un cours paisible;

Les siers Torrens précipités,
Font de leurs sauvages beautés,
Un aspect à nos yeux agréable & terrible.

Les Fontaines & les Ruisseaux Coulent pour nous offrir le crystal de leurs eaux; Les amoureux Zéphirs, de leurs douces haleines, Temperent la chaleur qui brûleroit nos plaines:

Enfin tout donne en l'Univers;
Il n'est pas jusques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces;
C'est d'eux que nous tenons les glaces;
Qui sont dans l'ardeur de l'été
La plus exquise volupté.
Et vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toujours animée
De chagrins, dépits, & courroux.
Ingrate, injuste créature,
Vous tenez tout de la Nature,
Tout votre esprit, tout vos appas:
Qui vous rend à ses Loix contraire?

DE SAINT-EVREMOND

Pourquoi ne l'imitez-vous pas Aux faveurs qu'elle nous sait faire?

Sur le commencement de la Guerre, de M. D.C. LXXIX.

D'INTERETS différens l'Union mal for-

N'amassoit autresois qu'une consuse Armée, Qui trop lente à la marche & trop vaste au dessein, Vouloit passer la Seine, & demeuroit au Rhein, Mais d'un Roi (1) tout contraire aux intérêts de France

La vertu, la valeur, la nouvelle puissance;
Des E T A T s rétabis par une longue paix,
Une pleine abondance à ne manquer jamais:
De l'Espagne outragée & pas assez soûmise,
L'espoir d'une ressource où tout la favorise,
Des Princes de l'Empire: & de chaque Electeur,
La jonction sincere avec leur Empereur;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique,
Du Huguenot chasse sous le nom d'Hérétique,
Le soin insatigable à nuire, à se venger;

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre,

38

Des nouveaux convertis que l'on a fait changer L'impatient desir d'échapper à la seinte Qui gêne leur esprit, & tient leur soi contrainte; Ensin de cet amas d'intérêts disserens, De toutes passions en des motifs si grands, De craintes, de soupçons, de haine, de vengeance,

Se font comme des nœuds qui serrent l'Alliance;
Et ces engagemens nous sont voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût sous le soleil.
Dans cet affreux état où la France est réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite;
Elle arme, elle prévient, elle sait animer
Et ses forces de terre, & ses sorces de mer,
Et n'étoit qu'elle a vû les tristes sunérailles
De ceux qui lui saisoient gagner tant de batailles;
N'étoit que ces grands Chess aujourd'hui ne sontplus,

Son Char pourroit traîner encore des vaincus.

Pour son malheur Turenne a perdu la lumiére;

Condé, notre Héros, n'a plus de part au jour;

Créqui, vient d'achever son illustre carrière;

Si Schomberg vit encor, c'est pour une autre

Par leur valeur, par leur prudence,

DE SAINT-EVREMOND

39

L'Etat florissant de la France Ne craignoit point les changemens; Il ne craignoit disgrace aucune; Mais par leur perte la Fortune Va rentrer dans ses droits sur les évenemens. Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde, France, ou de l'asservir dans une paix profonde; Oui, par un Plan nouveau de ton ambition, Tu pourrois disposer de chaque Nation. Tous ces Conféderés que l'Espagne intéresse Desunis, & rendus à leur propre soiblesse, Iroient dans tes Etats chercher leurs suretés, Ou presser un secours à leurs nécessités. Sous le nom d'Allié, l'un seroit tributaire : L'autre, prêt à servir, ou soigneux de te plaire: Les premiers Potentats, éloignés courtisans, Flateroient ta Grandeur par respects & présens. Il n'a tenu qu'à toi de conquérir le monde, France, ou de l'affervir dans une paix profonde.



LETTRE

А

MADAME LA DUCHESSE

M AZARIN.

J'ENVOYE savoir comment vous vous portez de votre blessure (1): pour moi, je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le Souper de Madame Harvey, le Pâté Royal, & la mélancolie de la dolente Boufette, mirent mon esprit dans une assez bonne situation. La nuit a été encore plus heureuse : j'ai crû être Mademoiselle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une grande complaisance de mon mérite d'honnête & de raisonnable fille; mais votre confiance faisoit le plus doux avantage de mon nouveau sexe. Vous m'ayez montré votre blessure. Passons légerement tout ce que j'ai vû: j'ai autant de sujet de me louer de vous, comme Beverweert; que j'en Lai de me plaindre, comme Saint-Evremond. Heureux les sujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à votre blessure! leur ap-

préhension

⁽¹⁾ Madame Mazarin s'étoit blessée à la cuisse, en tombant.

préhension les auroit fait mourir, & nous ne serions pas en état de nous réjouir de votre guérison. Notre perte n'est pas seulement attachée à la vôtre, une maladie dont vous guérirez, est capable de donner véritablement la mort à tous les sujets de votre Empire.

Si du ciel le courroux fatal

Faisoit durer encor quelques jours votre mal,

Les sujets auroient tant de peine

A voir souffrir leur belle Reine,

Que chacun d'eux pourroit mourir,

Avant que vous pûssiez guérir.

Je perdrois le premier la vie,

Et de cent autres morts ma mort seroit suivie:

Votre chere & fidéle Lot
Suivroit ma disgrace bien-tôt;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ses derniers adieux
Baisant votre bouche & vos yeux.

- » Adieu, je meurs. Adieu, Madame:
 » Vous possediez mon cœur, je vous laisse mon ame.
 - » Et trouve mon fort assez doux,
 - » Puisque je meurs à vos genoux.

Tome V.

» Croyez que jamais la Comtesse . . . ?

» La voix me manque, & je vous laisse:

» Que le dernier soûpir, qui va m'ôter le jour 🕏

» Est bien moins à la mort qu'il n'est à mon amour!

C'est ainsi que la VICE-REINE, Meurt aux pieds de sa Souveraine: Jamais rien ne la sut charmer,

Mais on trouve à la fin, qu'on est fait pour aimer, Et toute son indifférence, Devient amour sans qu'elle y pense.

La Beverwert en prose, & Beverwert en vers.
N'ont pas des sentimens divers;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en prose.

Pourroit dire en mourant toute la même chose.

Si jamais vous vous portez mal; in

Je meurs, & je vous fais un discours tout égal. Madame Harvey pleine d'impatience,

De vous voir en cet état-là, Maudiroit jusques à la France,

Et pourroit détésser même les Opera.

Je voi la douleur qui surmonte,
Un sujet illustre, grand Conte (1);
Duras, Mylord impétueux,

(1) Le Comte de Féversham.

DE SAINT-EVREMOND.

43

S'en arracheroit les cheveux : Et, chose incroyable à l'Histoire, Ne voudroit ni manger, ni boire, Suspendant tout son appétit Pour un accident si maudit.

Il pourroit arriver que maligne Boufette, D'un sentiment commun avecque votre Epoux, Auroit de tous vos maux l'ame affez satisfaite :

Au nom de Dieu, conservez vous.

Comme je dois mourir le premier, je veux ordonner nettement de ma sépulture, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de Monfieur Doublet , & épargner la peine à Patru de faire un fecond Plaidoyer , si un Pasteur aussi attaché à ses droits que le Curé de Saint Etienne, saisoit un Arrêt sur mon pauvre corps (1). Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en termes exprès que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roscommon (2). Il me souvient d'avoir été à la guerre,

(1) Voyez le Plaidoyer de M. Patru pour la

Veuve & les Enfans de Doublet, &c.

(2) Mylord Roscommon, Colonel d'Infanterie, devant passer en Irlande avec son Régiment, avoit fait tendre sa Tente dans le Parc de Saint James, assez près de la Maison de Madame Mazarin, qu'on appelloit le Petit Palais.

44 O E U V R E S D E M. « S je ferai bien aife que mon tombeau ait un air militaire. Mais ce n'est pas la première & la véritable raison qui m'oblige à choisir ce lieu là ; c'est pour être en vûe du petit Palais; & toutes les fois qu'on y jouera, la REINE est suppliée de dire les Vers qui suivent, & que j'ai composés comme une espéce d'Epitaphe:

- » Celui dont nous plaignons le fort,
- « N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe;
 - » Mais je pense qu'après sa mort
- » Il ne souffre pas tant, comme il souffroit à Grimpe,
- Lorsque Duras & moi lui faissons rant de tort:
 - » Je lui faisois mille injustices,
 - » Je lui faisois mille malices,
 - » Et, malgrétout ce grand tourment,
 - » Il perdoit affez noblement.
- » S'il ne me plaisoit pas, il tâchoit de me plaire;
 - » Que la Tombe lui soit légere!
 - » Je souhaite que ses vieux os,
 - » Trouvent un assez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie, que je vous demande à la mort, vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de mon indifcrétion.

A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

LLUSTRE & nouveau Machabée,
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le restaurateur:
Miremont, dans ton entreprise (1),
Prend ce beau mot pour ta devise;
Ou MARTYR, OU LIBERATEUR.
L'Euphraten'a point vu tant de meres captives,
Tant de semmes, tant de maris,
Verser des pleurs, pousser des cris,
Qu'en voit le Gigeou (2) sur ses rives.

'A Londres tes sujets tout le jour dispersés, Se trouvent le matin au Cassé ramassés,

⁽¹⁾ M. de Miremont devoit aller en Piémont avec quelques Régimens de François Réfugiés, pour joindre les Vaudois & entrer en France.

⁽²⁾ Ruisseau, qui passe autour du Château de la Caze, appartenant à M, le Marquis de Malauze, frère de M, de Miremont,

Où chacun à son tour t'adresse la parole:

- » Ferme pilier de notre Foi,
- » PRINCE, dont l'aspect nous console;
- » PRINCE, nous n'espérons qu'en toi.

Espérance des Grecs (1), honneur de la Savoye;

Ton peuple marchera sur tes pas avec joie:
Pour l'accomplissement de ta prédiction (3).
Ta Sainte Nation depuis long-temps errante
Sur les bords du Gigeou se vera triomphante,
Et chantera sous toi la gloire de S10 N.

⁽¹⁾ Eglise à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec, & qui appartient présentement aux François Réfugiés.

⁽²⁾ Autre Eglise Françoise dans le Palais de la Savoye.

⁽³⁾ Les PROPHETIES de M. Jurieu.

$A \cup M \in S \setminus M \in S$. (1) $S \cap A \cap C \in S$.

I REMONT qui savez combattre
Aussi bien que faire des Vers,
Vous allez sûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole,
On entend déja le coucou;
Il est temps de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeou.

Mais ne me parle point de faire

Des Vers qui chantent tes exploits;

Tu seras l'Achille & l'Homere,

De Mars & d'Appollon digne Fils à la fois:

⁽³⁾ Quelqu'un ayant fait une Réponse aux Stances Précédentes, M. de Saint-Evremond crut qu'elle étoit de M. de Miremont, & lui envoya ces Vers.

A. CALISTE. (1).

SOEUR Thérese l'illuminée Eut peine à se sauver d'un jugement honteux. Après avoir été trois sois examinée (2).

Ce nom est un nom malheureux;
Sœur Thérese la détronée
Eut un accident bien sâcheux (3):
Mais n'en soyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'épouvanta cette pauvre sœur.

Non, vos moindres appas méritent la louange De ne laisser jamais la liberté du change: Cet excès de plaisir, ce grand ravissement, N'auroit pû se trouver qu'avec vous seulement,

Mais notre premiere Thérese Vous mettroit fort mal à votre aise, Si son exemple décevant Vous jettoit en quelque Couvent,

(1) Madame Mazarin.

⁽²⁾ Voyez la Vie de sainte Thérese.
(3) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fon-

DE SAINT-EVREMOND. 49

Craignez donc qu'une sainte rate
En vos quiétes oraisons,
De quelque vapeur délicate,
Ne forme en votre esprit beaucoup d'illusions.

Une troupe d'Yncas (1) en ces lieux assemblée, Demande incessamment où vous êtes allée; Ces ensans du Soleil, de leurs riches Palais, De tout l'or qu'ils eurent jamais,

Ne vous offriroient pas une inutile image, Si l'avare Espagnol cût laissé davantage:

Pour les désolés AMADIS
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes;
Les Captifs vous portent leurs fers,
Dans les combats on vous reclame;

L'on vous offre par moi la Tour de l'Univers (;). Logement aussi beau que le Château de l'ame (;)

> Mais vous aimez le saint repos, Dont jouissent tous les Dévots:

⁽¹⁾ Madame Mazarin avoit lû peu de temps auparavant l'HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, de Garcilaffo de la Vega; elle étoit charmée de la magnificence de ces Princes, & en parloit fort souvent.

⁽²⁾ Voyez le Tome IV. page 261.

⁽³⁾ Voyez les MEDITATIONS de sainte Thérese.

Tome V. F.

» Eh! n'avons-nous pas nos Hérmites ; Répond le pieux Amadis; » Plus fimples que ces Hypocrites

» Qui parlent tant du Paradis?

CALISTE.

Chevaliers, je vous remercie.

Depuis que Sœur Thérese a pris soin de ma vie ;

J'abandonne vos Visions

Pour ses divines Unions.

J'aimai le merveilleux des Yncas, des Yncases;
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extases:
Sœur Therese m'apprend comment elles se sont;
Pour en montrer à Miremont.



LETTRE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

V Ous vous fouvenez, Madame, du méchant & honteux fuccès de mon dessein, lorsque je cherchai inutilement quelque défaut en votre esprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entreprise, je me suis attaché à votre humeur. Mademoiselle Bragelonne (2), & Monsieur de Miremont se sont jettés dans mes intérêts contre elle; mais Monsieur de Miremont a eu tort: la qualité de PRINCE-COLONEL, & les extases étudiées en sa saveur, devoient l'empêcher de prendre parti si impétueusement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiselle Bragelonne est née pour souffrir : si je suis rebuté aujourd'hui, je serai bien traité

(2) Demoiselle de Madame Mazarin.

⁽¹⁾ Voyez le Portrait de Madame Mazarin, Tome IV. Page 76.

demain; & cette inégalité est assez obligeante pour une vieillesse comme la mienne; qu'on pourroit, avec raison, mépriser tosijours. Il m'a donc fallu laisser l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injustice de Monsieur de Miremont, & aux larmes de Mademoiselle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perséverance ne vienne à bout: j'ai tourné ma curiosité chagrine, sur votre goût pour le chant, & j'ai trouvé heureusement de quoi vérisser le Proverbe, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde. Vous l'allez voir, Madame, dans les vers que je vous envoye; & j'espére que vous ne voudrez pas démentir une sentence établie & autorisse depuis si long-temps.

Vous êtes la Reine des belles,
La Reine des spirituelles;
Mais sur votre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant,
L'expression avec justesse,
Qui n'a dureté, ni mollesse;
La manière, la propreté,
Temps, mouvement, & quantité:
Toute syllabe longue, breve;
Connoître avec discernement,
Et prononcer diversement
Le sens qui commence ou s'acheve;

Tout cela ne fait rien pour vous, Et vous avez pitié de nous.

- . O la chose mélancolique
- » Qu'un Opera toujours unique,
- » Où l'on voit ce couple éternel,
- » Rochoüas & Beaumaviel!
- » Point de jeunes gens, point de belles,
- » Et moins encor de voix nouvelles !
- » A Venise rien n'est égal :
- » Sept Opera le carnaval;
- » Et la merveille, l'excellence,
- » Point de Chœurs & jamais de Danse :
- » Dans les maisons, souvent Concert,
- » Où tout se chante à livre ouvert.

O vous, Chantres fameux, grands Maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites votre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition!
Si vous n'entassiez point passage sur passage;
A chanter proprement si vous donniez vos soins;
Les méchans connoisseurs vous admireroient
moins,

Mais aux gens de bon-goût vous plairiez davantage.

Suprême, divine beauté,

Dont tout le monde est enchanté; Profond savoir, esprit sublime, Qu'en mes vers à peine j'exprime, Permettez-nous que sur le Chant Nous ne vous admirions pas tant.

A M. VILLIERS.

ANIS SONS toute viande noire, ${f B}$ N' en fouffrons plus à nos repas , Hors deux à qui l'on doit la gloire De plaire à tous les délicats. Venez, ornement des cuisines Oiseaux qu'on ne peut trop aimer ; Allouetes & Beccassines, Eft-il besoin de vous nommer ? J'entens comme un secret murmure De nos Huîtres de Colchester, Qui pensent qu'on leur fait injure De leur vouloir rien contester. Cette massive converture Qui les fait par tout arrêter, Cette maison pesante & dure Où nous les voyons habiter.

N'a pas si-tôt une ouverture, Qu'en mérite de goût on leur voit surmonter Toute volante créature,

Tout gibier, tout ragoût, tout ce que peut vanter Le célébre inventeur du Tombeau d'Epicure (1). Huîtres, vous l'avez emporté;

Les Truffes seulement seront plus estimées;
Mais ici vous serez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'est point de l'Astronomie
Que je traite en observateur;
Ce n'est point de Philosophie
En Cartéssen professeur;
Moins encor en Théologie,
Ou de Médecine en docteur;
La Gourmande Géographie,
Dont je suis comme l'inventeur,
Est l'ouvrage que j'étudie:
Il a besoin d'un Protecteur,
Monsieur de Villiers, je vous prie,
De favoriser son Auteur.

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France.

AU MESME.

ROMAINS, nos Huîtres feroient honte
A vos Huitres du Lac Lucrin;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Festin:
Il ne les auroit pas soussertes
S'il avoit pû manger des vertes,
Qu'on mange ici soir & matin.
Ces modernes tant estimées,
A qui, dit-on, rien n'est égal,
Que Venise tient ensermées
Chérement dans son arsenal;
Ce sont des Huîtres à l'écaille
Qu'on pourroit crier dans Paris;
(Paris n'en a point qui les vaille)
Mais Londres les verroit avec un grand méptis:

L'heureux séjour, l'heureuse terre, Que vous seriez, chere Angleterre, Si vous aimiez votre Poisson Autant que votre Venaison!

Par mes Vers, Reine de toute Isle,

57

Vous commanderiez la Sicile,
L'Archipel dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux
La posture de suppliante;
Chipre seroit votre suivante:
Par moi du Levent au Ponent
Tout ce qui n'est pas continent
Vous rendroit humblement hommage;
Et vous perdez tant davantage
Pour n'avoir chassé de chez vous
Les Daims, aussi bien que les Loups.



S C É N E DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN à Madame Middleton:

U N 1550 N5 nos malheurs; unissons - nous;
Bergere,

Et ne pouvant gagner, au moins ne perdons guére. Va Trois:

M. BOWCHER.
Trois a gagné.

Me. MAZARIN

Payez.

Me. MIDDLETON.

Faites Alpiu:

Je dois beaucoup, Madame, & j'ai beaucoup perdu:

Je voudrois bien gagner dequoi payer mes dettes;

Mais comment l'espéter jouant comme vous fai-

Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais;

Votre dernier effort est de faire la paix.

Me. MAZARIN.

Quoi! perdre tout d'un coup, pour avoir la misere

De demeurer après tout le soir sans rien faire!

Me. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore sur le Trois.

Me. Mazarin.

Sur le Trois.

M. Bowcher. Le Trois perd.

Me. MAZARIN à Madame Middleton.

Ce sont-là de vos choix.

Mustapha (1), donnez-moi quelque care bien sure.

Me. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet; il gagnera, j'en jure.
M. Bowcher.

La Pace.

Me. MAZARIN.

Notre argent étoit fort bien placé : Le beau Valet de neige!

(1) Petit Turc de Madame Mazaria.

To OEUVRES DE M.

Me. MIDDLETON.

Est seulement facé

Me. MAZARIN.

Votre démangeaison de parler est terrible, Et gagner avec vous n'est pas chose possible.

Me. MIDDLETON.

Je ne puis dire un mot fans la mettre en courroux:

Lord! Monsieur Villiers: ô Lord! que ferons-

Dites-nous qui des deux vous semble la plus belle; De Mesdames Grafton & Lichfield: laquelle?

M. VILLIERS.

Commencez; dites-moi, Madame Middleton, Votre vrai sentiment sur Madame Grafton.

Me. MIDDLETON.

De deux doigts seulement faites-la moi plus grande,

Il faut qu'à sa beauté, toute beauté se rende.

M. VILLIERS.

L'autre n'a pas besoin de cette faveur-là.

Me. MIDDLETON.

Elle est grande, elle est droite.

M. VILLIERS.

Eh bien, après cela?

Me. MIDDLETON.

Madame Liehfield un peu plus animée,

De tous ceux qu'elle voit, se verroit fort aimée.

M. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair?

Me. MIDDLETON.

I never faw personne avoir un meilleur air.]

M. VILLIERS

Votre Mistris Masson, autresois si prônée; Me semble maintenant assez abandonnée; Je ne vous entens plus parler de ses appas? Me. MIDDLETON.

Monsieur Villiers, indeed elle n'en manque pas : Je ne l'ai jamais crûe une beauté parsaite.... Mais allons voir un peu comment va la Bassette:

Me. MAZARIN.

Vos beaux discours d'appas, de grace, de beauté, Nous coûtent notre argent : il ne m'est rien resté, Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres oreils les,

Pour petarder l'Anglois sur toutes vos merveilles: Et vous, Monsieur Villiers, gardez pour d'autres gens,

D'Honneur & de raison vos rares sentimens (1);
(1) Voyez Tome IV. page 440;

Me. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait si colere. Un discours de beauté ne doit pas vous déplaire; Qui, tant que vous, Madame, a de part aux attraits?

Me. MAZARIN.

Si je le crois; du moins, je n'en parle jamais.

Me. MIDDLETON.

Nous n'avons pas appris à garder le silence, Comme vous avez fait, en vos Couvens de France.

Monsieur, Monsieur Villiers, allons nous confoler;

Il est d'autres maisons où l'on pourra parler.

Me. MAZARIN.

Enseignez-moi, Madame, enseignez-moi l'école Où je pourrois apprendre à discourir sur rien, Et passer sans sujet de parole en parole, A ce mérite usé d'un aimable entretien.

Me. MIDDLETON.

Abandonnons Madame à sa nouvelle Étude, Pour nous mettre à couvert d'un discours assez rude.

Sortons, sortons d'ici; l'on y tient en prison La grace & la beauté.

DE SAINT-EVREMOND. 63 M. VILLIERS.

L'honneur & la raison;

LE CHOEUR en Musique.

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison, La grace, la beauté, l'honneur & la raison.

AUROI,

SUR SA BLESSURE. (1)

STANCES IRREGULIERES.

M ARS, ce Dieu renommé qui préside aux allarmes,

Destine les Canons, ses effrayantes armes, Pour ceux qu'un soin prudent éloigne un peu des coups:

Eh! comment auroit crû le Dieu de la vaillance, Qui vous vit approcher avec tant d'assurance; Que les coups de Canon dûssent être pour vous ?

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690, fut légerement blessé d'un boutet de canon qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi Jacques.

C'est des piques, & des épées, De ces armes de sang trempées, Où vous vous exposez toujours; Ces coups tirés tête à tête, Quand un sier escadron s'arrête, Qu'il a sû garantir vos jours.

Je sai bien que des Rois les personnes sacrées,

Peuvent être à couvert prudemment retirées,

Pour donner un bon ordre aux plus pressans besoins,

Et hâter les secours qu'on attend de leurs soins; Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans l'Histoire,

Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous, Ne ménagent pas moins l'intérêt de leur gloire, : Que le salut commun, & le bonheur de tous,

En Roi juste & prudent, vous reglez toute chose; En Héros, la valeur chaque jour vous expose: Le soleil qui voit tout, jusqu'ici n'a pû voir, Tant de yertu s'unir avec tant de pouvoir.

Ah! prenez plus de soin d'une si belle vie : Yout combat, tout péril fait votre empressement : Que

Que nous serions heureux si vous n'aviez envie Que de vous exposer au Canon seulement! Encor avons-nous sait la triste expérience, Que nous n'aurions par là qu'une soible assurance: Grand-Prince, revenez: notre timide amour Ne voit de sûreté qu'en votre seul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuse nouvelle Venoit imprudemment occuper nos esprits; 'A Londres on verroit plus de douleurs mortelles, Qu'on n'a vû de transports & de joie à Paris (1). Quand vous courez hazard, vos dangers sont les nôtres;

Devant nos propres maux nous ressentons les vôtres!

De ce coup dont le Ciel a voulu vous guérir, Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de si haut saits sournis à votre Histoire, Ruineront son crédit chez la postérité:

Nos neveux ne voudront pas croire

⁽¹⁾ Sur la fausse nouvelle qui courut en France de la mort du Roi Guillaume, on en sit à Paris, & à Versailles même, des seux de joye & des réjouissances extraordinaires.

Une incroyable vérité:

Venez donc, ô grand Roi, jouir de votre gloire; C'est-là votre intérêt & notre sûreté.

SUR

LE PASSAGE DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

A la tête des siens un Roi passe à la nage: Et tout blessé qu'il est, si-têt qu'il a passé, Il charge, rompt, défait; il a tout renversé.

Le passage du Leck laisse une soible idée; Celle du Grand Gustave est à peine gardée; On ne se souvient plus d'Adolphe, ni du Sond, Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

Le Rhein, trop orgueilleux d'avoir vû son rivage Tout couvert d'escadrons qui passoient à la nage, Du combat étonnant dont on vient l'informer, DE SAINT-EVREMOND. 67
Porte, trifte & confus, la nouvelle à la mer.

Qu'on ne me parle point du combat héroique, Qu'Alexandre donna sur les bords du Granique; Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard, Qu'au Port d'Alexandrie a su courir César: Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre; Cédent aux beaux exploits de ce soudre de Guerre; Pour le mieux présérer ajoutons y ces mots: Que l'on rencontre en lui le Sage & le Héros.

Le Grec vain & leger prenoit plaisir à dire Tout ce qu'il avoit sait : le Romain à l'éctire ; Le Héros a passé tous les deux par ses saits ; Et modeste Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combattu pour affervir le Monde; Le malheur du public suivoit tous leurs exploits: Ici l'on s'est commis sur la terre & sur l'onde, Pour assurer le Peuple & maintenir les Loix.

> Là, le triste vaincu soupire De sa dure captivité; Ici, l'on a donné l'Empire A qui donne la Liberté.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT - EVREMOND à Madame Mazarini

UAND j'ai l'honneur de vous voir; A vos yeux je suis coupable, Scélérat abominable: Rien au monde n'est plus noir. Mais un jour ou deux d'absence Me rendent mon innocence. Et sans me changer en rien le deviens homme de bien. Mes péchés sont au visage; 'Aux rides que donne l'âge, Aux cheveux blancs, aux vieux traite; C'est-là que sont mes forfaits' Vous n'étes pas éternelle, Puissiez-vous comme je suis Etre à cent ans criminelle Sans douleur & sans ennuis!

MADAME MAZARIN.

Quoi! me donner la figure,
De votre Madame Herval!
C'est me faire trop d'injure;
La mort est un moindre mal.

SAINT-ÉVREMOND. Pourquoi hair tant l'idée

D'une Vieillesse ridée, Qu'on présére le trépas

A la perte des appas?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'est qu'une si longue vie,'
Eteint en nous toute envie:
C'est que la sin des Amours
Est au cœur d'une mortelle
Une chose plus cruelle,
Que n'est la sin de ses jours.

SAINT-EVREMOND.
Non, non, l'amoureuse flamme
Ne s'éteint point dans une ame,
La Vieillesse n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le fai, divine Hortence,
Par ma propre expérience,
Je suis au bout de mon cours,

Et je vous aime toujours.

MADAME MAZARIN.

Moi je suis dans le bel âge;

On le voit à mon visage,

Qui peut bien vous animer;

Mais je ne puis vous aimer:

Le cœur est prudent & sage:

Si l'esprit vous peut estimer,

Ne demandez rien davantage.

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

PRE's tant de soins assidus,
Après tant de pleurs répandus
Dans votre grande maladie;
Madame, je ne croyois pas
Qu'autre chose que le trépas
Me sist perdre l'honneur de votre compagnie.
Mais j'avois peu consideré
Qu'un visage désiguré,
Qu'une générale soiblesse;
Qu'en un mot l'extrême Vieillesse

Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,
Où tombe un homme enseveli.
Celui, pour chanter vos louanges,
Qui s'est mis mal avec les Anges;
Celui, pour mettre vos beaux yeux
Au-dessus des Astres des Cieux,
Qui s'exposoit à leurs vengeances
Sans redouter leurs influences:
Celui, qui pour l'amour de vous
S'attira de Vénus le celeste courroux,
Faisant contre cette immortelle
Ce que le beau Pâris sit autresois pour elle:
Celui, qui vous servit si bien,

Est maintennant compté pour rien!

Vous étes au-dessus des Astres & des Anges,

Qu'avez-vous désormais besoin de ses louanges?

On n'a que faire de ses soins;

Bon-homme allez garder vos foins (1).

Non, Je ne puis garder mes foins à la prairie,

Ni comme Don Quichot faire une Bergerie;

Je yeux faire un métier qui me convienne mieux;

En m'éloignant de vos beaux yeux.

J'irai discourir de Science

Avec le Docte Renaudot (2);

(1) La Fontaine.

⁽²⁾ Ministre François, réfugié à Londres.

La Bibliothéque s'avance; Et je pourrai m'y voir bien-tôt Avec Justel en conférence, Examiner le moindre mot.

Dans l'honnête repos d'une si douce étude;
Loin de tout embarras, exemt d'inquiétude,
Sans entendre parler de guerres, ni d'amours,
Je prétens achever le reste de mes jours.
Mais que mal-aisément on peut changer de vie.

A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye!

Revenez, revenez, mépris,

Que l'on a pour mes Cheveux gris:

Revenez, humeur qui m'outrage,

Je ne puis me passer des charmes du visage,

Avec Hortence il faut soussir.

Avec Hortence il faut souffrir, Mais sans Hortence il faut mourir.



L E T T R E DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS

AMONSIEUR

DESAINT-EVREMOND.

JE défie Dulcinée de sentir avec plus de joie le souvenir de son Chevalier. Votre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & là triste figure n'a point diminué le mérite des sentimens. Je suis touchée de leur force & de leur perséverance: conservez les, à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. Je croi comme vous que les Rides sont les marques de la sagesse. Je suis ravie que vos vertus extérieures ne vous attristent point: je tâche d'en user de même. Vous avez un ami (1), Gouverneur de Province, qui doit sa fortune à ses agrémens: c'est le seul Vieillard qui ne soit pas ridicule à la Cour. Monsieur de Tu-

⁽¹⁾ M. le Comte de Grammont, venoit d'étre fait Gouverneur du Pays d'Aunis.

74 O E U V R E S D E M. I renne ne vouloit vivre, que pour le voir vieux? il le verroit pere de famille, riche, & plaisant. Il a plus dit de plaisanterie sur sa nouvelle dignité, que les autres n'en ont pensé. M. Delbene que vous appelliez le Cunstator, est mort à l'Hôpital. Qu'est - ce que les jugemens des hommes! Si Monsseur d'Olonne vivoit (1) & qu'il eût lû la I cetre que vous m'écrivez il vous auroit continue votre qualité de son Philosophe. Mousieur de Lausun est mon voissends très-tendrement ceux de Monsseur de Charleval. Je vous demande instamment de saire souvenir Monsseur de Ruvigny de son amie de la rue des Tournelles.

(1) Louis de la Tremoille, Comte d'Olonne. mourut le 3. de Février 1686. âgé de soixanteans Il avoit épousé en 1652. Catherine - Henriette d'Augennes, fille aînée de Charles d'Augennes, Baron de la Loupe, & de Marie du Raynier; more te le 13. de Juin 1714.



A MONSIEUR

HAMPDEN,

EN STILE

DE MAROT.

T'Avois dessein de vous écrire en Prose, Mais votre Lettre à Mylord Godolphin, Qui confondroit le Grec & le Latin, Ne m'a permis de hazarder la chose. Je ne suis plus pour les siécles passés, Par temps nouveaux vieux temps son esfacés, Dont vous donnez une preuve assez belle, Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle. Aux Anciens qui toujours feuilletez, Vous savez rendre un fort méchant office : En écrivant vous les décréditez, Plusqu'en lisant ne leur rendez service : Noirs amateurs d'obscure Antiquité Sont confondus par votre netteté. Mais que fait-on si tard à la Contrée, Votre constance aux Champs est bien outrée :

Venez revoir cette grande Cité, Où vous attend mainte & mainte beauté. Mainte Beauté! dira quelque importune? Toutes, dirai-je en ne parlant que d'une; Car la nature en elle a ramassés. Attraits épars & charmes divifés. Baptiste a fait pour vous des Fleurs nouvelles? Pour vous La Fosse a fait deux grands Tableaux : Vous trouverez bien des Livres nouveaux; Oue faites-vous si tard à la Contrée? Votre constance aux Champs est bien outrée. Les bons discours comme les bons repas, Assurément ne vous y manquent pas: Mais de beaux yeux ont sur vous tant d'empire Qu'il faut partir, il faut qu'on se retire; Je vous prescris de leur part le retour, Et l'ordre exprès de leur faire la cour. Quittant ces lieux où régne l'excellence Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance; N'oubliez pas certain rouge Poisson Exquis au goût, & peu connu de nom (1), N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere, D'autres oiseaux qu'à Londres on ne voit guére;

⁽¹⁾ Ce Poisson assez semblable à la Truite, se trouve dans les Lacs du Duché de Lancastre: on l'appelle en Anglois sharr.

77

N'oubliez rien hormis la Venaison, Que vous pourrez laisser à la maison.

A POSTILLE.

Depuis un tems la Reine des appas, Corps glorieux devenuë ici bas, Ne mange point; il convient la remettre En appétit, & je finis ma Lettre.

AU MESME

EN MESME STILE.

Que nous fournit Tunbridge avec ses eaux,
Turbots me sont ainsi que seroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdreaux.
Rome faisoit mal à propos la vaine
D'Accipenser, de Scarus, de Murene;
Rien ne sauroit de la Périe approcher,
Pas Silurus qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire,
Domitien sit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment se devoit saire:
S'il cût pour vous assemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette assaire;
G iij

Il n'avoit pas le goût si délicat:
Finesse en goût n'étoit pas caractére
De vieux Romains; c'est talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHI-LANDRE, CALISTE.

LISIS

E ne puis plus dissimuler, Il faut mourir ou vous parler, Aimable & charmante Julie: Empêchez-vous de me charmer, Pour m'empêcher de vous aimer; Autrement, c'est fait de ma vie.

JULIE.

Vouloir que je ne charme pas, C'est vouloir m'ôter les appas Dont je sais sentir la puissance: Un amant qui sait endurer Son tourment sans le déclarer, Ne mérite pas qu'on y pense. LISIS.

Qui nous permet de demander, Se dispose à nous accorder La faveur la plus grande, Qu'un amoureux demande.

JULIE.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien se tourner, On ne doit point songer à se désendre; Epargnez-nous la honte de donner Ce que vous pouvez prendre.

Lisis.

Julie, entreprendre sur vous Auroit l'air d'une violence!

JULIE.

Lisis, un attentat si doux Ne passa jamais pour offensse.

Lisis.

Tourmens des cœurs, ardens defirs:
Contraintes, douloureux soûpirs;
Tout ce que l'Amour a de peines,
Pour ceux qu'il a mis dans ses chaînes;
Tout se va convertir en solides plaisirs.

LE CHOEUR

On ne goûte le doux fruit

Rien que la premiere nuit: De-là jusques au veuvage Ce n'est plus un favori, Ce n'est plus une maîtresse; Adieu douceur & tendresse, C'est la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toujours vous gronde; Vous défend de voir le monde, Vous fait de votre maison Une espéce de prison;

PHILANDRE.
Du bas soin de la famille,
D'élever garçon & fille,
Qui vous feront enrager;
C'est à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'avanture
Que l'indulgente nature,
Ne trouve pas ses douceurs
Dans la gravité des mœurs;
Aussi-tôt la fantaisse
De votre fâcheux Epoux,
Est bizarrement saisse
De mille soupçons jaloux,

8 1

Et de cette frénesse L'éclat se fait par les soux; Les sages cachent l'envie De se désaire de vous.

PHILANDRE:

Victimes de l'Hyménée,
Je plains votre destinée,
Ou de languir sans Amour
Dans un ennui légitime,
Ou de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez, le Debonnaire, Que votre pitié pour nous Est chose peu nécessaire: Nous trompons les plus jaloux Quand nous avons une assaire; Mais ce crime cher & doux Avec vous ne plairoit guére.

LE CHOEUR.

Nos soins & nos avis sont ici superflus; Vous en savez beaucoup, nous ne vous plaignons plus. . A

MONSIEUR LE DUC

DENEVERS;

POUR

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N. (1)

SI je pouvois pestillonner
Cette disgrace infortunée,
Où le destin m'a condamnée,
Je serois prête à retourner
A la grande & superbe Ville,
Qui jadis m'a servi d'asyle;
Et loin de mon suneste Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous.

Mais l'inéxorable adversaire Que vous ne connûtes jamais,

Le Créancier me désespère,

(1) Pour bien entendre cette Pièce, il faut lire l'EPITRE de M. le Duc de Nevers à Madame la Duchesse de Bouillon, inserée dans le Me'IANGE curieux des meilleures Pièces attribuées à M. de Saint-Evremond, &c.

Sans me donner tréve, ni paix;
Et rend mon malheur sedantaire;
Que je voudrois, hélas! promener désormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'assassine,
Des menus Créanciers la petite vermine,

Me vient éveiller le matin, Et fait durant la nuit l'Office de lutin. Ne verrai-je donc point achever ma misére? Les cieux pour les Bouillons se sont enfin ouverts; Le Connétable est mort, la Comtesse prospère, Et mon astre me voit encore de travers. Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres; Tout le bonheur que j'ai, vient de celui des autres; Par la réfléxion je ressens vos plaisirs, Es forme pour moi-même à peine des desirs, Que le bien-aimé de l'Eglise, Destructeur de tout Marotin S'éleve par degrés à la haute entreprise De confondre le Mazarin. Pour mieux fonder mon espérance, Je mets au Ciel ma confiance,

Je mets au Ciel ma confiance, J'attens mon secours du bon Dieu: Vous nous le conseillez, Frere, Nous parlant toujours du saint lieu,

Dont les herbes font l'ordinaire (1), Quand vous mangez veau gras, truffes, pigeons, Adieu.

L E T T R E A MONSIEUR***.

POUR

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

JE ne suis pas étonnée que Monsieur Mazarin sasse courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France: mais je la serois beaucoup si des gens raisonnables se laissoient surprendre à ses artifices, & pouvoient être persuadés de ses mensonges. Comme nous ne sommes jamais convenus en rien, je prendrai une voye toute contraire à la sienne, en ne disant que des vérités. Il y a dix ans que Monsieur Mazarin m'a ôté une Pension de vingt - quatre mille francs, qui m'avoit

(1) La Trape.

été donnée pour subsister : ce retranchement me contraignit à faire des dettes considérables, qui ne me permirent pas de sortir d'Angleterre, où je demeurai importunée de mes créanciers; mais non pas persécutée au point

que je l'ai été depuis ce temps-là.

Toutes choses ont change. La Révolution est arrivée, je me suis vûe sans secours, sans moyen de payer mes vieilles dettes, & trop heureuse d'en pouvoir saire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fusse menacée d'aller en prison : la permission de m'arrêter en des lieux privilegiés ne laissoit pas de se donner; & quand je sortois de mon logis, ce n'étoit jamais avec assurance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuse nécessité, quelques - uns de mes amis, & quelques Marchands-même, se sont obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans, & ont été bientôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de créanciers, & ceux-ci ne prennent guéres moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur suis redevable du peu de liberté dont je jouis, & de la subsistance que s'ai trouvée jusqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voilà le véritable état où j'ai été, & la yéritable condition où jesuis; assûrément elle ne sauroit être plus mauvaise, Je mérite d'être secourue de mes amis, & plainte des indifférens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi: je ne dirai rien davantage.

LETTRE AMONSIEUR***.

AUNOM

DE MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

L'On ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de votre affection; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des conjectures que l'on fait sur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je susse demeurée, on auroit raison: mais on veut que je retourne en France, & on me laisse dans l'impossibilité de sortir d'Angleterre. De toutes les vérités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longue, où

DE SAINT-EVREMOND. 87; l'explication de mes sentimens est plus étendue. Je vous prie, Monsseur, de me croire aussi véritable que je la suis, particulierement dans la protestation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

DENEVERS;

AUNOM

DE MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N;

J E n'ai jamais douté, Madame, que vous ne prissiez toute la part qu'on peut prendre à mes intérêts. J'ai attendu de votre amitié ce que vous pouviez attendre de la mienne. Il n'est pas besoin de nous en donner de nouvelles assurances dans nos Lettres, étant aussi sûres que nous sommes l'une de l'autre sur tout ce qui nous regarde. Je croyois que

rien ne me devoit surprendre touchant le pro: cedé de Monsieur Mazarin, je ne laisse pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Pension, il y a dix ou douze ans; m'avoir réduite à mandier, comme je fais, ma subsistance; avoir entrepris de me faire décheoir de mes Droits, peu content de me voir dans la nécessité où je suis durant sa vie, s'il ne s'assûroit que je serois miserable après sa mort : après un procedé si honnête, une conduite si obligeante, des actions si généreuses, je m'étonne, dis je, qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes dettes, m'assûrer de ma subsistance, & me mettre en liberté de sortir d'Angleterre. J'attens cela de la Justice de Messieurs du Grand Conseil; & de la vôțre, Madame, que vous me croyiez aufsi véritablement que je suis, &c.



L E T T R E A MONSIEUR***.

AUNOM

DE MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

T'A i toujours crû ce que vous avez la bon-J té de mécrire sur mes affaires, & je suis ravie que mes sentimens se trouvent conformes aux vôtres. Monsieur Mazarin n'a jamais songé sincerement à me ravoir. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire décheoir de mes droits, & après m'avoirrendue malheureuse durant sa vie, s'assûrer chrétiennement que je serois miserable après sa mort. Voilà, Monsieur, la fainte joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos soins & vos secours, dans la suite d'une affaire, qui apparemment ne finira pas sitôt. Malgré l'application de Monsieur Mazarin, qui attend bien moins de la Providence que de son industrie le succès de ses persé-Tome V. Н

cutions, je ne pense pas que Messieurs du Grand Conseil me sassent décheoir de mess Droits; mais si Monsseur Mazarin n'est pas obligé de payer mes dettes, comment seraije avec mes créanciers, & où trouverai-je les moyens de subsister en attendant qu'ils soyent satisfaits? Les Marchands m'ont prêté de bonne soi; les gens de condition m'ont obligée de bonne grace; mais ils ne veulent pas perdre leur argent. Que serai-je? Il saut saire ce que dit Monsseur Mazarin, & qu'il ne pratique pas; me remettre de tout à la Providence. J'y ajouterai le soin de mes proches & de mes amis, particulierement les vôtres, Monsseur, qui me laissent une obligation que je n'oublierai jamais.



JUGEMENT SUR

QUELQUES AUTEURS

FRANÇOIS.

A

MADAME LA DUCHESSE

AZARIN.

TOICI, Madame, le Jugement que vous m'avez de mandé sur quelques-uns de nos Auteurs.

MALHERBE a toujours passé pour le plus excellent de nos Poëtes: mais plus par le tour & par l'expression, que par l'invention & par

les pensées.

On ne sauroit disputer à Voiture le premier rang, en toute matière ingénieuse & galante : c'est assez à SARAZIN d'avoir le second, pour être égal au plus estimé des Anciens en ce genre-là.

H ii

BENSERADE a un caractère si particulier, une manière de dire les choses si agréable, qu'il fait soussirir les pointes & les allu-

sions aux plus délicats.

Dans la Tragédie, CORNEILLE ne souffre point d'égal: RACTNE de supérieur: la diversité des caractéres permettant la concurrence, si elle ne peut établir l'égalité. Corneille se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des pas-sions, par la sublimité du discours: Racine trouve son mérite en des sentimens plus naturels, en des pensées plus nettes, dans une dic-tion plus pure & plus sacile. Le premier enléve l'ame; l'autre gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur; celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage, Racine plus circonspect, ou se défiant de lui même, s'attache aux Grecs, qu'il possede parfaitement; Corneille profitant des lumiéres que le temps apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne connoissoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modéle ; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vi-

voient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus d'honneur à notre siècle que Des pre'Aux; en faire un éloge plus étendu, ce seroit entreprendre sur ses Ouvrages, qui le sont eux-mêmes.

DE SAINT-EVREMOND. 93' LA FONTAINE embellit les FABLES des Anciens: les Anciens auroient gâté les CONTES de la Fontaine.

PERRAULT a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes. A tout prendre, son Livre (1) me semble très bon, curieux, utile, capable de nous guérir de beaucoup d'erreurs. J'aurois souhaité que le Chevalier eût sait moins de contes, que le Président eût un peuplus étendu ses raisons, l'Abbé resservé les siennes.

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Messieurs avoit été en ma place, pour vous voir tous les jours, & recevoir les lumières que vous inspirez; il auroit passé les Anciens & les Modernes. J'en ai prosité si peu que je ne mérite aucun rang parmi ces Illus-

tres.

(1) PARALLELE des Anciens & des Modernes;



SUR LA DISPUTE

TOUCHANT

LES ANCIENS

ET

LES MODERNES.

STANCES IRREGULIERES.

A FRANCE dans sa Poesse,

V eut qu'on s'exprime noblement;

Mais la figure trop hardie,

Qu'on voit ailleurs communément;

Et l'impétueuse saillie

Qui se pousse extravagamment;

Le sens qu'il faut qu'on étudie,

Pour être mis obscurément;

Mystérieuse Allégorie,

Faux sublime, vain ornement:

Tout cela choque son génie,

Son goût, son juste sentiment.

Qui peut avoir l'heureux partage Du naturel & du bon sens; Et sait bien le mettre en usage, A des charmes assez puissans.

Rien ne convient, rien ne contente; Sans le secours de la raison; Sans elle une chose plaisante Déplait pour être hors de saison.

La régle au naturel unie;
Le tour, le nombre, l'harmonie;
Le savoir sans obscurité,
Et la force sans dureté;
L'aversion du saux sublime;
La hauteur juste, légitime;
Le sens, l'ordre, la liaison;
Ces bassesses de la raison
De Pindare si méprisées,
Sont par Malherbe autorisées.

Il faut un peu de jugement Dans l'héroïque emportement: J'aime mieux la sage surie,

Que dans Malherbe l'on décrie;
J'aime mieux les justes beautés
Des emportemens concertés,
Que la sublime extravagance,
Dont je vois faire tant de cas,
Ce merveilleux, cette excellence;
Qu'on admire, & qu'on n'entend pas;

S'il revient des Jeux Olympiques, Alors les Odes Pindariques Feront valoir tous leurs grands mots A bien louer des chariots, A célébrer une victoire Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus:

Quand on loue au temps où nous fommes,

Il ne faut louer que des hommes;

Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure, Se laisse échaper la nature De son véritable sujet, Pour se faire un nouvel objet. Sans y penser, il a l'Aurore,
Au lieu de celle qu'il adore:
Il a le bel Astre des Cieux,
Sans y penser, pour de beaux yeur.

Il se dérobe le visage,
Dont la beauté l'a sû charmer;
Par une vaine & fausse image,
Qu'il en a voulu se former.
D'ailleurs; aller à l'incroyable;
Est prendre trop de liberté:
Que ce qui n'est point véritable
Ait au moins l'air de vérité.

Quand on veut traiter de bassesse Tout caractère de sagesse; En quel état se réduit-on? D'avoir honte de la raison.

Ah! si Malherbe étoit en vie; Il pourroit, selon mon envie, Oter la sueur aux marteaux 1), Les langues d'argent aux ruisseaux;

(1) Concetti Italiens.

Tome V.

Il auroit pitié des rivieres Qu'on retient dans leur lit natal Avec des chaînes de crystal, Inhumainement prisonnières.

Voir dans un état malheureux,
Une jeune & charmanse blonde,
Qui du feu de ses beaux cheveux,
De ses beaux yeux, veut sécher l'onde;
Seroit sans doute un merveilleux,
Que Malherbe ôteroit du monde,

Il banniroit de tout printemps
Les garçons verds palpitans,
Que Gongora donne au lierre,
Quand les Zéphirs lui font la guerre (1).

(1) Concetti Espagnols de Dom Luis de Gongora, le Prince des Poëtes Lyriques Espagnols. Il nâquit à Cordouë le 11. de Juillet 1561. d'une famille distinguée: sa Sangre se Noble de un Padre y otro, dit l'Auteur de sa VIE. On l'envoya faire ses études à Salamanque; & il s'y sit bientôt connoître par son esprit vis & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poëse, à laquelle il s'attacha d'une saçon particulière. Il embrassa ensuite l'état Ecclessastique, & sit sait Chapelain du Roi, & Prébendier de l'Eglise de Cordouë, où il mourut le 23. de Mars 1627. Ses Poëses sont pleines de pointes & d'expressions guindées: les comparaisons en sont peu justes, & les métaphores dures & ou rrées. Ensin, il est si obscur, que les Espagnols lui ont donné le surnom de MERVEILLEUX,

On sait bien que la siction Est du droit de la Poësie: Mais ayons la discrétion De ménager la fantaisse; Et saisons que l'invention, Au bon-goût soit assujettie.

Que l'Amour perde son bandeau; Son arc, ses stéches, son stambeau; Devenu passion humaine, Qu'il donne à la jeune beauté, Au jeune amant, autant de peine; Qu'au temps de sa Divinité.

Le Cheval emplumé, Pegase, ne sera,

Desormais aucun vol, que dans nos Opera,

Parnasse, Hélicon, & Permesse,

Ce vieil attirail de la Grece;

N'est plus aujourd'hui qu'un grand son,

Vuide de sens & de raison.

Divincs Filles de Memoire (1) Dont on implore le secours,

(1) Les Muses.



Et lorsqu'on célébre la gloire, Et lorsqu'on chante les amours, Laissez à notre fantaisse L'honneur de notre Poësse.

Bûveurs d'eau du sacré Vallon, Demeurez avec Apollon En Italie, où sa présence, Est plus nécessaire qu'en France.

Ayons plus d'égards pour Bacchus; On dit qu'il a planté la Vigne: Conservons encore Vénus, Sa beauté l'en rend assez digne; Autres Déesses, autres Dieux Feront bien de quitter ces lieux.

Mais sans Mars, qui fera la guerre?
Sans Jupiter plus de tonnerre:
Qui s'embarquera sur les eaux,
Si Neptune n'est favorable?
Qui garantira les Vaisseaux,
Des rochers, & des bancs de sable?

Mettons-nous l'esprit en repos

Sur le Tonnerre, & sur les Flots: L'ordinaire & honteux pillage, Que l'on fait chez l'Antiquité, Au lieu d'enrichir notre ouvrage Découvre notre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la veine usée, Manque de nouvelle pensée, Fournisse à sa stérilité Leur pompeuse inutilité; Mais que ceux dont le beau génie, Est exemt de la tyranuie De ces vieux Siécles tant vantés, Aiment de modernes beautés.

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des Nouveautés?
Serons nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne sont plus que dans un Livre,
Où morts présomptueux; ils nous donnent des
Loix?

Modernes, reprenez courage,

Vous remporterez l'avantage.

Le Partisan outré de tous les Anciens (1),

Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens.

Il a fait aux Grees plus d'injure,

Par ses Vers si rares, si beaux,

Qu'il n'en sera par sa Censure,

Aux Fontenelles, aux Perraults.

Quand il paroît aux Modernes contraire; Aux Anciens il doit être odieux: Tout ce qu'il fait, est fait pour leur déplaire, Si bien écrire, est écrire contr'eux,

Corneille, Racine, Molière,
Aux gens d'une pure lumière,
Font dire qu'ils ont surpassé
Les grands maîtres du tems passé.

CORNEILLE de ses propres asses, S'éleve à des beautés nouvelles, Qu'Aristote même ignoroit: Et RACINE en suivant les traces,

⁽¹⁾ Monsieur Despreaux. Voyez la VIE de M. de Saint-Euremond, sur l'année 1692.

De ces vieux Grecs qu'il adoroit, A passé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours;

Moliere aux François regrétable;

Et qu'ils regreteront toujours;

Se trouveroit inimitable;

A ceux qu'il avoit imités;

S'ils se voyoient ressuscités.

Dans l'air galant du badinage: L'esprit délicat, le goût sin De Voiture & de Sarasin, Nous seront avoir l'avantage.

LA FONTAINE embellit les sujets inventés Que l'on appelle FABLES; Ses CONTES agréables Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

L'AMINTE, la plus accomplie Des Pastorales d'Italie, Efface les Pasteurs que la Grece décrit; On prendra d'inutiles peines, Si dans Rome, ou si dans Athénes,

On cherche un Don Quichot, que l'on trouve à Madrid.

Honneur des esprits d'Angleterre,

WALLER, tes beaux Ecrits se verroient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,

Si dans ta propre Langue ils n'étoient resserrés;
Un jour elle doit être en tous lieux entendue,

Et donner à ta gloire une telle étendue,

Que les bornes de l'Univers Seront les mêmes de tes Vers.

Pour disputer la présérence,
En toute haute connoissance,
Hobbes, Descartes, Gassendre,
Sont à la tête du Parti:
Du faux secret de la Nature,
Par les Anciens debité;
Ils ont découverts l'imposture,
Et fait valoir la vérité.

Tout entre dans cette querelle,

C'est une guerre universelle:

Morts contre morts, vivans contre vivans;

Tout y combat pour le choix des Savans (1).

Modernes reprenez courage, Vous remporterez l'avantage.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

A Y E z la bonté de m'excuser, Madame; si je ne donne pas tout-à-sait dans la généreuse franchise de vos sentimens, opposée à la circonspection naturelle des gens de mon pays, qui sont ennemis des vérités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raisons contre une pleine ouverture de vos intentions.

Je suis persuadé que toutes vos connoissances (car les amis ne se sont pas encore manifestés;) que toutes vos connoissances ne de-

⁽¹⁾ Imitation des deux Vers de CINNA.

mandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre votre humeur & votre conduite, quelqu'agréable que soit l'une, quelque honnête que soit l'autre. Ne leur fournis-sez jamais aucun moyen de s'élever contre vous: tenez-les attachés, malgré eux, dumoins à la bienséance de l'amitié qu'ils doi-vent avoir pour vous, avec plus de chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toujours de l'argent; s'il n'en vient point, c'est vous qui aurez sujet de vous plaindre; s'il en vient, je vous répons de dix ou douze exclusions de voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à personne ni sujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une déclaration trop libre de vos intentions vous nuiroit beaucoup là, & ne vous serviroit pas ici. Je vous ai oüi dire, Madame, que Madame la Comtesse (1) ne se laissoit jamais entamer: ne vous laissez jamais découvrir. Si vous voulez pro-ceder avec moins de précaution, le Nor-mand quitte la sienne, prêt à entrer dans vos fentimens.

(1) La Comtesse de Soissons.



A LA MESME.

'LATTE' d'une douce espérance, Que me donnoit la belle Hortence; Je lui cachois mes cheveux gris De peur d'attirer ses mépris: Mais détrompé de sa parole, Qui n'a plus rien qui me console, Je lui montre des cheveux blancs, (Trifte ouvrage de mes vieux ans!) Je lui montre tout l'équipage De la caducité de l'âge : Lunettes, Calottes en effet Qui pourroit servir de Bonnet; Tous les secours que la nature Cherche dans mon infirmité Pour éloigner la sépulture, Sont montrés devant sa beauté: Et j'ose nommer défaillance; Funeste, mortelle langueur, Ce qu'autrefois en sa présence Je nommois simplement vapeur. O belle, ô (charmante Duchesse!

TOS OEUVRES DE M.

Je vous remets votre promesse;

Puisqu'il plaît au grand Pescatore (1)
Ce Maître de la destinée.
Tuer tous les Vicillards à la fin de l'année,
Je vais céder mes droits sur votre cher trésor:
Ne me demandez point à qui je les résigne,
C'est celui que vos yeux en doivent juger digne;
Celui que vous voyez si soûmis à vos loix.
Je hais le faux honneur des amours éternelles;
Peut-on aimer long-tems, sans être dégoûté
Du mérite ennuyeux de la sidélité?
On voit comme une seur sur les amours nouvelles.

Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats, Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas. Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naiffance.

Quand les yeux ont usé leurs innocens plaisirs, Que le cœur a senti la tendre violence De l'amoureux tourment que donnent les desirs; Ensin la volupté, la pleine jouissance....

Un autre pourra l'exprimer, Je ne mérite pas même de la nommer,

(1) Auteur de l'Almanach de Milan.

Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de saison;
Adieu, je cesse de prétendre
Un si rare & glorieux don.
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joie
Souffrez, Hortence, au moins, souffrez que je
vous voye,

Et quand la foiblesse des yeux
Me rendra dissicile un bien si précieux;
Quand les divins appas dont vous étes pourvûe
Echaperont, hélas, à ma débile vûe,
Ne vous offensez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon secours Lunettes & Miroir.

Je n'en demande point pour lire,
Entretenir les morts est un triste entretien;
J'en veux aussi peu pour écrire,
L'écriture m'a fait plus de mal que de bien.
Je n'en veux faire aucun usage,
Que pour voir le plus beau visage,
Pour admirer les plus beaux traits
Que nature forma jamais.

SUR LA PERTE

D'UN MOINEAU BLANC

QUE MADAME

MAZARI

AIMOIT BEAUCOUP.

Our languit, tout est abattu, Tout est en dueil dans la famille : L'honneur de notre Volatille, Le Moineau vient d'être perdu. Le beau Rossignol en murmure, D'un gozier qui n'est pas trop net; Le Canari sans tablature Ne chante qu'un air imparfait; Le Boulé (1) dans cette avanture Laisse morfondre Loteret (2). A battre sa lente mesure. Boulé, morne, trifte & défait, En a perdu chant & posture,

⁽¹⁾ Oiseau qu'on appelle en François Pivoine.) (2) Petit Perroquet.

DE SAINT-EVREMOND, 111,

Comme s'il muoit en effet. Le Chardonneret en sa cage Ne fait plus ouir fon ramage. La Linote chante si bas Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas; Et Jacob (1) depuis cette perte Dans sa Cage qu'il voit ouverte Demeure aujourd'hui tout confus, Ne siffant & ne parlant plus, Dariolette est désolée, Mariane toute troublée; Et cette indécente amitié Qu'en Little, Rogue & Boy (1) Nature désavoue? S'est tournée en tendre pitié, Dont tout homme de bien les loue; Je pourrois vous parler encor Du changement du beau Médor, Réduit à si grande tristesse Qu'il ne voit aucune Maîtresse. Il n'est, il n'est pas jusqu'aux Chats Qui ne regrettent tant d'appas.

De leur esprit, de leur coutume, De leurs malsaisans appétits Pour toute chair qui porte plume,

⁽¹⁾ Un Sanfonnet.

⁽²⁾ Petits Chiens.

EI2 OEUVRES DE M.

On voit les oiseaux garantis.

Venons aux autres Personnages,
Qui ressentent ce coup satal:
Mustapha quitte ses images;
Ses gens de pied, gens de cheval,
Ses chariots, ses équipages;
Ses vaisseaux, son combat naval,
Rien ne lui plaît, ne le console,
Que le soin d'aller à l'Ecole,
Où je pense que son destin
Le conduira jusqu'au Latin.

Heureux, heureux Moineau, l'absence de tes char-

Des plus beaux yeux du monde a sû tirer des Jarmes;

Pour un pareil bonheur qui ne voudroit, Moi-

Etre même dans le tombeau?

Je ne pense pas que Catulle

Voulût être assez ridicule

Pour comparer sa Lesbia

A la divine Hortensia.

Leur Passereau moins regretable

Que celui de notre Adorable,

Ne çausa pas tant de douleur:

Mais

Mais Lesbia dans sa chaleur
Moins impatiente peut-être,
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre.
Hélas! je ne saurois parler
De ma propre douleur, si tendre & si sidelle;
Je veux qu'elle soit éternelle,

Et qui parle Moineau, cherche à se consoler.

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir (t); & j'en suis si affligée, que je cherche à me consoler par la part que je sai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours: son esprit avoit tous les charmes de la

⁽¹⁾ M. de Charleval mourut le 8. de Mars 1693. âgé de soixante-treize ans. Voyez sur son Tome V.

jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les véritables amis. Nous parlions souvent de vous, & de tous les originaux de notre temps: sa vie & celle que je méne présentement avoient beaucoup de rapport; ensin c'est plus que de mourir soi même, qu'une pareille perte. mandez-moi de vos nouvelles. Je m'interesse à votre vie à Londres, comme si vous étiez ici; & les anciens amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais si bien que lorsqu'on en est privé.

fujet les Me'LANGES de Vigneul-Marville. Tom. I. pag. 241. 243. de la seconde Edition de Rouens 1701.



DIALOGUE

SUR

LA MALADIE

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LE VIEILLARD, (1) LA MORT.

LE VIEILLARD.

Mort, qui menacezune tête si belle,
Détournez vos sunestes coups;
Vous serez douce autant que vous êtes cruelle,

Vous ferez douce autant que vous êtes cruelle Si je puis obtenir de vous

Que vous me preniez au lieu d'elle :

Tournez, tournez fur moi, vos plus funestes coups.

Ne vous lassez-vous point du nom d'inéxorable,

(1) Monsieur de Saint-Evremond.

Que vous avez toujours porté?

Par une seule humanité,

Vous pouvez vous rendre adorable:

Détournez vos sunesses coups,

4 %

Et goûtez le plaisir d'en savoir saire à tous.

Jupiter sur qui tout se sonde,

A qui tout obéit, & la terre & les cieux;

Qui gouverne à son gré les hommes & les Dieux ; Ne sauroit plaire à tout le monde.

O Mort, fauvez Hortence, & vous nous ferezvoir,

Ce qu'un Dieu si puissant n'a pas en son pouvoir. Du moins épargnez-la tant qu'elle sera belle, Tant que vous lui verrez de si rares appas.

LA MORT.

Elle seroit donc éternelle,
Et tout doit finir ici-bas?
Ce que je puis faire pour elle,
C'est de dissérer son trépas.
Mais pour accorder cette grace,
Il m'en faut un autre à sa place;

Avec tant de mérite, avec tant d'agrément; .
N'a-t-elle point d'Amie? ou d'Ami? point d'Amant?

LE VIEILLARD.

Examinons ses connoissances
Pour en tirer nos conséquences,
Juger mieux, plus nettement voir,
De qui l'on peut attendre un noble désespoir.

LA MORT.

Commençons par ses trois Amies, Avec elle si bien unies:

Madame MIDDLETON aime trop la beauté, Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,

Quand on commence à respirer

Le doux & le gracieux air,

Du premier an de son veuvage;

Dans le soin renaissant qu'on a de ses appas,

Dans le plaisir secret d'une nouvelle vie,

A qui toute autre porte envie, Peut-on consentir au trépas?

LA MORT.

Et votre Mylady CHARLOTTE?

LE VIEILLARD.

Donneroit sa derniere cotte;
N'étoit son grand attachement.

LA MORT.

Qui la retient? qui la retarde?

LE VIEILLARD.

Elle est presque toujours de garde (1).

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding, Je perdrois ici mon Latin: C'est d'elle que je puis répondre.

LR VIETLLARD.

Qui mais où la trouvera-t-on? S'il faut jouer, elle est à Londre, S'il faut mourir, à Kenfington (2) Laissons en paix ces bonnes Dames;

Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes?

LA MORT.

Puisque l'on meurt pour un Epoux. On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artemise (3) est ensevelie:

(1) Mademoiselle Charlotte Beverweest, étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princesse Anne. Elle est morte le 4. de Décembre 1702.

(2) Madame Fitzharding disoit que Kensington étoit le Cimetiere de Londre, parce que l'air y étant meilleur qu'à Londre, on y envoye ordinairement les malades, dont la plûpart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.
(3) Artémise Reine de Carie sut si touchée de la mort de

O Mort, dequoi me parlez-vous?

LA MORT.

Nous avons des Amis encore:

Le Mylord RANELAGH?

LE VIEILLARD.

Le substitut de Lower ?

Il tâtera le poux le soir & le matin;

Dira que la fiévre est mortelle,

Etant dans les esprits; si vous saigniez la belle.

Mais pour un Patient mourir un Médecin!

L'avanture seroit nouvelle;

Le Docteur me semble trop fin.

LA MORT.

Ce Monsieur de VILLIERS qui la trouve admirable?

LE VIEILLARD.

Ce Monsieur de Villiers est homme raisonnable; Il consultera la Raison (1),

Qui ne conseille point de prendre du poison;

LA MORT.

Il a ses heures de tendresse.....

LE VIEILLARD.

Qu'il passera dans les Romans,

Maufole fon mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez fon article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(1) Voyez Tom. IV. pag. 440, 441. & ci-deslius, pag. 61.

A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le blesse.
Ainsi, son goût pour la beauté.
Dont le commerce lui sait plaire,
N'intéressera jamais guére
Son heureuse tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord Godolphin?

LE VIEILLARD.

Est personne publique (1);

Et quoiqu'il soit sort obligeant,
Desintéressé sur l'argent,
(Chose rare en tout Politique;)
Quoique sa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté,
A toute occasion s'explique;
Ce n'est pas nu avanturier
Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'est pour mourir, je l'ignore.

⁽¹⁾ Il étoit alors premier Commissaire de la Trésorerie: il a été ensuite grand Trésorier d'Angleserre. Il sut élevé au rang de Comte en 1706. & mourut le 26. de Septembre 1712?

DE SAINT-EVREMOND. 12P.

LA MORT.

Allons aux Amans: à ce coup C'est d'eux que j'espére beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder sur eux notre espérance!

Ah! que je vous plains, pauvre Hortence,
S'il saut le secours d'un Amant,
Pour vous sauver du monument!

LA MORT.

Quoi! si proche de la Tamise, Qui leur désespoir favorise!

Où l'on vient se noyer à toute heure du jour!

LE VIEILLARD.
Pour le Jeu, non pas pour l'Amour (1).

LA MORT.

N'est-il plus de ces belles ames, Qui voudroient mourir pour leurs Dames ?

LE VIEILLARD.

Il n'est plus d'Amans à ce prix, Ni dans Londre, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la ressource Du Duc de Saint-Albans.

⁽¹⁾ Deux ou trois personnes s'étoient noyées dans le Tamise peu de temps auparavant, & entr'autres un sameux Joueur.

122 OEUVRES DEM. G

LE VIEILLARD.

Il va faire sa course

LA MORT.

Mais au retour de Newmarker, Je tiens fon trépas sûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour, quelque temps qu'il fasse, Il doit se trouver à la Chasse, Pour faire l'essai d'un Faucon (1): Puis aller à Windsor pour meubler sa Maison?

J'aime sa physionomie, Son air, & sa danse polie; Il est agréable à mes yeux; Plus regulier, il seroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de HES-

N'auroit-il pas quelque tendresse ?

Il estime si peu la lumière du jour,

Qu'il n'a pas pour mourir besoin d'un grand

Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas à l'humeur, c'est à l'Amour extrême

⁽¹⁾ Le Duc de Saint - Albans étoit grand Fauçonnies d'Angleterre. (2) Le Prince de Hesse-Darmstat.

Que le falut d'Hortence a voulu se devoir; S'il n'a pas un beau désespoir Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De votre Général Major (1), S'il reste parmi vous encor,

Puis-je attendre l'effet d'un Amour héroique?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique! Excusez; sa Religion N'en souffre pas la question.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connoître une flamme : Pure, sans intérêt, digne d'une belle ame (2)?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards; Le salut d'une Dame a ses moindres égards.

LA MORT.

Et Monsieur de Saissac, dont les vives entrailles

S'allumerent jadis pour un si bel objet?

⁽¹⁾ Le Marquis de Ruvigny, ensuite Comte de Gallway, devoit aller servir en Irlande en qualité de GENERAL MAJOP.

⁽²⁾ Le Marquis de Miremont.

Le zélé SAINT VICTOR, pour le même sujer Ne fourniroient-ils pas tous deux leurs funérailles?

LE VIEILLARD.

L'un, écrit toujours de Versailles; L'autre, va partir pour Anet (1).

LA MORT.

Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le temps presse.

LA MORT.

Son Effex (2) pour la secourir Voudra-t-il bien donner sa vie?

LE. VIEILLARD.

De bon cœur il viendroit l'offrir : Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monsieur de La Tour (3) Aimoit à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.
Ce n'est pas du salut d'Hortence

⁽¹⁾ Monsieur de Saint-Victor étoit souvent des parties d'Anet avec M. le Duc de Vendôme, & avec M. le Grand Prieur.

⁽²⁾ Le Comte d'Essex.
(3) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoye.

Qu'il est le plus inquieté; Il songe a cacher le Traité, Qu'a fait son Prince avec la France.

LA MORT.

Monsieur de BARILLON s'intéressera fort....

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur de Barillon donne Toutes ses craintes à sa mort, Ferme dans le péril de toute autre personne.

LA MORT.

Un ancien Adorateur (1)
Qui lui garde encore son cœur,
Me sembleroit avoir envie,
D'exposer pour elle sa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y consentira pas,

Sans apprendre le nom de celui qui s'expose;

Elle est délicate en trépas,

Aussi bien qu'en toute autre chose.

LA MORT.

Est-il besoin de vous nommer L'ennemi de l'indissérence, Qui sait hair, qui sait aimer, Qu'on a vû si charmé d'Hortence?

(1) Mylord Montaigu.

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement Qui produira mille services; D'un esprit & d'un enjoûment Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t-il? Ne mourra-t-il pas?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas?

LA MORT.

Donc ces illustres destinées,

Dont Pyrame a laissé la premiere leçon,

Par Givri, par Humiere, au monde redonnées (1)

Pour honorer leur Siécle & se faire un beau

nom.....

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui sont toutes condamnées;

> A peine on les voit en chanson. S'il revenoit une Didon,

⁽¹⁾ Le brave Givri aimoit passionnément Mademoiselle de Guise, fille du Balasté, & ensuite Princesse de Conti; mais elle le quitta pour le Duc de Bellegarde. Cela le mit au desespoir, & lui fit prendre la résolution d'aller à l'armée & de s'y faire tuer: il en avertis sa Maîtresse par un billet, & lui tint parole. Il sut tué au siège de Laon en 1617. D'Humiere sit la même chose dans une pareille occasion.

DE SAINT-EVREMOND. 127

Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortence autrefois, S'il en eût été dans le monde, Pour cette beauté sans seconde, Mille Amans auroient sait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD. Vous êtes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver, Je le cherche dans ma pensée, Et je ne saurois le trouver

LE VIEILLARD.

On fait assez souvent une recherche vaine, .

De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA MORT

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux, Ou ce passionné, ce sidele Amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux suivre, Si lon ne peut la secourir: Je consens à cesser de vivre, Pour la dispenser de mourir.

LA MORT.

Que la voilà bien secourue!

Je ne vois qu'un pauvre Vieillard,

Qui veuille contre moi lui servir de rempart:

Le froid l'éteint, la toux le tue,

Elle est dignement soûtenue!

On court pour elle un beau hazard!

Lâches amateurs de la vie,

Deserteurs d'une illustre amie,

De qui les charmes sont si doux;

Je suis plus sensible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la Mort tendre & pitoyable;

Est une chose peu croyable:

Mais rien ne se désend d'aimer

Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner sa sépulture,

Pour m'être laissée attendrir,

Soit plus contraire à ma nature

Qu'aux malheureux le dessein de mourir;

Je sens pour elle une tendresse,

Qui ne peut consentir à ruiner tant d'appas:

Aimable Hortence, je vous laisse,

Et m'en retourne sur mes pas.

DE SAINT-EVREMOND. 129

Je vous laisse en convalescence,
En repos, en pleine assurance,
Et vous donne quelques avis;
Qui méritent d'être suivis.
Lorsque vous serez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans:
Evitez tout ce qui traverse;
Goûtez la douceur d'un sommerce

Où le Cœur soit content & l'esprit satisfait;

Aimez ce qui sert & qui plaît;
Accordez la raison avec la fantaisse,
Et passez, sans gronder, le reste de la vie.

LE VIEILLARDO

Veuille le Ciel! plaise au bon Dieu Que le dernier avis tienne le premier lieu!

HORTENCE.

Officieuse Mort, à qui je dois la vie,

Je vous jure que vos avis

Seront exactement suivis:

Voici l'Acte à peu près, que je veux qu'on public.

» Les vrais & les parfaits Amans,

[»] Seront cherchés dans les Romans;

- » La raison lente, sérieuse,
- » Et solidement ennuyeuse,
- » Animera sa gravité;
- » Et la Fantaisie agissante
- na Reglera son activité
- » Pour n'être pas extravagante:
- » La secrete Dissension,
- Dui regne entre l'esprit & le cœur, d'ordinaire,
 - » Trouvera sa confusion
- » Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire.
 - » L'Agrément avec l'Intérêt,
 - » Ce qui sert avec ce qui plaît,
 - » Seront en bonne intelligence;
 - » Ce qu'avec peine je promets,
 - » Et qui me fera violence,
 - » Ah! c'est de ne gronder jamais :
 - » Cependant fignons tout. HORTENCE.



SUR

LE MOIS DE MARS.

STANCES IRREGULIERES.

MOrs si cher au Dieu des Hazards, Qu'on t'en appelle Mois de Mars, Pourquoi faut-il que triste & blême Tu fasses toujours le Carême?

Auprès du seu le froid Janvier Vit de chapons & de gibier, Sans offenser sa conscience; Et Février du Carnaval, En bonne chere sans égal, Posséde la pleine abondance.

Toi seul dans la morte saison, De Pois secs, de méchant Poisson, Tu sais ta maigre nourriture, Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printemps,

Tu tiens de l'un & l'autre temps Une diversité bizarre, Qui cent fois le jour se déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien; On le trouve incertain à luire; Împuissant encore à produire; Il ément, & ne résout rien.

De la sentence épouvantable Que l'Almanach impitoyable Prononce contre les Vieillards, Sauve-moi, se tu peux, ô Mars!

Mars, pour cette faveur extrême, Je te veux tirer du Carême, Et te donner un sort plus beau Dans un Calendrier nouveau.



Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ses nouvelles, & lui sit dire qu'elle avoit songé qu'il étoit mort.

STANCES IRREGULIERES.

ALHEUREUS E condition!
Le peu qui me reste de vie N'est que langueur & maladie! Notre agréable illusion, La douce espérance est finie; De chagrin & d'affliction L'ingénieuse fantaisse Ne fait plus de diversion. Dans les vieilles gens tout est crainte Et prudence, & dévotion; Toute chose en eux sage ou sainte; Tout vient de cette passion. C'est une soiblesse de craindre: C'est une douceur de se plaindre Cependant je ne me plains pas, Et je ne suis plaint de personne,

Cet obligeant secours qu'aux miséres l'on donne; La pitié porte ailleurs ses douloureux appas:

Chacun à mes maux m'abandonne Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon trépas.

Je ménage pourtant ma courte destinée,
D'un jour je fais un mois, & d'un mois une année
Le tems qui se passoit le plus légérement,
Semble être retenu par mon attachement,
Une heure, un seul moment autresois méprisable,
Par mon attention devient considérable.

Mais malgré ce ménagement Il faut aller au Monument: Il n'est rien de faux dans le songe De notre divine Beauté; Non ce ne peut-être un mensonge, Sa rêverie est vérité.

Je vais mourir. sur sa parole,
Puisqu'il lui plaît, je m'en console;
Aussi-bien, lequel vaut le mieux,
De mourir par le songe, ou mourir par les yeux;

PROLOGUE. EN MUSIQUE.

O U V E R T U R E. SCENE PREMIERE: LE COMPOSITEUR, TIRCIS; LISIS, DAMON, CHOEUR.

LE COMPOSITEUR.

Seroit chose bien étrange!

Les Rois y sont éxaltés

Par leur gloire & leur puissance;

Je veux d'autres qualités:

Permettez, divine Hortence,

Que je chante vos Attraits,

Au Prologue que je fais,

Tircis.

Hortence nous touche
De sa belle bouche;

Quel charme à nos yeux Est si gracieux! J'aime ses Fossettes, Dents blanches & nettes, Lévres de Corail; Tout son attirail,

Lisisi

Chacun se partage
A juger des traits,
Qu'en ce beau visage
On voit si parsaits:
De cette merveille
Il faut tout aimer;
Jusqu'à son oreille
Tout nous sait charmer,

TIRCIS.

Hélas! hélas! dans l'amoureux Empire; Hors elle tout languit, pour elle tout soupire?

LISIS.

Pourquoi sait-on charmer, Si l'on ne sait aimer?

LES VIOLONS.

(Danse.)

TIRCIS.

Tous les traits de son visage;

Touchent

DE SAINT-EVREMOND. 137.

Touchent l'inclination ;

Et pour notre plaisir, comme à son avantage, Font fur nous une aimable & tendre impression;

D A M O N. (Basse de Récitatif) Otez-en la bouche qui gronde, Qui nous exprime ses courroux; Bien qu'elle soit donnée au monde Pour quelque chose de plus doux.

LISIS.

Ou'elle soit farouche, Cette belle bouche, Elle n'en sépare pas La douceur de ses appas.

TIRCIS.

Sa rigueur tire des larmes, Où l'Amour mêle ses charmes; Et fait nos secrets plaisirs, De la tendre douleur qui forme les soupirs.

(Deux dessus de Violons.)

LE CHOEUR.

Chantons, chantons la gloire De ses appas vainqueurs; La plus belle victoire Se gagne sur les cœurs. (Une espéce de Symphonie qui change de ton.)

Tome V.

Lisis.

La plus belle Fleur éclose, Qu'avec soin nature a peint; L'Oeillet, le Lis, & la Rose N'ont pas l'éclat de son Teint.

TIRCIS.

Ses Yeux inspirent les flâmes Qui font l'ardeur de nos vœux, Et l'on diroit que nos ames S'engagent dans ses cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes, Amans ailleurs arrêtés; Rien n'est digne de vos peines, Que ses charmantes beautés.

Tircis.

Et vous, qu'on croit infléxibles, Qui méprifez tant l'Amour; Vous ferez tendres, fenfibles, Si vous la voyez un jour.

Lisis au Compositeur. Vicillard, quitte à la Jeunesse La douceur & la tendresse Qu'on voit dans ton Opera; Dans ton extrême vieillesse

DESAINT-EVREMOND. 139

Crois-tu que l'on t'aimera?

LE COMPOSITEUR.

Non; la saison est finie:
Que je pouvois être aimé:
Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.
LE COMPOSITEUR & DAMON;
Mais le temps d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant souffrir? Elle est, elle est trop cruelle.

TIRCIS.

Liss, Liss, qu'elle est belle!

Comment peut-on en guérir?

Soyez, Hortence, un peu moins retenue,

Moins difficile à croire mes raisons:

Prologue heureux, si je vous trouve émûe

En ma fayeur par toutes ces Chansons!

LE CHOEUR.

Jeunes & vieux chantons la gloire De ses appas toujours vainqueurs; Hortence veut que sa victoire S'étende sur tous les Cœurs.

SCENE II.

MADAME MAZARIN, LE COM-POSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS, CHOEUR.

MADAME MAZARIN.

Dieu, Messieurs, Adieu, je vous rens grace, Compositeurs, Chantres, Amis, Amans; Contentez-vous de mes remercimens, Bowcher arrive, il saut quitter la place; Bowcher arrive, & lui seul aujourd'hui, Peut soulager mon rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.
Et que dira la Musique,
Autrefois ce charme unique?
Que dirons de vous les Vers,

Ces amusemens si chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendresse

Pour vos beautés s'intéresse?

LES AMIS.
Et ceux de qui l'amitié......

DE SAINT-EVREMOND. 141

Me. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS.

Après tant de sacrifices!

LES AMIS.

Après tant de bons Offices!

Me. MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira, La Bassette regnera.

(Chaconne.)

TIRCIS.

La beauté parfaite, D'où vient ma langueur, Donne à la Bassette Ses yeux & son cœur.

(Les violons après chaque Couplet.)

LISIS.

Des Beautés parfaites Soyons les vainqueurs; Adieu les Bassettes, Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux! quelle peine, Quel cruel tourment, Donne une inhumaine

Au fidéle Amant!

Lisis

Un cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il fait desirer,
Il peut esperer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Absent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je suis.

LISIS

Donnons peu de larmes;
Aux plus puissans charmes:
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS

Soumis, fidéle, fincére, Comment peut-on me hair? Comment m'être si contraire?

Lisis.

Vous feriez mieux de trahir, 'Avec le secret de plaire, Qu'importuner & servir.

DE SAINT-EVREMOND. 143,

TIRCIS.

Quand je voudrois changer l'ingrate, la cruelle; Où trouver un objet qui me rende infidelle?

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver, C'est à nous de nous sauver,

LE CHOEUR.

Fuyons, le Tailleur arrive,
Dont le charme la captive:
Notre Musique aujourd'hui
Pourroit inspirer l'ennui,
Notre Musique aujourd'hui
Pourroit inspirer l'ennui.



BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Uorque la Mort paroisse affreuse, Si j'avois Lot pour ma pleureuse, Et qu'Hortence menât le deuil Je voudrois bien être au cercueil.

Mais si Bowcher est curieux,
De voir la lugubre assistance;
'Adieu l'état triste & pieux,
Adieu toute la doléance:
Dès qu'on le verra dans ces lieux
La bonne Lot, la belle Hortence,
Diront, "Bowcher, d'un ton joyeux.
"Nous vous suivrons, notre présence

» Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos Morts sont suivies, Quand

DE SAINT-EVREMOND. 145 Quand on est délogé; Prenons notre congé

Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT DEMADAME MID DLETON.

STANCES IRREGULIERES.

Belle,

Apprend qu'elle eut l'esprit aussi beau que le corps,

La nature ayant fair pour elle

Comme un partage égal de ses divins trésors.

Jamais, en la fleur de son âge, Jamais elle n'eut plus d'appas, Qu'il en parut sur son visage Le jour même de son trépas.

Dans une longue maladie, Après avoir bien contesté,

N

La Mort vint à bout de sa vie, Sans pouvoir épuiser le fonds de sa beauté.

Pour affranchir tes jours du funeste passage;

Hélas! j'aurois donné les miens:

Mais j'en ai simplement l'usage;

La suprême beauté m'engage

A les considérer comme ses propres biens;

Elle a le même droit sur eux que sur les siens;

Les ménager pour elle, est mon unique envie;
Puissent durer mes jours autant que sa beauté!
C'est pousser l'amour de la vie
Aussi loin que, peut-être, on l'ait jamais portés

Je reviens, Middleton, je reviens à tes charmes;
Un trifte souvenir m'impose le devoir
De leur donner toutes mes larmes;
C'est ce qui reste en mon pouvoir;



E PITAPHE

DE MADAME

MIDDLETON.

I Ci git Middleton, illustre entre les Belles, Qui de notre commerce a fait les agrémens; Elle avoit des vertus pour les Amis sidelles, Et des charmes pour les Amans. Malade sans inquiétude,

Resolue à mourir sans peine, sans effort, Elle auroit pû faire l'étude

D'un Philosophe sur la Mort.

Le plus indifférent, le plus dur, le plus sage, Prennent part au malheur qui nous afflige tous;

Passant, interromps ton voyage, Et te fais un mérite à pleurer avec nous.



SUR LA SATIRE DE MONSIEUR

DESPREAUX

CONTRE LES FEMMES.

B Ien loin d'écrire contre Monsieur Despréaux, le Vieillard Saint-Evremond le justifie, disant qu'il n'a écrit que contre des temmes, & que Madame de Bouillon & Madame Mazarin, qui n'ont rien du sexe que la beauté, doivent se joindre à lui, pour décrier les soiblesses & les autres désauts des Dames, sans en excepter les sidelles, que l'Auteur de la Satire a voulu favoriser. Si ces Dames là étoient aussi galantes que celle de Don Quichotte, elles iroient se plaindre à Despréaux de les avoir épargnées.



LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Ver de votre Table par votre voyage des Bains, il ne falloit pas m'ôter Galet (1), & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monsieur Villiers, qui est dans une maison enchantée, pourroit s'en passer; cependant il trouve le repas si nécessaire à la vie, qu'il en sait de bons dans un lieu, où le plaisir de la vûe pourroit dispenser de celui du goût. Jugez, Madame, si je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens, où j'ai plus affaire d'un Cuisinier que de Tapissiers & de Peintres. J'ai tout perdu en perdant Galet: c'est un grand sujet de plainte contre vous; mais le souvenir de la longe de Veau, que vous m'aviez donnée, répare tout.

Mylord Montaigu, Montieur Justel, & Monsieur Silvestre l'ont mangée à mon logis.

⁽¹⁾ Cuisinier de Madame Mazarin.

Mylord Montaigu, fidele au Mouton, eut de la peine à souffrir le Veau; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dis qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de sa vie, à moins que vous n'eussiez la bonté de m'en envoyer de Bath. Le Bibliothécaire chercha dans Athenée, dans Apicius, dans Horace, dans Pétrone, un aussi bon mets que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une viande bonne pour les malades, & délicieuse pour les gens qui se portent bien. Je me servis des termes de votre Lettre-pour faire son éloge; assurant que le Veau de riviere des Commandeurs, & des d'Olonnes, n'en approchoit pas.

Votre santé sut bûe trois sois : on commença par les approbations; des approbations on vint aux louanges, des louanges à l'admiration. Comme la tendresse & la pitié se mêlent d'ordinaire avec les louanges, en bûvant on plaignit le malheur de votre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir sait la fille (1) veuve plûtôt que la mere. C'est assez parlé de la longe & de ses suites; il saut quelques Vers sur les petits Poissons de Monsieur le Duc de

Saint-Albans.

Un jeune Duc de sa grace,

(1) La Marquise de Bellesond.

DE SAINT-EVREMOND. 151

Craignant que je ne manquasse
De rime à vos Carpillons,
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la rime,
Poète, je les estime;
Pour un Côteau (1) délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure insigne,
Lui-même les avoit pris;
Sa peine faisoit leur prix:
Mais tels qu'il me les envoie
Je les reçois avec joie,
Toujours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son Serviteur.

(1) Voyez la VIE de M. de Saint-Euremond, fur l'année 1654.



A LA MESME,

Bourbon où sont les Bains chauds
De la qualité de ces Eaux,
Que vous vous disposez à prendre;
Voici ce que me fit entendre,
De Lorme (1) qui de ses vieux jours
A cent ans a fini le cours.

- » De Fruits, il faut faire abstinence;
- » Observer l'expresse désense,
- De complaire à ses appétits;
- Les bons repas sont interdits;
- Dn y doit suspendre l'envie,
- » Du plus doux plaisir de la vie.

Là, Madame de Montbazon,
Paroissoit à nos yeux charmante:
Quelle différente saison,
De celle où sa Mort surprenante
Fit le célébre Talapoin,

⁽¹⁾ Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez son Article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

DE SAINT-EVREMOND. 153

Que les Rois vont voir de si loin (1). Ne vous déplaise, La Loubere (2), Tous vos Talapoins Siamois, Sans en excepter ceux des bois, N'ont point de régle si sévére.

Là, se vit d'honnête Amitié Le grand & le parfait mérite (3), Dont la fin digne de pitié Fit une sainte Carmélite.

Passons à Marion (4), chef-d'œuvre de beauté, Le plus grand, après vous, qui jamais ait été.

> Je prenois mes Eaux avec elle; Et souvent je passois le soir A l'ouïr chanter, à la voir: Enfin, je la trouvois si belle, Que sans égard au Médecin, Il m'en souvenoit au matin: D'une si dangereuse idée,

⁽¹⁾ L'Abbé de la Trappe, dont on a parlé dans une Remarque sur le Tome II. pages 160, 161. Le Roi Jacques alloit de temps en temps à la Trappe se mettre en retraite.

⁽²⁾ M. de la Loubere a fait une RELATION du Royaume de Siam, où il parle des différens Ordres de Talapoins, ou Religieux de ce pays-là.

⁽³⁾ Mademoiselle d'Epernon, & le Chevalier de Fiesque.

L'ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un Avanturier (1)

Dont l'habit éclatant au Soleil faisoit honte:
En grace il étoit fingulier,
En tours d'Amour que l'on raconte,
Passant tous ceux de son métier:
Heureux, s'il peut finir en Comte
Comme il vivoit en Chevalier!

Si vous vous trouvez en assez bon état, ne prenez ni le Bain, ni les Eaux: les meilleures Eaux font souvent du mal à ceux qui se portent bien, rarement du bien à ceux qui se portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre, bûvez-les régulierement.

Prenez-les, ne les prenez pas, Ce sera ouvré par compas. (2)

Le régime que je vous ordonne, est que vous jouiez un si petit jeu, qu'il ne vous attache, ni ne vous incommode: l'application & la perte ne conviennent pas à ceux qui pren-

(2) Voyez RABELAIS, Liv. III. Chap. 21.

⁽¹⁾ Le Chevalier de Grammont, ensuite Comte de Gram-

DE SAINT-EVREMOND. 155 nent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à Monsieur Milon; il est assez affectionné pour vous sauver le préjudice qu'elles vous apporteroient. Dieu vous conserve avant toutes choses. Faites chanter Monsieur Déri, & prêcher Monsieur Milon. Revenez le plûtôt qu'il vous sera possible: voilà mon souhait.

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

J'ETOIS dans ma chambre toute seule, & très-lasse de lecture, lorsque l'on me dit: Voilà un homme de la part de Monsieur de Saint-Evremond. Jugez si tout mon ennui ne s'est pas dissipé dans le moment. J'ai eu le plaisir de parler de vous, & j'en ai appris, des choses que les Lettres ne disent point; votre santé parsaite, & vos occupations. La joye de l'esprit en marque la force; & votre Lettre, comme du temps que Monsieur d'Olonne

756 OEUVRES DE M. vous faisoit suivre, m'assûre que l'Angleterre vous ranoit suivre, m'assure que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie : car il me semble que ce n'est qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois souhaité de passer ce qui me reste de vie avec vous : si vous aviez pensé, comme moi, vous seriez ici. Il est pourtant assez beau de se souvenir toujours des personnes que l'on a aimées, & c'est peutêtre pour embellir mon Episephe. être pour embellir mon Epitaphe, que cette séparation du corps s'est saite. Je souhaiterois que le jeune Prédicateur (1) m'eût trouvée dans la Gloire de Niquée où l'on ne changeoit point; car il me paroît que vous m'y croyez des premieres enchantées. Ne changez point vos idées sur cela; elles m'ont toujours été favorables; & que cette communication, que quelques Philosophes croyoient au dessus de la présence, dure toujours.

J'ai témoigné à Monsieur Turretin, la joie que j'aurois de lui être bonne à quelque chofe: il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes Abbés en l'absence de la Cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lû devant lui votre Lettre avec des lunettes:

⁽¹⁾ M. Alphonse Turretin, présentement (1723) Prosesseur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique dans l'Académie de Genéve.

DE SAINT-EVREMOND. 157
mais elles ne me siéent pas mal; j'ai toujours
cu la mine grave. S'il est amoureux du Mérite, que l'on appelle ici distingué, peut-être
que votre souhait sera accompli; car tous les
jours on me veut consoler de mes pertes par ce
beau mot.

J'ai sû que vous souhaitiez la Fontaine en Angleterre: on n'en jouit guére à Paris; sa tête est bien affoiblie. C'est le destin des Poëtes; le Tasse & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine: il n'a guére aimé de semmes, qui en eussent pû faire la dépense.

R E' P O N S E DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND

AMADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

M ONSIEUR Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné votre connoissance: je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle Lettre que

OEUVRES DE M. 158 je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûe; ces yeux par qui je connoissois toujours la nouvelle conquête d'un Amant, quand ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faisoient dire,

Telle n'est point la Cytherée, &c. (1)

Vous êtes encore la même pour moi; & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire quelqu'altération aux traits de votre visage, mon imagination sera toujours pour vous cette Gloire de Niquée, où vous favez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en suis asfuré: le plus grand besoin que vous ayez, c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de votre esprit, qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle n'étoit point NINON, Quand le gagneur de batailles (2), Après l'expédition

(1) Malherbe, dans l'ODE à la Reine Mere du Roi , sur sa bienvenue en France.

(2) Le Duc d'Enguien. Voyez l'ELEGIE à Mademoi-

felle de l'Enclos, Tome I. pag. 132,

DE SAINT-EVREMOND. 159

Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Votre esprit à son courage Qui paroissoit abattu, Faisoit retrouver l'usage De sa premiere vertu:

Le charme de vos paroles Passoit ceux des Espagnols; A ranimer tous les sens Des Amouroux languissans.

Tant qu'on vit à votre service Un jeune, un aimable Garçon (1) A qui Vénus sur rarement propice, Bussi n'en sit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Médée,
Qui pourroit en Amour rajeunir un Eson;
Que votre Artseroit beau, qu'il seroit admirable,
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquérir la Toison!

(1) Le Comte de Guiche,

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

E vous supplie, Madame, de témoigner à Madame de Bouillon, qu'on ne peut pas être plus sensible que je suis à l'honneur qu'elle me fait de se souvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup la Fontaine de l'état où il est, craignant qu'on ait à me plaindre de celui où je suis. A son âge & au mien on ne doit pas s'étonner qu'on perde la raison, mais qu'on la conserve. Sa conservation n'est pas un grand avantage: c'est un obstacle au repos des vieilles gens; une opposition au plaisir des jeunes personnes. La Fontaine ne se trouve point dans l'embarras qu'elle sait donner, & peut-être en est-il plus heureux. Le mal n'est pas d'être sou, c'est d'avoir si peu de temps à l'être (1).

LETTRE

⁽¹⁾ M. de la Fontaine mourut le 13. de Mars

LETTRE

M'ADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

SOUS LE NOM

DE MADAME MAZARIN.

L me semble, ma chere sœur, que je me L suis expliquée tant de sois, & si nettement sur la demande qu'on me fait de déclarer mes intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel éclaircissement. Je vous proteste donc, ma chere sœur, que je n'ai aucun dessein de m'éterniser en Angleterre; tout mon but & mon souhait, c'est de me revoir en France avec ma famille : mais je vous dis avec la derniere sincérité, qu'il me seroit autant possible de partir d'ici sans payer mes det-tes, que de voler. Je suis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand je croyois recevoir de quoi acquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux personnes de qualité parmi mes créanciers, qui ne s'oppo-Tome V.

feroient pas à mon départ; les autres ne souf-friroient non plus ma banqueroute; que les Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que j'ai plus d'envie de me voir libre, qu'on a de re-gret de me savoir dans une espece de captivité aux pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en fortir, pour aller passer le reste de mes jours avec les personnes du monde que j'aime le micux. Vous croyez bien, ma chere sœur, que mon frere & vous en êtes les principales. Voilà mes véritables intentions : je ne me déguise point. Il est bien vrai que je choisirois plûtôt la mort, que de retourner avec Monfieur Mazarin; & que je n'autois guéres moins d'aversion à passer le reste de ma vie dans un couvent; & en effet, ce sont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'usage de ma Lettre, que vous jugerez de-voir saire, pour mes intérêts. Adieu, ma chere sœur, aimez-moi toujours, & conti-nuez à vouloir servir la personne du monde qui est le plus à vous.



BILLET

A MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

L'ami du genre humain ne fut jamais mon fait.

Vous avez raison de parler de la sorte; car vous pouvez réduire tous ceux qui vous voyent à la nécessité de n'aimer que vous. Nos conditions sont bien dissérentes.

'L'ami du genre humain sera toujours mon fait.

Car à moins que je ne trouve des gens qui puissent aimer tout le monde, je ne puis être aimé de personne; nos sentimens sont contraires en ce point-là, & c'est la seule chose en quoi je ne veux pas convenir avec vous. Laissez-moi quelque légére satisfaction dans cette bonté générale de ceux qui s'accommodent detout, & ne me rédussez pas tout-à-sait à mes Chiens, ni à mes Canards.

SUR LA MORT DE LA REINE. (1)

On fait parler le Roi.

J'Avors des ennemis dans ma plus tendre enfance,

Qu'en des temps plus heureux à la fin j'ai soûmis;

J'ai résisté moi seul à toute la puissance

De deux Rois, pour me perdre, étrostement unis;

Depuis, toujours en butte aux essorts de la France,

Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,

J'ai fait voir ma valeur & montré ma constance.

J'ai toutes les vertus contre les ennemis,

Et contre l'amitié je n'ai point de désense:

Mon cœur contre la crainte est toujours assuré,

Mais contre sa tendresse il fut mal préparé;

Il ne s'attendoit point à la douleur extrême

Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on

Cependant il faut vaincre un si cruel malheur, Opposons, opposons la gloire à la douleur; Voici venir le temps destiné pour les armes, Le sang des ennemis nous doit payer nos larmes.

⁽¹⁾ Marie II. Epouse du Roi Guillaume III, morte le 7. de Janvier 1693.

EPITRE

DE MONSIEUR

L'ABBE' DE CHAULIEU

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

A divine Bouillon, cette adorable Sœur, ¿ Qui partage avec vous l'Empire de Cythére ; Et qui sair, comme vous, par cent moyens de plaire, Séduire & l'esprit & le cœur; Malgré tout ce que j'ai pû faire, Veut aujourd'hui que mes Vers, Au hazard de vous déplaire, . Aillent traverser les mers. A cet insensé projet Ma raison s'est opposée; Je vais devenir l'objet, Ai-je dit, de la risée De cet Homme si fameux, De qui le goût seul décide Du bon & du merveilleuz, Et qui plus galant qu'Ovide

Est, comme lui, malheureux. Ce Sage qui se confie Au seul secours du bon sens Et dont la Philosophie Bravant l'injure des ans, Pour surprendre la Vieillesse Par de doux enchantemens, Y sait rejoindre sans cesse Mille & mille amusemens, Et même les enjoûmens De la plus vive jeunesse. Ce Critique tant vanté, Qui pour sa délicatesse Des beaux Esprits de la Grece Auroit été redouté; Ne faura jamais, peut-être, Que ces Vers m'ont peu coûté; Enfans de l'oisiveté L'Amour seul les a fait naître, Et sans vous la vanité Leur défendroit de paroître. Daignez donc, divine Hortence, Par un regard de ces yeux, Qui désarmeroient des Dieux La colére & la vengeance, Obtenir quelque indulgence; Et d'un accueil gracieux Payer mon obéissance.

R E' P O N S E

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND

AMONSIEUR

L'ABBE' DE CHAULIEU.

JE n'ai point, comme censeur,
Examiné votre Ouvrage;
Mais comme bon connoisseur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits
Qui nous viennent de Paris;
Disons qu'on ait vûs en France;
Et Voiture, & Sarasin,
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & sin.
Nous ajoûterons qu'Hortence
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin ne fait que dire ce que j'ai pensé ; car vous mettre au dessus de Voi-

ture & de Sarafin dans les chofes galantes & ingénieuses, c'est vous mettre au dessus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaifon qui ne vous désoblige : il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide étoit le plus spirituel homme de fon temps, & le Mus malheureux : je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des barbares, où il faisoit de beaux Vers; mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa soiblesse, que de compassion pour son insortune. Dans le Pays où je suis, je vois Madame Mazarin tous les jours ; je vois Madame Mazarin tous les jours ; je vis parmi des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans vers, mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poësse. J'ai trop peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a : d'ailleurs il manque avec la vie, & la considération d'un plus grand mal. est un espece de reméde consulte sur part de la considération d'un plus grand mal. plus grand mal, est un espece de reméde contre un moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il sut plus heureux à Rome avec Julie, que je ne l'ai été à Lond: e avec HORTENCE: mais les faveurs de Julie surent cause de sa misére; & les rigueurs d'Hortence, n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis. Je

DE SAINT-EVREMOND. 169

Je ne demande autre grace pour moi, Que la rigueur qu'on aura pour les autres;

Et j'ai sujet d'être content. C'est à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monsieur, que je voudrois bien voir avec du vin de Champagne avant que de mourir.

Apostille de Madame MAZARIN.

» Je ne sais point de Vers; mais je m'y sonnois assez pour pouvoir dire sûrement, son Monsieur, que les vôtres sont les plus agréables qu'on puisse voir. Au reste, on me sompare à SAPHO mal-à-propos: je ne suis point née à Lesbos, je ne veux point son mourir en Sicile.



miére, il obligea le Roi d'Espagne lui-même à désavouer hautement le procedé de son Ambassadeur à Londre, & à faire protester de sa part au Roi dans le Louvre, par son Am-bassadeur à la Cour de France, en présence de vingt-sept, tant Ambassadeurs qu'Envoyés des Couronnes & des Princes Souverains que son Maître ne disputeroit jamais le pas à la France: Et qu'à l'égard de la feconde il obligea Sa Sainteté & la Cour de Rome à fouscrire, signer & éxécuter les articles portés au traité de Pise, & dont les principaux étoient, que le Cardinal Chigi, Cardinal Patron, & neveu du Pape, viendroit en qualité de Légat en France, pour demander pardon à Sa Majesté, & que toute la Nation Corse seroit déclarée incapable de servir jamais, non seulement dans Rome, mais dans tout l'Etat Ecclésiastique, & que pour en conserver la mémoire, il seroit élevé une Pyramide dans Rome vis-à-vis l'ancien Corps de Garde des Corses, avec une inscription qui contiendroit en substance le décret rendu contre la Nation Corse.

Cette année 1662. fut encore remarquable par deux autres importantes affaires qu'il fut conduire & confommer heureusement avec tout le secret, & toute la circonspection imaginable; l'une est la cession & donation que le seu Duc de Lorraine, Charles, avoit faite au Roi de tous ses Etats après sa mort, & l'autre, l'achat de la sameuse Place de Dunquerque, dont la dernière guére avec l'Angleterre, la Hollande, & l'Espagne a fait si sort connoître l'importance.

Il fit la même année une Ligue défensive

avec les Hollandois.

Après de si grands services, le Roi voulant lui donner une autorité plus spéciale sur les affaires étrangéres, qu'il dirigeoit seul comme Ministre d'Etat, depuis la mort du Cardinal Mazarin, lui ordonna de traiter avec Messieurs les Comtes de Brienne pere & sils, pour la Charge de Secretaire d'Etat du département des Etrangers, de laquelle ils étoient revêtus; & il en sut pourvû par Lettres du mois de Février 1663.

Sur la fin de la même année il renouvella l'alliance avec les Suisses, & la cérémonie s'en fit chez lui avec beaucoup de solemnité.

Sous son Ministériat & sa direction surent saites plusieurs Ligues, traités de consédéra-

tion & de paix.

Il sit le traité de paix de Breda en 1667. entre l'Angleterre, la Hollande, la France & le Dannemarc, importante paix qui facilita au Roi l'invasion qu'il sit la même année dans les Pays-Bas Espagnols, où il prit plusieurs Provinces.

Il fit en 1668. le traité de paix d'Aix -la=

Seroit un Serment perdu:
Reste le Diable m'emporte (1),
Ne bûvez jamais d'Eau sorte.

LETTRE

A

MONSIEUR LE MARQUIS.

DE MIREMONT

L est permis à un Auteur de dire des Sentences: en voici une que vous ne désapprouverez pas: On ne connoît bien le prix des choses qu'après les avoir perdues. J'en fais une fâcheuse expérience sur votre sujet. Depuis votre départ la conversation languit, la dispute est morte, les rangs sont consondus: il n'y a plus de distinction dans la qualité, ni dans le mérite.

Assez de gens à la Savoye
Vont entendre les saints Discours;
Qui du Ciel enseignent la voye:
Chez les Grees on prêche toujours:

⁽³⁾ Ma foi, je véux être pendu; le Diable m'emporte; Semens reprochés à l'Auteur

DE SAINT-EVREMOND. 173

Mais de Religion brillante, Vive, animée, & disputante D'un air préserable aux raisons; On n'en voit plus dans les maisons.

Nous ne sommes pas moins sensibles à la perte des expressions, qu'à celle des choses mêmes. Nous regrettons ces Fi, Fi, qui donnoient les exclusions si à propos: nous regrettons ces Bon, Bon, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. Fiez-vous à moi; cette noble confiance, qui en inspiroit aux autres; qui ne laissoit pas douter des Propositions hardies que vous avanciez généreusement; tout cela est perdu en vous perdant, & à peine conservons nous l'espérance d'en revoir l'usage à votre retour.

Par votre éxemple, je me passois aisement des choses superflues, & bien souvent des commodes: votre éloignement m'ôte l'exemple, & me laisse à ma Philosophie seule, qui ne sussit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon usage de l'abondance; & que vous changerez nos soupers d'œuss frais en repas de bisques, & autres essais de

vos officiers.

Madame Mazarin ne se consoleroit pas de votre absence, n'étoit la raison que vous avez de vous consoler de la sienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi, qui a la déli-

P iij

174 O E U V R E S D E M. catesse du goût pour les plaisirs, & la force des vertus pour les grandes choses.

O! quel avantage pour toi,
Miremont d'être auprès d'un Roi,
Qui va du plaisir à la gloire;
Qui goûte en sage le repos,
Et fait des exploits en Héros,
Dignes d'éternelle mémoire.
Puisse-t-il, selon nos desirs,
Jouir d'une Victoire pleine;

Et comme il sait aller du repos à la peine, Revenir promtement de la peine aux plaisirs!

Mylord Galway ne se contente pas de vouloir corrompre votre Cour: le dessein de sa
corruption s'est étendu jusqu'à Madame Mazarin & à moi; à Madame Mazarin par de
l'Usquebac, & à moi par de la Frise d'Irlande. On peut être fidéle sans être incivil; nous
avons reçû les présens, mais nous sommes
demeurés sermes dans l'intérêt de la vertu;
& quelque tentation que nous ait sait Mylord
Gallway des délices de Dublin, de l'abondance du Pays, & de la bonté des Poissons,
nous ne servirons point d'exemple aux Résugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu,
Monsieur, j'ai voulu égayer des vérités sérieuses: il n'y a rien de si vrai que le regret de votre absence, & l'envie de vous revoir.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

MONSIEUR Bérengani (1) n'est pas en peine de s'acquitter de la commission que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des nouvelles sérieuses en homme bien informé, & des galantes en acteur dans la scéne de la galanterie. Toute la disticulté est d'entrer en matière, & d'en sortir: les commencemens & les chûtes sont son embarras. J'ai été consulté, comme savant sur l'éxorde; & nous avons voulu nous insinuer agréablement, (ce qu'on appelle en latin captare benevolentiam;) nous avons voulu plaire, gagner l'esprit de trois manières différentes.

Si la République m'avoit fait Plénipetentiaire pour traiter la Paix générale, & donner à l'Europe le repos dont elle a besoin : voilà la

premiére.

Si la République m'avoit donné le Comman-

(1) Noble Vénitien, qui étoit à Londres.

dement en Morée, & qu'à la tête des Troupes de Lutterelle j'eusse emporté d'assaut Négre-

pont : voilà la seconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc, elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir votre Procureur, pour vous procurer des nouvelles tous les Ordinaires : c'est la troisséme.

L'Exorde est fini; la Narration va commencer, & je ne m'en mêle point. Vous m'avez désendu les contes, Madame, je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne saurois pourtant m'empêcher de vous écrire que M. Bérengani s'étoit sait saire un habit particulier pour aller danser la Furlane au Bal de Monssieur Colt: il a changé; & je ne sai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaisseaux Vénitiens qui sont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu: il est peu satisfait de la réception que ses gens vous ont saite à Ditton. Il prétend réparer leur saute à votre retour; & si vous lui permettez de se trouver chez lui quand vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa maison, comme le Comte de Villa Médiana brûla la sienne pour

un sujet de moindre mérite :

Sus Amores son mas que reales.

B I L L E T A LA MESME.

C I vous avez eu dessein de reconnoître com Dien vous êtes nécessaire au monde, vous pouvez satisfaire votre curiosité dans votre petite absence. Il y a un Concetto Espagnol que je vous appliquerois si je ne haissois trop le stile figure; Quand le Soleil s'éclipse, dit l'Auteur du Concetto, c'est pour faire connoître au monde combien il est difficile de se passer de lui. Votre Eclipse fait sentir aux Mylords Montaigu, Godolphin, Arran & autres, la difficulté qu'il y a de vivre sans votre lumière. Je défie tous les Espagnols & tous les Italiens, de pousser plus loin une Figure. Tout est triste à Londre depuis que vous n'y êtes plus. Il n'en est pas de même à Chelsey, où votre Philosophie vous fait goûter la retraite assez délicieusement. Ménagez la tristesse de vos amis par des intervalles de présence :

Sur les aîles du Temps la Triftesse s'envole.

Montrez-vous de temps en temps, ou du moins laissez-vous voir à Chelsey. TUTO hasta la muerte.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER COLT.

Omment payer les Taxes ordonnées (1)?
Comment fortir d'un si grand embarras?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas:
Que puissions-nous les payer dix années!
On me dira, vos revenus sont courts;
Mal-aisément vous pourrez satisfaire:
Mais je crains moins pour eux que pour mes jours;

Vivre est pour moi la plus pressante affaire.

J'ai vécu quatre-vingt-quatre ans Sans connoître le Mariage, Heureux sans femme & sans enfans;

Et voici qu'au bout de mon âge,

Il faut payer pour une & pour trois descendans, Sans avoir jamais eu ni semme, ni lignage.

Mais la Taxe a son sondement, Quand on y pense mûrement.

⁽¹⁾ Le Parlement venoit d'imposer une taxe sur les hommes qui n'étoient pas mariés, sur les veuss, les mariages, les baptêmes, & les enterremens. M. Colt étoit un des Commissaires des Taxes pour la Paroisse de S. Jamais, du demeuroit M. de Saint-Evremond.

DE SAINT-EVREMOND. 179

Comment! vous n'avez point de femme . Exemt du domestique bruit, Exemt des soupçons dont une ame Est travaillée & jour & nuit; Exemt de la vaine dépense, De la folle magnificence, Du luxe aux maisons introduit : Acquittez-vous de bonne grace , Vous qui n'êtes point mariés, Payez sans en étre priés. Pour se trouver en votre place Les Maris paîroient de bon cœur La taxe de votre bonheur. Un discours ennuyeux de Modes, D'Engageantes, & de Commodes, D'Habits ou commandés, ou faits, Ne vous importune jamais. Chez vous, Madame à la Toilette ; N'a jamais sa beauté refaite,. Ni composé nouveaux appas: Payez, & ne vous plaignez pas. Un Epoux n'affifte guére Au Théatre de Moliere, Sans trouver des incidens Qui font rire à ses dépens. Vous riez en sa présence De sa grave confiance, Ou de son morne chagrin:

Vous jouissez de sa peine A chaque mot d'une Scéne Que yous fournit Arlequin. L'air libre d'une Coquette; D'une Galante indiscrete Les appétits naturels. Ne vous donnent point d'atteinte; Qu'on fasse mille Noëls, Vous les chanterez sans crainte: On Taxe votre bonheur; Payez, payez de bon cœur. Vous n'êtes dans aucun Conte Qui vous puisse faire honte; Tandis qu'un Mari jaloux Est, ou se croit être en tous : Il s'entend sans qu'on le nomme Le sujet de l'entretien; Sil ne s'en applique rien Il n'est pas fort habile homme: Payez, gens non mariés, Payez sans en être priés. Avoir une Epouse éternelle, Pour les autres tant qu'elle est belle; Et seul en être dégoûté Quand chacun est enchanté; Cependant jaloux & sévére, Avec chagrin la regarder, Et plus on a soin de lui plaire

DE SAINT-EVREMOND. 181

Plus en prendre pour la garder; C'est-là, c'est le charmant usage, C'est la douceur du Mariage : Vous qui n'êtes point mariés Payés sans en être priés. Tantôt un Epoux difficile N'a chez lui que sévérité; Tantôt le même trop docile N'a pas de propre volonté; Mal-à-propos rude, & facile, Il ôte ou perd la liberté: Et vous serez toujours tranquille Dans une sage égalité; Et vous moquerez des chaînes De ceux dont je décris les peines; Ha! payez, payez de bon cœur La taxe de votre bonheur. On voit arriver d'ordinaire Qu'un Mari souhaite un Garçon; Qui voudra la mort de son Perè

Pour se trouver plûtôt maître de la maison : Je ne parle point d'une Fille, De ce sexe discret & doux; Mais je conseille à la famille

De lui vouloir choisir promptement un Epoux :
Acquittez-vous de bonne grace,
Gens qui n'êtes pas mariés;
Payez sans en être priés;

Que de Maris voudroient payer en votre place!

Epoux rassurez vos esprits: Despréaux n'a pû dans Paris Trouver qu'à peine trois fidélles (1) Oui devoient leur fidélité Peut-être à leur peu de beauté: Et montrer ici vingt cruelles Egalement jeunes & belles, N'est pas une difficulté. C'est assez parler d'Hymenées, Venons aux Taxes ordonnées. Monsieur Colt, Monsieur Colt, pensez Que quatre-vingt-quatre ans passés Oui de l'éternelle est suivie; Et qu'ainsi vous n'aurez pas tort, Dans les Taxes que l'on impose, De vouloir me traiter de mort; Un mort ne paye aucune chose. Quand je demande, un débiteur Pour mon paiment veut qu'on réponde Que je dois être hors du monde. Et l'on me traite d'imposteur. Une très-vertueuse Dame (2), Plus dévote s'il se pouvoit,

⁽¹⁾ Voyez la Satire de M. Despreaux contre les Femmes, (2) Madame la Maréchale de Crequi.

DE SAINT-EVREMOND. 183

A fait prier Dieu pour mon ame
De l'argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuse assurance
Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi-même en désiance,
Si je suis, ou je ne suis pas.
A mon âge ce n'est pas vivre,
Monsieur Colt, mes sens sont perdus;
Effacez-moi de votre Livre,
Et dites que je ne vis plus.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Vous me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des Lettres pour vous; je vous reproche avec plus de raison votre paresse, de n'en pas faire pour vous - même. J'ai vû un temps que la construction ne vous manquoit pas moins que l'orthographe. Vos pensées valoient toujours mieux que les miennes; j'en entendois mieux que vous la liaison, & je vous étois en quelque façon nécessaire.

Présentement, il n'y a rien que vous ne sachiez; & c'est une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monsieur de Miremont, & à Mylord Essex. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus simples complimens. J'ai mal réussi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce stile: je réussirois plus mal encore en celles que vous me demandez Quand j'aurois eu autresois quelqu'imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque misérable reste. Je n'en ai plus; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieillesse qu'à votre absence, qui a terni mes esprits. Je ne vais pas plus loin en Prose, je vous parlerai en vers de ma mort.

Non, non, ma peine est trop dure;
Je sens bien qu'il faut mourir;
Mais ce n'est pas la nature
Pour m'avoir fait trop vieillir
Qui m'ouyre la sépulture;
C'est le mortel déplaisir
Oue vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaigu revient aujourd'hui de la maison que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin est à Windsor. Madame Harvey ne parle que de vous : aussi doit elle être DE SAINT-EVREMOND. 183 être bien satisfaite des complimens que je lui ai saits de votre part. Ne soyez pas surprise de ne voir ni Duchesse, ni Madame même dans ma Lettre, vous êtes au dessus des Tîtres, & il me semble qu'on ôte à votre mérite tout ce qu'on donne à votre qualité.

Vous savez que la Discorde aux crins de serpent s'est glissée dans la Société des Jésuites, & que le Pape est bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réunir le ches & les membres. Per qua quis peccavit, per eadem punitur. Il faut avouer pourtant que cette noire Déesse est bien ingrate, de troubler des sujets qui l'ont toujours si avantageusement servie.

A LA MESME.

Es Lettres sont venues : les nouvelles font que la Tranchée de Casal est ouverte ; celle de Namur l'est atsûrément, Monsieur de Boussers est dedans : les uns veulent qu'il s'y soit jetré à dessein de soutenir le Siége, les autres qu'il n'a pû en sortir. Cette Lettre est d'un Lacédémonien, la première sera d'un Citoyen d'Athénes. Hasta.

A LA MESME.

JE vous envoye un petit Livre (1), où vous trouverez beaucoup de choses que vous avez déja vûes; mais qui ne laisseront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de Bussi, que vous n'avez point vûs: celui du Roi de France, de Monsieur le Cardinal Mazarin, de Monsieur de Turenne, &c. Je ne pense pas que celui de M. de Turenne plaise fort à la maison de Bouillon. Le plus ressemblant est celui de Monsieur le Prince de Conti; mais il est trop court: celui du Roi; mais il est trop long. Les louanges le mieux méritées, doivent être plus resservées qu'étendues.

J'ai mille complimens à vous faire de tout Sommerset-House; de Mademoiselle Beverweert, qui revint avant hier de Windsor, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comtesse d'Arlington, occupée à de nouvelles chambres qu'elle sait bâtir ou rebâtir, je ne sai lequel; de Mylord Feversham, & de Mademoiselle de Malauze. Hasta.

⁽¹⁾ LE PORTEFEUILLE de Monsieur L. D. E * * * imprimé en 1695.

A L A M E S M E.

TE vous ai e woyé ce matin les Gazettes : je J n'ai point encore les nouvelles à la main; mais l'impatience que j'ai de vous obéir m'a empêché de les attendre. Je vous envoye par le petit Sénateur (1) le fecond Tome du ME-NAGIANA, assez curicux. Il me satisfait beaucoup davantage que le premier. Nous espérons que vous viendrez demain chez Mylord Montaigu; Mylord Godolphin s'y attend: mais ce qui est plus que tout cela, Monsieur Hampden y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit se rendre au monde que par vous. Vous lui étes ce que le Marêchal de Clerambaut, & le Marêchal de Crequi m'ont été, Tout LE Monde. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez résolu de lui écrire votre Lettre sublime, votre Lettre est à Verfailles; car le Paquebot a été pris, la Mâle prise, portée à Dunkerque, & de Dunker-que envoyée à Versailles. Pour la mienne, cela est sur : il y a deux Paquebots pris. Voilà des avantures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine:

Q ij

⁽¹⁾ C'est ainsi que M. de Saint-Evremond nommoit un de ses Valets qui avoit l'air grave.

188 OEUVRES DE M. pour mon particulier, je ne m'en soucie pas.

A LA MESME.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plai-fir, que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, si elle avoit été écrire à quelque autre. Les imaginations y sont vives, les applica-tions heureuses: par malheur, pour moi; tout cet esprit - là s'exerce à mes dépens. Ma très-humble & très-obëissante Servante laisse voir un chagrin ingénieux, qui met au désespoir son très-humble & très-obéissant Serviteur. J'aurois pû supporter une colére brusque & impétueuse; ma patience a été souvent à l'épreuve de ces sortes de mouvemens: mais une colére spirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le sujet. Je m'examine, & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raisons à devoir espérer vos bonnes graces. Si Parménion a failli, à qui peut-on se fier? S'il est innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut assurer? Je vous répons, Madame, que Parménion n'est coupable en rien. De Parménion on passe aisément aux Généraux. Je ne blâme

point ceux qui vivent: mais je n'ai loué que les morts, & l'on s'apperçoit déja qu'ils étoient louables. La prise de Namur (1) m'exciteroit à quelque belle Production: mais depuis que mon étoile s'est cachée, & que ses influences m'ont manqué, mes talens se sont évanouis. Voilà bien des discours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres, signée Dulcine'e; & qu'il me sût permis de signer les miennes comme autresois, El Cavallero de la triste signra; quelle joie!

Hasta la muerte, ne me peut-être désendu; car il dépend de moi d'être toujours, comme je le serai sûrement, ou Chevalier de la triste sigure, ou votre très-humble & très-obéis-

fant Serviteur.

A LA MESME.

Le bon Air de Chelsey, & le repos de la Solitude, ne laissent douter ni de votre Santé, ni de la tranquillité de votre Ame. C'est le commencement de la Lettre d'un Philosophe, écrite à un plus grand Philoso-

(1) Namur sut pris par le Roi Guillaume le premier jour de Septembre 1695.

phe que lui. Il ne peut foûtenir sa Philosophie plus long-temps: le souvenir de votre chagrin contre lui l'a démonté. Il espére néanmoins que son innocence & votre équité lui permettront de finir par Tuyo hasta la muerte, El Cavallero de la triste figura.

On m'a parlé d'un Moineau, le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il siffle, qu'il est privé au-delà de tout ce qu'on vit jamais, qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de fairc. Ce grand mérite m'a donné la curiosité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de siffler, qu'on remit à une autre fois qu'il seroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit shillings: trop peu pour un Moineau-Rossignol, trop pour un Moineau simple, quelque privé qu'il soit.



A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE MIREMONT.

N a fini la Campagne Et de Flandre & d'Allemagne; Tout est en paix; mais hélas! Mon Héros ne revient pas. Il faisoit toute ma joie: De ce bon Thé qu'il m'envoie Sans lui, je fais peu de cas, Pourquoi ne revient-il pas? Et quand le Vin de Champagne, En tous lieux qui l'accompagne, Au Thé joindroit ses appas, Ma douloureuse tendresse Me feroit dire sans cesse, Pourquoi ne revient-il pas? Je sai, quand le Roi commande, Je sai qu'il faut demeurer; Que la peine la plus grande Alors se doit endurer ; Que tu ferois tes délices Des plus fatigans services;

Mais d'une commune voix, On dit que c'est par ton choix; Et que ton esprit de guerre Te retient en cette terre. Le respect des Officiers Est sans doute quelque chose; Les soldats, les cavaliers, Dont un Général dispose; Les Magistrats les bourgeois; Qui sont comme sous tes loix : L'éternelle révérence Qu'on fait à son Excellence, Peuvent bien flatter un cœur Destiné pour la Grandeur. Vous pourriez bien dire ALTESSE; Dit l'Avocat de Duras; D'où vient cette hardiesse

A vos Messieurs de Gand de ne la donner pas ?

Laissons-le dans sa colere,
C'est un zéle qui doit plaire,
Et Dieu veuille que le mien
Te plaise autant que le sien.
Songe à l'état déplorable
De ta Cour inconsolable
Qui soulageoit son destin
En te voyant le matin.
Songe à des beautés divines
Qui souhaitent ton retour;

DE SAINT-EVREMOND. 193

Tu n'as là que des beguines A qui porter ton Amour. Toutes choses compensées, Tourne vers nous tes pensées, Et quitte Messieurs de Gand Au plus tard le jour de l'An.

SUR LE MAL DES YEUX

DE MADAME MAZARIN.

L n'est qu'un Soleil dans les cieux, Dont les astres soumis reconnoissent l'empire; Qu'avez-vous besoin de deux yeux ? Un seul peut sous vos loix tout le monde réduire? Les plus beaux qu'on vente aujourd'hui, Défaits, effacés devant lui, Comme des feux éteints cesseroient de paroître : Pour établir l'égalité De quelque autre visage avec votre beauté, La nature devoit sans yeux vous faire naître. Que je ferois de gens envieux & jaloux, Si l'esprit sans les yeux étoit juge de nous! Vous guériffez, le mal vous quite; Adieu mon prétendu mérite. Quelqu'un dira, » vos Cheveux blancs, Tome V. R

» Ce triste ouvrage de vos ans,

» Ne s'aperçoit point sans lumiére ;

Et la nuit ne vous nuira guére
Plus que le jour comme je croi.
La nuit n'est plus faite pour moi:
Le jour on trouve peu son compte;
La nuit on trouveroit sa honte.

DES AVANTAGES.

DE L'ANGLETERRE.

J E soûtiens à Monsieur Chardin, Que jamais en sa compagnie La Princesse de Mingrelie (1) Ne mangea semblable Lapin.

Bien que la nouvelle Medée, De rage d'amour possedée Livrât au moderne Jason Tout l'Or de sa riche Toison:

Elle n'eut pourtant à sa Table De tous les Phaisans de Colchos;

(1) Voyez les VOYAGES du Chevalier Charding

DE SAINT-EVREMOND. 195

Aucun dont le sumet pût être comparable A celui du Lapin dont j'ai gardé les os.

> Roche-guyon, Bêne, Versine, Ne vantez plus votre Lapin: Windsor en sournit la cuisine, D'un sumet encore plus sin.

Oui, si je trouve en cette terre; Telle Perdrix dans la saison; Oui, je pardonne à l'Angleterre; Tous ses Pâtés de Venaison.

Je lui pardonne sa Poularde, Malgré toute sa dureté; Et son Brawn (1) avec la moutarde, Se verra toujours respecté.

Petit Cochon, Beurre & Corinthe, Vous aurez la même faveur; Bien que j'aimasse mieux l'absynthe, Que votre parsaite douceur.

Bon Dieux! je vous rends mille graces,

De m'avoir toûjours préservé,

⁽¹⁾ Le Brawn est fait de la chair d'un Verrat engraissé exprès, que l'on apprête d'une manière particuliere.

Du goût de Canards & Beccasses, Plus sauvage que relevé,

Tristes oiseaux de marêcage; Herons, Butors, éloignez-vous; Sissez, Colieux, sur le rivage; Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majestueux Cignes; Qui sur l'eau pouvez nous charmer; Gardez, gardez-vous des cuisines, Le saux goût vous doit allarmer.

Bien loin Viandes noires indignes; Hors deux qu'on ne peut trop aimer; Allouettes, & beccassines, Est-il besoin de vous nommer?

Par ces mets précieux communs en Angleterre, Par nos Huîtres qu'on vante aux deux bouts de la terre;

Par le Veau de Windsor, & le Mouton de Bath (1); En faveur des Phaisans qui ne manquent jamais;

⁽¹⁾ Petite Ville dans le Comté de Sommerset, fameuse non-seulement par la bonté de ses Bains & de ses Eaux Minérales; mais par son Mouton, ses Lapins, &c.

DE SAINT-EVREMOND. 197 Vieux amis du Chrismas, Mincepye, & Plomporege (I),

On vous laisse jouir de votre privilége.

Plum-porrigde, on consent à Noel de vous voir Infecter les maisons de votre bouillon noir; Mais le Chrismas fini, songez à disparoître, Et retournez à Sparte où l'on vous a vû naître (1).

Arrêtons ce discours, & passons des faux gouts; Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous. Les Pays fortunés où regne l'abondance, Demandent sur le goût un peu de complaisance; Pour ne manquer à rien, Il faut louer leur goût, & contenter le sien.

Le soleil brûlera l'Italie & l'Espagne; Les neiges, les frimats, couvriront l'Allemagne; La Hollande verra ses commerces cessés, Par des monceaux de glace en ses Ports entassés; Tandis qu'en ces beaux lieux il plaît à la nature, De parer tous nos champs d'une aimable verdure.

(2) Voyez Plutarque dans la VIE de Lycurgue, & Athenée.

⁽¹⁾ Le Mincepye est une espéce de Pâté, & le Plumperridge une espéce de Soupe : on les mange réguliérement au Chrifimas; c'est-à-dire, à Noel.

Dans un Climat si doux nons n'avons de chaleurs; Qu'autant qu'il nous en saut pour les Fruits & les Fleurs:

Laissant à l'étranger une ardeur incommode, Mais nécessaire aux Vins dont il nous accommode.

Portugais, Espagnols, & François qu'êtes-vous; Que des hommes gagés à travailler pour nous? Dans chaque nation nous avons nos Domaines, Cultivés par des gens qui nous doivent leurs peines;

Esclaves achetés, bûvant l'eau des ruisseaux Pour nous sournir les Vins des plus sameux Côteaux.

Qu'on ne se plaigne point de l'air de l'Angle: terre:

Où vit-on plus long - temps qu'on vit en cette

On tombe doucement de l'automne à l'hiver; On voit sans y penser le printemps arriver: D'une saison à l'autre un passage insensible. Rend ici de nos ans le cours long & passible.

Rei nous ne souffrons aucune extrémité; Il gêle seulement pour boire frais l'été: DE SAINT-EVREMOND. 199
Et ceux qui des Côteaux (1) ont la froide
grimace,

Pour assommer leur Vin auroient trop peu de glace.

Qui veut un Climat temperé.
Exemt d'ardeur & de froidure;
Demeure où je suis demeuré,
Pour y vivre en repos jusqu'à la sépulture.

Finissons par un avantage, Qui ne peut être contesté; C'est dans les hommes le courage, Et dans les femmes la beauté,

Anglois, NAMUR rend témoignage
De votre intrépide fierté;
STOWEL (2), montrez votre visage
Pour prouver l'autre vérité;
Celle dont vous êtes l'image
Vous en laisse l'autorité;
Mais prenez le temps du Nuage (3)
Hâtez-vous, le Soleil ya prendre sa clatté.

(3) Du mal des yeux de Madame Mazarin.

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, page 151. (2) Madame Stowel, ensuire Comtesse de Ranelagh.

AUROI,

Sur la découverte de la Conspiration de sa Personne. (1)

STANCES IRREGULIERES.

R ENDONS grace à la Providence Qui nous a fi bien conservés; Par une divine affistance Nous vivons, puisque vous vivez.

Mais de fonder notre affûrance
Sur des miracles arrivés,
Ce seroit trop de confiance;
Nous devons, grand Roi, vous devez
Même soin, même prévoyance,
Pour assurer des jours que le Ciel a sauvés.

A la grandeur de la Couronne Vous songez éternellement; Mais au salut de la personne Qui la porte, pas un moment,

(1) En 1696,

Que sert une belle mémoire? N'être rien, avoir tout été; Héros de Roman & d'Histoire, Alors c'est même vanité;

A conduire un Dessein, toujours prudent & sage; A gouverner l'Etat, politique toujours; Mettez ces beaux talens pour vous-même en usage:

Aurez-vous soin de tout excepté de vos jours ?

FRAGMENT

SUR LE MESME SUJET.

Pour bien connoître l'importance de la vie du Roi, il faut considérer que l'Espagne a sondé sur lui la premiere espérance d'une ressource à ses malheurs; que les Etats lui ont donné le pouvoir qu'il a en Hollande, pour les avoir sauvés; que les Conséderés lui ont établi comme un Empire dans la Conséderation, par le besoin qu'ils ont eu de ses sorces, & par la consiance qu'ils ont prise en sa vertu. On voyoit un Prince toujours disposé à entreprendre, touz

jours prêt à éxécuter; capable de réussir dans les plus grands desseins par la conduite, de vaincre les plus grandes dissicultés par la vigueur; aussi moderé dans les prospérités, que serme & constant dans les disgraces; aimé & estimé dans son Armée, estimé & craint dans celle des ennemis: plus sensible à la gloire qu'à son intérêt particulier, plus touché de l'intérêt général que de la gloire.

LETTRE

A

MONSIEUR BARBIN. (1)

JE vous suis fort obligé, Monsieur, de la bonne opinion que vous avez des bagastelles qui me sont échapées, & qu'on a la bonté de nommer Ouvrage s'ijétois d'un âge où l'imagination m'en pût sournir de pareilles, telles qu'elles pourroient être, je ne manquerois pas de vous les envoyer:

(r) Le fieur Barbin, Libraire de Paris, avoit écrit à M. de Saint-Evremond, pour le prier de lui envoyer ses Ouvrages; on du moins de lui marquer les Pieces qui étoient de lui, dans ce qu'on avoit imprimé sous son nom, &c.

DE SAINT-EVREMOND. 201 DE SAINT-EVREMOND. 203
la beauté de l'Impression les feroit valoirs Mais le peu d'esprit que j'ai eu autresois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses même qui sont nécessaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon seul intérêt, c'est de vivres Vous me demandez que je vous sasse savoir les choses qui sont de moi dans les petites Pièces qu'on a imprimées sous mon nom. Il n'y en a presque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les grosses Cloches de Saint-Germain des Prez, que Luigi admiroit (1) ne m'appartiennent sûrement pas. C'est la ne m'appartiennent surement pas. C'est la premiere Addition qui me vient dans l'esprit. Les Charmes de L'Amitie', la longue Lettre de consolation à une Demoiselle, les Reflexions sur LA Doctrine d'Epicure, l'Elo-quence de Petrone, & quelques autres, dont il ne me souvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien fait, je ne serois pas faché qu'on vît mon Por-trait à la tête d'un Livre: mais c'est faire un mauvais présent au lecteur, que de lui don-ner la vieille & vilaine image d'un homme

⁽¹⁾ On avoit fourré cette sottise-ci dans les Réflexions Sur Les Opera: Luigi sur ravi d'entendre la premiere sois les grosses cloches de Saint-Germain-des-Prez.

de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manaquent; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine: vous m'excuserez si je ne saurois vous donner une connoissance plus exacte de ce que vous me demandez.

EPITAPHE

De M. le Comte de GRAMMONT, (1)
avec le PORTRAIT de l'AUTEUR.

PASSANT tu vois ici le Comte de Grammont,

Le Héros éternel du vieux Saint-Evremond.
Suivre Conde' toute sa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans le champ de Mars,
Des plus vaillans guerriers pouvoit faire l'envie;

Veux-tu des talens pour la Cour? Ils égalent ceux de la guerre: Faut-il du mérite en Amour? Qui fut plus galant sur la terre?

⁽¹⁾ M. le Comte de Grammont étant revenu d'une dangereuse maladie, cela donna occasion à M. de Saint-Eyremond de faire son EPITAPHE.

DE SAINT-EVREMOND. 201

Railler, sans être médisant, Plaire, sans saire le plaisant; Garder son même caractére, Vieillard, Epoux, Galaut, & Pere; C'est le mérite du Héros Que je dépeins en peu de mots,

Alloit-il souvent à Confesse?
Entendoit-il Vêpres, Sermon?
S'appliquoit-il à l'Oraison?
Il en laissoit le soin à la Comtesse,

Il peut revenir un Condé, Il peut revenir un Turenne; Un Comte de Grammont en vain est demandé; La nature auroit trop de peine.

PRE'S avoir lû l'EPITAPHE du Comte de Grammont, si tu as la curio-sité de connoître celui qui l'a saite, je t'en donnerai le Caractére. C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la d'bauche, que d'inclination pour les plaissirs; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée.

206 OEUVRES DE M.

de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font confifter leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation; persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie: Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie; croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable. Il se loue de la nature; il ne se plaint point de la fortune. Il hait le crime; il souffre les sautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir; il se fait un plaissir secret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit.

La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de Livres, & charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement: il ne s'attache point aux Ecrits les plus savans pour acquérir la Science; mais aux plus sensés pour sortister sa raison: tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans l'Amitié, & dans la Religion. En l'Amitié, plus constant qu'un Phisosophe; plus sincère qu'un jeune homme

DE SAINT-EVREMOND. 209, de bon naturel sans expérience: à l'égard de la Religion.

De justice & de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété:
Mettant en Dieu sa consiance,
Esperant tout de sa bonté;
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos, & sa félicité.

LETTRE A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

J'Ai reçû la seconde Lettre, que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, spirituelle, où je reconnois les enjoûmens de Ninon, & le bon sens de Mademoiselle de l'Enclos. Je savois comment la première a vécu; vous m'apprenez de quelle manière vit l'autre. Tout contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce, & à desirer inutilement de vous yoir encore. Je n'ai pas la sorce de me trans.

porter en France, & vous y avez des agrémens, qui ne vous laisseront pas venir en mens, qui ne vous lailleront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ses charmes, & je serois un ingrat, si je n'avouois moi-même, que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaisir, que Monsseur le Comte de Grammont a recouvré sa première santé, & acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici je me suis contenté grossiérement d'être homme de bien; il faut saire quelque chose de plus. & je p'attens que votre exemple homme de bien; il faut faire quelque chose de plus, & je n'attens que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un Pays, où l'on a de meryeilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guére moins opposé à la mode qu'à la vertu: pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la bien-séance autant que la Religion. Il ne falloit autresois qu'être méchant, is faut être de plus malhonnête homme, pour se damner en France présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie, sont conduits au salut par les égards & les devoirs de celleci. C'en est assez sur une matière, où la conversion de Monsieur le Comte de Grammont m'a engagé: je la croi sincére & honnête. Il sied bien à un homme, qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire jusqu'ici; au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivaciré passée passée

DE SAINT-EVREMOND. 209 passée, je tâche d'animer la langueur de mes passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus sâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perduë; l'espérance, qui est la plus douce des passions, & celle qui contribue davantage à nous saire vivre agréablement. Désesperer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine : il faut se contenter de vous écrire quelque-fois, pour entretenir une amitié, qui a résisté à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieillesse. Ce dernier mot me regarde; la nature commencera par vous, à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire assurer Monsieur le Duc de Lauzun de faire assûrer Monsieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles services, & de savoir si Madame la Marêchale de Crequi lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés; on me l'a écrit il y a long-temps, mais je n'en suis pas trop assûré.



FRAGMENT D'UNE LETTRE

A MONSIEUR LE COMTE

DE GRAMMONT.

Jusqu'ici vous avez été mon Heros, & moi votre Philosophe; nous partagions l'un & l'autre ces rares qualités; présentement tout est pour vous, vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie: Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe ****.

(1) M. le Comte de Grammont étant malade; le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu; le Comte se tournant alors du côté de Madame la Comtesse sa Femme, lui dit le bon mot dont M. de Saint-Evremond le sélicite.



SUR L'AMOUR DE LA VIE.

STANCES IRREGULIERES.

Pousse' de son humeur guerriere,
Un Prince étendra sa frontiere,
Par des travaux, par des faits éclatans:
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes sur le Temps;
C'est tout mon but, c'est toute mon envie.

Qu'un autre vante son crédit;
Ou sa valeur & sa conduite;
Je ne connois plus de mérite;
Que santé, bon goût, appétit.

La santé que le Ciel nous donne, Est le plus cher présent qui nous en soit venu; Un Roi quitteroit sa couronne. Il Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vécu.

> Les discours que la Mort fair faire, Se pratiquent utilement; Et ceux qui les font, d'ordinaire En vivent fort commodément.

212 OEUVRESDE M:

Vient-on à son heure derniere?
Approche-t-on du monument.

Pour le Consolateur, ce n'est pas une affaire;
Un trépas en éloignement
Fait une impression légere;
Mais le mieux consolé regarde tristement
Le passage fâcheux autant que nécessaire.

On a beau lui représenter

Les sottes vanités du Monde;

Rien ne sauroit l'en dégoûter:

Des vrais biens dont le Ciel abonde

Aucun ne sauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laisser prendre Le bonheur qu'on lui vient offris A celui qui le fait entendre, Et sait si bien en discourir.

Un Pere de ma connoissance Prêchoit qu'il falloit tout soussiris; Ne resuser croix, ni potence, Etre toujours prêt à mourir.

On entr'ouvrit une fenêtre, Par où le vent de Nord sur lui pouvoit venir;

DE SAINT-EVREMOND. 213] Il mandit mille fois le traître, Le malheureux qui l'avoit fait ouvrir.

J'ai vû mourir plus d'une Sainte
Qui sentant la mortelle atteinte,
Demandoit de bon cœur à Dieu,
Quelque temps pour pleurer ses péchés encelieu:

D'une vapeur simple & legére, Un célébre Docteur croit mourir aujourd'hui, Qui rit du même mal qu'un autre a comme lui, Au moment qu'il en fait sa plus grande misére.

J'ai vû souvent de braves gens Exposer follement leur vie; Qui mourant avoient bien envie De vivre sages & prudens.

Vivre près de cent ans est une belle chose; Il est certain respect que le long âge impose : J'ai l'âge; & du respect, en tout pays reçû, Je ne me suis pas aperçû.

> Toute personne qui me gronde (1) Devroit pourtant me traiter mieux; C'est un beau poste dans le monde

(1) Madame Mazarin,

Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux

Sans besoin du secours de la Philosophie,

Dont on fait trop d'honneur aux vieux Saint-Evre;

mond;

Il seroit fort content s'il achevoit sa vie Comme a pensé mourir le Comte de Grammont

LETTRE

'A MONSIEUR LE MARQUIS

DESAISSAC,

Au nom de Madame la Duchesse M A Z A R I N.

L faut commencer ma Lettre par des remercimens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extrêmement obligée du soin que vous prenez de mes intérêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchise les véritables sentimens que j'ai sur mon retour. J'ai les mêmes que j'ai toujours eûs; c'est de pouvoir payer mes dettes, pour avoir la liberté de sortir d'Angleterre. Voilà mes intentions pour le retour. Si vous aviez

DE SAINT-EVREMOND. 21 9 eu la curiosité de savoir l'état de mes affaires; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été si mauvais qu'il est présentement. Je continue à vivre d'emprunts; & le plus grand mal, c'est que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je sai bien qu'il ne tiendroit pas à vos diligences que je ne susse sous avez fait, vous m'en laissez l'obligation, sans que j'en

reçoive le soulagement.

L'Avocat de Monsieur Mazarin (1) manque de bonnes raisons: mais il répare la soiblesse de son discours, par le bon tour qu'il y donne. Il saut avouer qu'il est délicat en raillerie. Notre ami commun Monsieur de Saint-Evremond aime tant le ridicule, qu'il se plaît même à celui qu'on lui donne. Il ne sait pas, dit-il, si l'Avocat a eû plus de plaisir de le donner, que lui de le recevoir; étant aussi ingénieus cement tourné qu'il est. Toute malice qu'on exerce, sût-ce contre lui-même, lui est agréable, beau naturel, qui s'est maintenu dans sa pureté quatre-vingts-ans!

Je retourne sur la fin de ma Lettre aux

Je retourne sur la fin de ma Lettre aux complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je serai toute ma vie sensible à votre amitié, & recomnoissante des plaisirs que vous m'avez faits.

⁽¹⁾ M. Erard.

LETTRE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Vous m'avez commandé d'écrire à Mon-fieur de Saissac; & j'ai écri: vous m'avez commandé d'écrire en Normand; je m'en suis si bien acquitté, que je désse Monsseur de Saissac de connoître si vous vous louez de ses diligences, ou si vous vous plaignez qu'il se soit contenté de vous donner des soins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ses promesses. Mille complimens, s'il vous plaît, à Monsieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit Concert est achevé: s'il le croit digne de son Cabinet, je le fetai copier, à ses dépens, s'entend. Je suis le premier Auteur en Prose, Vers, & Musique; qui se ruine en Copistes. Il faut que mes Ouvrages ne vaillent pas grand'chose.

A LA MESME.

E Mouton de Windsor céde au Mouton de Bath,

C'est la décision d'Hortence;
Bath aura donc la présérence,
Windsor ne le sauroit disputer désormais:
Et la chose en est si certaine,
Que Monsseur le Duc de Nevers
Pourroit vous nommer dans ses Vers,
Des bons-goûts d'aujourd'hui, la Métropolitaine.

Votre Mouton sera donc servi à l'exclusion de tout autre. Mes dîners sont dîners d'avanture, qui ressemblent sort à ceux des Théatins, qui se mettent à table sans savoir s'ils auront de quoi manger. Ces repas de la Providence ne laissent pas quelquesois d'être bons, par le soin de ceux qui apportent. Si vous voulez du fruit, apportez en: du vin, j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choses: les Conviés seront trop heureux de vous voir; & moi le premier, qui mets tout mon bonheur dans une vûe si précieuse. Il ne pleut que Parodies (1). La dernière que

⁽¹⁾ Après que le Roi Guillaume eut repris Na.

Tome V. T

je vous ai envoyée est peut-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler, Pour l'autre, je ne veux point écrire contre celui qui peut proscrire: vous savez assez les Anciens & les Modernes, pour entendre ce Dit-là, & en faire l'application.

mur en 1695, plusieurs personnes se divertirent en Angleterre, aussi-bien qu'en Hollande, à parodier l'Ode que M. Despréaux avoit faite sur la prise de cette Place par le Roi de France en 1692.



R E'PONSE AUPLAIDOYER DE MONSIEUR ERARD,

Pour Monsieur le Duc MAZARIN, contre Madame la Duchesse son Epouse. (1)

P R E' F A C E. (2)

L n'est pas honnéte d'entrer dans le secret des Familles; beaucoup moins d'exposer au jour ce qui se passe entre une Femme & un Mari. Mais puisque Monsienr Mazarin a bien voulu le déclayer au Grand-Conseil, & Monsieur Erard, son Avocat, lé saire imprimer, il n'étoit pas juste que le monde n'écoutât qu'une partie: & la REPONSE AU PLAI-

⁽¹⁾ On trouvera le PLAIDOYER de M. Erard dans le ME'LANGE CURIEUX des meilleures Pieces attribuées à M. de Saint-Euremond.

⁽²⁾ Cette PRE'FACE n'est pas de M. de Saint-Evremond; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle est d'ailleurs assèze curique, on a jugé à propos de la conserver. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1689.

DOYE' m'étant tombée entre les mains, j'ai crû le devoir donner au Public pour le faire Juge des raifons. J'espère qu'après les avoir éxaminées, on trouvera Madame Mazarin digne d'un autre sort, & d'un

autre Epoux.

Si Monsieur le Duc Mararin s'en étoit tenu aux froideurs, aux sécheresses, aux duretés, Madame Mazarin se seroit contentée de pleurer son malheur en sercet; espérant de le pouvoir ramener par sa constance à foussirir, & par sa douceur à lui complaire: mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une dissipation qui ruinoit entiérement la Famille, elle a cherché des remédes qui pussent conserver son bien, & sa liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en sont mélés; l'Autorité du Roi est intervenuë, rien n'a pú persuader, rien n'a pû réduire Monsieur Mazarin: falloitil que l'Epouse sút éternellement assujettie aux caprices, aux enthousiasmes, aux fausses révélations de

l'Epoux?

C'est ce que Monsieur Erard a soutenu avec autant d'injures que de calomnies : voici quelques passages du Plaidoyer, qui feront connoître l'esprit surieux de

l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre sont venues à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londre. Si Madame Mazarin, ajoute-v'il, avoit eu quelque attachement pour le Roi (Jacques), & la Reine, & quelque reconnoissance de leurs bontés; si elle avoit seulement eu les sentimens d'honneur, & de Religion qu'elle devroit avoir pris auprès d'eux; auroit-elle pû voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de notre Foi, établir sa tyrannie sur les débris de leur Trône légitime, & sur les ruines de la véritable Religion!

DE SAINT-EVREMOND. 211

Dans un autre endroit:

A moins qu'un beau zéle ne fit chercher à Madame Mazarin une glorieuse palme, & ne lui fit concevoir une sainte ambition d'être immolée par

cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra-t-on encore faire servir les noms du Roi & de la Reine d'Angleterre, à excuser l'évassion & l'absence de Madame Mazarin........ maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit; mais avec tant de bassesse & d'indignité, qu'il y avoit d'honneur pour elle à les révérer.

Et à la fin de son Plaidoyer:

Quelle excuse peut avoir à présent Madame Mazarin? Le Prince d'Orange est-il son parent? Tous ces Joueurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Episcopaux, ces Trembleurs; en un mot ces gens de toutes Religions, hormis la bonne, dont sa maison est remplie, sont-ils ses parens?

Il faudroit transcrire le Plaidoyer, si on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieusement contre Madame

Mazarin, & contre la Nation Angloise.

Monsieur Mazarin ne sauroit nier qu'il n'ait fourni un sujet de séparation légitime: mais il se vante de n'avoir rien oublié pour procurer la réunion; & il est certain qu'il en a envoyé même les Articles. Le premier, & sur quoi roulent presque tous les autres:

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront pas de furvenir, l'éclaireissement austi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royaume; mo-

delle sur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au Public le détail de nos affaires domestiques : encore moins aux curieux

ce qu'il y a de plus secret; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'est bien

paflé.

Monsieur Mazarin ne se contentant pas d'avoir réglé l'Epouse & l'Epoux, a voulu faire des Réglemens qui sussent observés dans toutes ses Terres, sans considérer la Jurisdiction des Evéques, ni l'autorité des Gourverneurs. Il a commencé par les Affaires Ecclesiastiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raison. Comme ces Artieles sont imprimés, on en parlera en gros seulement.

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où

il s'est glissé, dit-il, beaucoup d'abus.

Il preserit aux Curés leur devoir dans les Messes Paroissiales, & particuliérement dans les Prônes : Vépres & Complies ne sont pas oubliées; il touche

legerement le Sermon.

Passant de là à quelques Régles pour les Séculiers; il veut qu'un Apoticaire ou son Garçon qui portera un Reméde soit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches, & de filer aux Rouet, à cause d'un exercice des doigts, & d'un mouvement du pied, qui peuvent donner

des idées malhonnêres.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduisent les Moutons; plus grande aux Bergers

qui gardent les Chévres

Pour les Pastres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'expédition; après laquelle on procédera au payement, selon la taxe qu'il y a mise.

Ayant de grandes Terres en plusieurs Provinces, il y va lui même pour faire observer ses Réglemens;

DE SAINT-EVREMOND. 223

É comme ils sont mal reçus par tout, il achete bien cherement l'obéissance à ses ordres. L'attirail de ses Confrairies, l'équipage de ses Dévots errans, moitié Ecclesiastiques, moitié Séculiers, feroient en Asse une Caravane assez nombreuse; & ce n'est pas la manière de se ruiner la moins magnisque qu'il ait trouvée. Cela suffiroit pour justifier la séparation de Madame Mazarin; ne laissez pas d'entendre son Avocat.

RE'PONSE

AU PLAIDOYER

DE M. ERARD, &c. (1)

C'Est une chose assurée, Messieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de soutenir les grands mensonges. La vérité n'a besoin ni d'instructions, ni d'essais. Elle est née, pour ainsi dire, avec nous: à moins que de corrompre son naturel, on est véritable. Jugez, Messieurs, combien il a fallu d'art, d'étude,

⁽¹⁾ Monsieur de Saint-Evremond sit cette Re'ponse sur les Memoires que Madame Mazarin lui avoit donnés. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1689.

224 OEUVRES DF M

d'exercice à Monsieur Erard, pour arriver à la persection du talent qu'il s'est donné. Que de vérités déguisées, de suppositions, de faits inventés il a fallu, pour sormer la capacité

de ce grand homme!

Dire que Monsieur de Nevers accompagna Madame sa Sœur jusqu'au premier relais; ce qu'il ne sit point: que Madame Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de vaisselle d'argent; elle qui n'a jamais eu aux Pays étrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, si vous en exceptez un simple Collier qu'elle portoit ordinairement en France; dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'Espagne, où elle ne sit que passer en pleine paix par la nécessité du voyage: qu'elle a scandalisé tous les Couvens où elle a été, quoiqu'on l'ait vûe chérie & honorée de Madame de Chelles, de Madame du Lis, & de toutes les Supérieurs des Maisons où elle a vécu: que sa Pension en Angleterre a été donnée en conséquence d'un argent dû à Monsseur le Cardinal; Dette, que les deux Rois ont toujours traitée de chimérique, & de ridicule: inventer cent saits de cette nature-là, déguiser, seindre, supposer, ont été comme les degrés par où M. Erard a monté à la hardiesse de son Eloge pour Monsieur le Duc, à l'impudence de ses calomnies contre Madame la Duchesse Mazarin.

DE SAINT-EVREMOND. 225

Si tant de louanges, tant d'opprobres ne sont pas sormés dans votre esprit, dites-nous; Monsieur Erard, qui a pû vous instruire des vertus de Monsieur Mazarin? Est-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les villages, qu'on vous en a donné de si belles notions? Qui vous a instruit des méchantes qualités de Madame Mazarin? Est-ce à Paris, à Rome, à Vénise, à Londres, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumiéres sur tous les deux; & pour empêcher que vous ne tombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monssieur Mazarin se fait mépriser où il est, & où il n'est pas; que Madame Mazarin est estimée par tout où elle a été, par tout où elle est.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obscurité passiez - vous la vie, pour ignorer comment se sit le mariage de Monssieur Mazarin? Monssieur le Cardinal, au commencement de sa maladie, voulut examiner le mérite de nos Courtisans, pour en trouver un à son gré, digne d'épouser sa belle Niéce; & capable de soûtenir l'honneur de son nom. Comme il lui restoit encore quelque vigueur, il n'eut pas de peine à résister aux vertus qui se trouvoient avec peu de bien; mais son mal augmentant tous les jours, & son jugement diminuant avec ses sorces, il ne résista point à la fausse opinion qu'on avoit des richesses

de Monsieur Mazarin. Voilà, Monsieur Erard, voilà ce noble & glorieux choix de M. le Cardinal; choix, à parler sérieusement, qui faillit à ruiner sa réputation, malgré tout le mérite de sa vie passée. Là, se perdit le respect des Courtisans; là, les plus retenus se laisserent aller aux railleries; & des Ministres étrangers écrivirent à leurs Maîtres, qu'il ne salloit plus compter sur son Eminence, après le mariage ridicule qu'elle avoit sait.

Quelque aversion que vous puissez avoir pour les vérités, saites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monsieur Mazarin. Vous ne sauriez avoir plus de répugnance pour les vérités, que j'en ai pour les mensonges; cependant il m'a fallu écouter ceux que vous avez dits sur le sujet de Madame Mazarin avec autant de méchanceté

que d'impudence.

A la mort de Monsieur le Cardinal, les Courtisans, qui ne connoissoient pas encore la délicatesse du goût du Roi, appréhendement que Monsieur de Mazarin ne sût héritier de la faveur, comme des biens & du nom de son Eminence. On a oüi-dire à Monsieur de Turenne, que » s'il voyoit cette indignie té-là, il quitteroit la France avec la même » facilité qu'il l'avoit quittée autresois, pour ma aller servir Monsieur le Prince». Le Ma-

DE SAINT-EVREMOND. 227 réchal de Villeroi, qui devoit mieux connoître le discernement de Sa Majesté, pour avoir été son Gouverneur, ne laissoit pas d'avoir ses appréhensions. Le Maréchal de Clerembaut, qui s'étoit signalé à rendre ce mariage ridicule, sut allarmé: Mais Monsieur Mazarin, plus dans leurs intérêts que dans les siens, demeura seulement à la Cour autant de temps qu'il lui en salloit pour se décrier, & donner au Rei le judicieux mépris qu'il a conservé pour sa personne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées: on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans son temps le premier poste à la guerre, ne servit d'exemple à son fils pour s'y donner la plus grande considération. Monsseur Mazarin étoit trop homme de bien pour laisser le monde dans cette erreur. Il renonça à la guerre, comme il avoit sait à la Cour; & vous m'avoue-rez, Messieurs, que ce ne sut pas la chose la

moins lage de sa vie.

Il ne lui restoit que trop de quoi se faire considérer. Les Charges, les Gouvernemens, les richesses, en quoi il surpassoit tous les sujets de l'Europe, lui attiroient assez de respect; mais il s'en désit, comme de choses superslues, en Philosophe; ou comme de vanités dangereuses au salut, en Chrétien. De quelque manière que ce sût, il ne se laissa

rien d'un amas si précieux à l'égard des hommes. De mille raretés, que l'opulence & la curiosité avoient amassés; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës, de Tapisseries, il n'y eut rien qui ne sût désiguré (1), ou vendu:

(1) M. Mazarin, dans un transport de son fanatisme, mutila les Statues du Palais Mazarin, que le Cardinal Mazarin avoit ramassées de tous côtés avec des dépenses & des soins immenses. Voyez le Factum pour Madame Mazarin, &c. dans le Mélange curieux des meilleures Piéces attribuées à M. de Saint-Evremond, M. Ménage sit à cette occasion une Epigramme Latine qui n'a point vû le jour, & qui mérite d'être conservée. La voici.

Phidiacas toto Statuas collegerat orbe
Cui paces fecit Julius, orbis Amor.
Et dudum has Juli fervabat porticus ingens
Invidiofa tuis, Regia, porticibus.
Mancinæ conjux, hæres Armandus Julí,
Dùm nullis tectas vestibus esse videt.
Frazgendas mandat famulo qua parte tenellas
Ad venerem mentes posse movere putat.
Marmore frigidior, Statuis taciturnior ipsis
Horret ad hæc famulus jussaque dura fugit.
Iratâ Armandus dextrâ capit ociùs ensem,
Nec mora, quod sieri jusserat, ipse facit.
Ense, pedes Thesidis, Junonis brachia, dextram

DE SAINT-EVREMOND. 229 de toutes les Charges, Monsieur Mazarin n'en conserva aucune; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'Alsace, où il savoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Messieurs, de vingt millions que Madame Mazarin lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reste; & la seule raison qu'il en a donnée, c'est qu'en conscience il ne pouvoit pas garder des biens mal acquis. Ils n'étoient pas mal acquis, Messieurs; ils ne l'étoient pas : la Couronne désendue contre tant de forces au dedans, & tant de puissance au dehors, en avoit fait l'acquisition, que la justice & la libéralité du Roi ont confirmée; mais ces avantages-là ont été aussi mal laissés, que mal gardés. La mémoire de Monsieur le Cardinal est responsable du mauvais choix qu'il fit de Monsieur Mazarin; & Monsieur Mazarin, du méchant usage qu'il a fait de ces grands biens.

Epargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long difcours sur cette dissipation: épargnons à Monsieur Maza-

Palladis, & totam dedecorat Venerem;

Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miscet,

Non parcit formæ, parve Cupido, tua.

Et tu privignum Phædræ, Mancina, movere

Quæ potes, Armandi ad tella redire velis?

230 OEUVRES DE M.

rin le honteux souvenir de la manière dont il a tout dissipé. Triste condition à Madame Mazarin d'avoir à souffrir la dissipation de ses richesses; plus triste d'avoir toujours le dissipateur devant les yeux! Voilà comment se passoient les malheureuses journées de Madamne Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne se resuse pas aux misérables, pour suspendre le sentiment de leurs maux; mais ce soulagement n'étoit point pour elle. A peine ses beaux yeux étoient fermés, que Monsieur Mazarin, qui avoit le Diable présent à sa noire imagination, que cet aimable Epoux éveilloit sa bien-aimée pour lui faire part..... vous ne devineriez jamais, Messieurs; pour lui saire part de ses Visions nocturnes. On allume des flambeaux, on cheiche par tout; Madame Mazarin ne trouye de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans son lit. Sa Majesté sut traitée plus obligeamment : elle eut la confidence des Révélations, des lumiéres divines que le commerce ordinaire de Monsieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données. Le monde est pleinement informé des révélations; & pu sque Monsieur l'Avocat a tant fait valoir la dévotion qui a mérité cette grace, je vous supplie, Messieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques essets, ils sont singuliers & dignes de votre attention.

DE SAINT-EVREMOND. 231

Dans le temps que Monsieur Mazarin recherchoit Mademoiselle Hortence, il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monun Billet de cinquante mille Ecus à Mon-fieur de Fréjus (1), à condition qu'il le ser-viroit dans ce mariage, qu'avec raison il sol-licitoit si ardemment. Le Mariage se sit, où Monssieur de Fréjus eut beaucoup de part; mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de se faire payer d'une promesse de cette nature-là, il la rendit à Monssieur Mazarin, se siant plus à sa parole qu'à son Billet. Quelque temps après cette générosité; Monssieur l'Evêque eut besoin d'argent, pour l'établissement de ses neveux & en demanda à l'établissement de ses neveux, & en demanda à Monsieur Mazarin, qui faisant violence à son bon naturel, refusa de le payer; instruit par son Directeur, qu'acheter le Sacrement de mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voyez, Messieurs, la bonne & délicate conscience de Monsieur Mazarin: Monsieur de Fréjus, tout Evêque qu'il etoit, eût reçû l'argent sans avoir égard à la Simonie; Monsieur Mazarin simplement Laïque, sit scrupule de le donner, & religieusement ne le don-

na pas!

Voici un autre exemple qui confirmera l'o-

(1) Zongi Ondedei, Evêque de Fréjus, créature du Cardinal Mazarin.

232 OEUVRES DE M.

pinion qu'on a de sa piété. Monsieur Mazarin avoit un Procès très - important, dont il pouvoit sortir avec avantage par accommodement; il répondit à ceux qui le proposoient, que notre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix; que les controverses, les disputes, les procès étoient de Droit divin, & les accommodemens d'invention humaine: que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais pensé aux Arbitres; ainse qu'il étoit résolu de plaider toute sa vie, & de ne s'accommoder jamais; parole, qu'il a chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La pudeur ne me permet pas, Messieurs, de vous expliquer le sujet de son Voyage en Dauphiné, pour consulter Monsieur de Grenoble: je vous dirai seulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de conscience si extraordinaire, ni d'un scrupule si tendre

& si délicat (1).

⁽¹⁾ Après ces mots: ni d'un scrupule si tendre & si délicat, M. de Saint-Evremond avoit ajoûté à la marge de mon Exemplaire: Il n'eut pas moins d'horreur de l'inceste, qu'il en avoit eu de la simonie: Cas de conscience, inconnu jusqu'alors aux Casuistes plus éclairés: ensuite n'étant pas content de cette addition, il l'effaça. Et en estet, comme on plaide ici la Cause de Madame Mazarin devant ses Juges, il n'étoit guéres possible d'expliquer ce nouveau genre d'inceste; mais, peut-etre, qu'il y auroit de l'affectation à ne pas le faire entendre dans un Mais

DESAINT-EVREMOND 233
Mais voici le chef-d'œuvre de Monsieur
Mazarin en dévotion: il a fait nourrir un des
Enfans de Madame de Richelieu, avec défenfe expresse à la nourrice de lui donner à teter
les Vendredis & les Samedis, pour lui faire
fuccer au lieu de lait, le faint usage des mortifications & des jeûnes.

Voilà, Messieurs, la dévotion de Monsieur Mazarin, dont son Avocat n'a pas eu honte de saire l'éloge; Dévotion, qui sert aux Resugiés pour s'opiniatrer dans leur créance: mais les Catholiques se moquent aussi bien

Commentaire. Voici donc le fait en deux mots? Le Marquis de Richelieu ayant demandé en mariage la fille de M. Mazarin, celui-ci se ressouvint qu'étant jeune, il avoit eu des habitudes de nonconformité avec le Duc de Richelieu son pere, & s'imagina que leurs ensans se trouvoient par-là dans un degré de consanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouser. C'est sur un Cas de conscience si singulier, qu'il alla consulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trappe, &c. Mais sa fille n'attendit pas que ses doutes sussent de Sevigny au Comte de Bussy dans une Lettre du 23. Décembre 1682. a enlevé M demoifielle de Mazarin. Elle court avec son Amint, qui, je croi, est son Mari, pendant que son Pere va consulter à Grenoble, à la Trappe & à Angers, s'il doit marier sa fille. Le moyen de ne pas perdre pasience avec un tel homme! Voyez les Lettres du Comte de Bussy Rabutin: Tome IV. p. m. 173.

Tome V.

OEUVRES DE'M.

qu'eux du se piété ridicule; & vous, Messieurs, qui en avez une si solide, ne la désap-

prouvez pas moins que les Protestans.

Le premier malheur de l'homme ; c'est d'être privé du sens, dont il a besoin dans la société humaine: le second, c'est d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas. Ces deux calamités se sont trouvées pleinement dans le mariage infortuné de Monfieur & de Madame Mazarin. Monsieur Mazarin a de sa nature un éloignement si grand de la raison, qu'il lui est comme impossible d'être jamais raisonnable : seule excuse que ses amis, s'il en a, pourroient nous donner de sa conduite. Madame Mazarin a reçu de sa mauvaise fortune la contrainte de demeurer avec Monsieur Mazarin. Le supplice du vivant attaché avec le mort, n'est pas plus cruel que celui du sage lié nécessairement avec son contraire; & c'est la cruauté que Madame Mazarin a eté obligée de soussirir pendant cinq ans. Obsedée le jour, essrayée la nuit; satiguée de voyages sur voyages satts mal-à-propos; assujettie à des ordres extravagans & tyranniques; ne voyant que des observateurs, ou des en-nemis; & ce qui est le pire dans les conditions infortunées, malheureuse sans consolation. Toute autre se seroit désendue de l'oppression, par une résistance déclarée: Madame Mazarin voulut échapper seulement à ses

DE SAINT-EVREMOND. 235 malheurs, & aller chercher au lieu de sa nais-sance avec ses Parens, la sûreté, & le repos

qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à Rome, on l'a vûe honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre & de grand; revenue en France, elle obtint du Roi une Pension pour subsister, & un Officier de ses Gardes pour la conduire sûrement hors du Royaume, où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations, elle établit sa retraite à Chamberry, où elle passa trois ans tranquillement dans les Résléxions & dans l'étude; au bout desquels elle vint en Angleterre, par la permission de Sa Majesté. Tout le monde sait la considération que le Roi Charles & le Roi Jacques ont eu pour elle: tout le monde sait les graces qu'elle en a reçues; graces purement attachées à sa personne, sans aucune relation à la dette de Monsieur le Cardinal. C'est donc aux seuls bienfaits de leurs Majestés que Madame Mazarin a dû les moyens de subsister; car son Epoux, aussi juste & charitable que dévot, lui a fait ôter la Pension que le Roi de France lui avoit donnée.

Que vous agissez peu chrétiennement, Monsieur Mazarin, vous qui ne parlez que de l'Evangile! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal; vous laissez

236 OEUVRES DE M.

mourir de saim une semme qui vous a apporté plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe ensemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur sait; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une persécution en attire une autre; par une humeur qui s'aigrit, par un esprit qui s'irrite en saisont le mal vous augmentez la persécution. en faisant le mal, vous augmentez la persé-cution à mesure que vous persécutez. N'étoit-ce pas assez de laisser Madame Mazarin sans aucun bien pendant votre vie ? Falloit-il son-ger à la rendre misérable après votre mort ? Falloit-il chercher des précautions contre la fin de ses malheurs, quand vous ne serez plus en état d'en pouvoir jours. en état d'en pouvoir jouïr.

Ne pensez pas qu'il suffise à votre Avocat d'avoir toûjours à la bouche, l'auguste & vénérable nom d'Epoux, le sacré nœud de Mariage, le lien de la Societé Civile: nous avons pour nous Monsieur Mazarin contre l'Epoux; nous avons ses méchantes qualités contre ses belles & magnifiques expressions.

Notre premier engagement est à la Raison;

à la Justice, à l'Humanité; & la qualité d' E-20 u. x ne dispense point d'une obligation si naturelle. Quand le Mari est extravagant; injuste, inhumain, il devient T x R A N, d'E-20 u. x qu'il étoit, & rompt la Société con-

DE SAINT-EVREMOND. 237. tractée avec sa femme. De droit la séparation est saite: les Juges ne la sont pas ; ils la sont valoir seulement dans le public par une so-lemnelle déclaration. Or que Monsieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui sont ce divorce, il n'y a personne qui en puisse dou-ter. Son humeur, son procedé, sa conduite ; toutes ses actions le prouvent. La difficulté seroit d'en trouver une qui ne la prouvât pas; & Monsieur Erard a beau la chercher, Messieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monsieur Mazarin est dévot ; je l'avoue : mais sa dévotion fait honte aux plus gens de bien: il dira qu'il jeûne, qu'il se mortifie; il est certain: mais le tourment qu'il donne aux aurres lui fournit plus de douceur, que son austérité ne lui fait de peine. S'abstenir de nuire, s'empêcher de faire du mal, seroit une abstinence agréable à Dieu, & utile aux hommes. Mais la mortification de Monsieur Mazarin en seroit trop grande, & sans une grace extraordinaire du Ciel, il ne la pratiquera jamais.

Monsieur Erard descendra peut-être de la. Religion à la Morale, & parlera de sa libera-lité; nous opposerons son avarice en toutes les choses honnêtes, à sa prodigalité en ce qui n'est pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point, il dissipe; il ôte à sa femme, à ses ensans ce qu'il abandonne aux étrangers.

Les vertus changeroient de nature entre ses mains, & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Messieurs, que nous eussions besoin de saux vices, comme en a M. Erard de sausses vertus! Pour notre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités véritables à vous alleguer. Des Procès mal sondés avec les Voisins; des inimitiés sans retour avec les Proches; un traitement tyrannique aux Ensans; une persecution éternelle à la semme, sont les sunesses sincontestables preuves de ce que nous soutenons. Pour Monsieur Erard, après avoir négligé

Pour Monsieur Erard, après avoir négligé toutes vérités comme basses, grossières, indignes de la délicatesse de son esprit; après avoir usé sa belle imagination à inventer & à feindre; à donner la couleur des vertus aux vices, l'apparence de vices aux vertus; rebuté enfin du mauvais succès de ses artifices, il a recours à des Loix éteintes, dont il veut rétablir l'autorité; il a recours à la vieille & ridicule nouvelle de Justinien: belle ressource à un Avocat de si grande réputation!

La voici, Messieurs, cette Loi menaçante & redoutable à la Société humaine; cette nouvelle qui ôte aux honnêtes-gens la plus douce consolation de la vie, par la punition d'un commerce tout raisonnable, & tout innocent:

Si une femme mange avec des hommes, sans

DESAINT-EVREMOND. 239 la permission de son mari, elle déchoit de ses Droits; elle n'a plus de part àses Conventions matrimoniales.

Heureusement la nouvelle n'a point de lieur dans les Etats où l'on vit présentement: il n'y auroit point de semmes aux Pays-Bas, en France & en Angleterre, qui ne perdissent leur Dot, si la bonne Loi avoit conservé quelque crédit. Je m'étonne que pour saire voir une plus grande connoissance de l'Antiquité, Monsieur Erard ne nous ait menés du temps de Justinien à celui de Romulus, où les maris & les peres ne revenoient jamais à la maison sans baiser leurs semmes & leurs silles, pour sentir à leur haleine si elles avoient bû du vin; & en ce cas, on punissoit le mal que le vin pouvoit causer, encore que le mal ne sût pas sait.

J'avoue que les Loix autorisent fort les Maris, mais il n'y avoit pas de MAZARINS lorsqu'on les sit: s'il y en avoit eu, toute l'autorité seroit du côté des semmes. La raison des Anciens a fait des Loix justes, ou nécesfaires pour régler leur temps; la vôtre, Messeurs, ne perd rien de ses droits par les Réglemens de l'Antiquité; & c'est à vous qu'il appartient de juger souverainement, & par vos propres lumières, de nos intérêts.

Les Maris seroient trop heureux; si l'entêtement de Monsieur Erard étoit suivi; les femmes trop malheureuses, s'il avoit quelque influence sur vos jugemens. Il ne saudroit qu'être Mari pour être excusé de toutes sautes; justissé de tout crime, pour être loué de tous désauts. Il ne saudroit qu'être semme pour être condamnée; innocente, pour être méprisée avec du mérite, décriée avec de l'honnêteté. Que Monsieur Mazarin gâte; ruine, dissipe tout; il en est le maître; c'est le mari: que Madame Mazarin soit laissée dans la necessité; qu'on l'abandonne à la misère, à la tyrannie des Créanciers; quel droit a-t-elle de se plaindre de Monsieur Mazarin, dit son Avocat? c'est sa semme. Aussi-tôt une coutume des Grecs, une Loi des Romains, quelque Nouvelle de Justinien, viennent appuyer la déclamation. Madame Mazarin mange avec des hommes sans la permission de Monsieur Mazarin; elle perd sa dor; elle perd ses Conventions matrimoniales; elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Moderez-vous, Monsieur Erard, moderez-vous, autrement je formerai votre caractère, de ce qu'a dit Salluste dans l'Eloge de Catilina; ĒLOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM: Affez d'éloquence, peu de fens.

Venons à la révolution extraordinaire ; dont l'image ne se présente point à l'esprit sans l'étonner : c'est-là, dit Monsieur Erard, que Madame Mazarin devoit sortir

d'Angleterre;

DE SAINT-EVREMOND. 241 d'Angleterre; & là dessus il éxagére la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit sortie.

Je ne doute point que Madame de Bouil-Jon, & Madame Mazarin n'eussent accompagné la Reine avec plaisir ; mais le secret de quitter son Royaume étoitsi important, qu'elle ne le communiqua à personne : ainsi les Dames furent laissées par nécessité dans un trouble, que la seule présence du nouveau Prince put appaiser. Depuis ce temps-là, il n'a pas été possible à Madame Mazarin de quitter un Pays, où ses Créanciers la tiennent comme assiegée; où proprement Monsieur-Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il demande, aveccet empire de mari, si cher à son Avocat, qu'elle retourne à Paris, & il en nécessite l'éloignement; il entretient la séparation dont il se plaint. Il semble vouloir la personne, & ne veut en effet que le bien, pour en achever la dissipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chasser Madame Mazarin, je l'avoue: mais elle n'a pas eu besoin d'implorer la protection du Roi qui régne; sa justice a prévenu la grace qu'el-

le eût été obligée de demander.

Mais dites-moi, Monsieur l'Avocat; qui yous a poussé à déclamer si injurieusement Tome V.

242 OEUVRES DE M.

contre ce Roi? Vous le nommez le Destrucateur de notre soi bien mal-à-propos, Sans son humanité, sa douceur, sa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre. Vous avez crû faire votre cour au Roi de France, & vous vous êtes trompé. Un Prince qui a le vrai goût de la gloire; un Prince si éclairé, connoît le grand mérite par tout où il est. Ses lumières & ses assections ne sont pas toûjours concertées; être généreux dans l'infortune de son Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux vertus de son ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin; il ne me reste à la justifier que de trois accusations, qui ne me seront pas beaucoup de peine. La premiere, c'est qu'il y a chez elle une Banque; la seconde, qu'elle y voit des Episcopaux & des Presbyteriens; la troisséme, qu'elle conver-

se avec des Mylords.

Ecoutez Messieurs, 'écoutez tonner votre Orateur. Jamais le Demosthene des Grecs ne lança ses soudres avec tant de sorce contre Philippe, que l'Erard des François lance les siens contre Madame Mazarin. Madame Mazarin a une Banque chez elle; quel déreglement! une Bassette en sa maison; quelle honte! Elle y voit des Episcopaux & des Presbyteriens; quelle impieté à une Catholique! à la semme de Monsieur Mazarin, appliqué sans relâche au bien des Congréga.

DE SAINTEVREMOND 243 tions & des Confrairies! Elle parle à des Mylords; quelle dépravation de mœurs! O Tempora! O Mores!

Revenez, Monsieur l'Orateur, de la chaleur de votre éloquence au sang froid. Les grands Génies sont sujets à l'emportement; permettez-vous un peu d'attention; donnezvous le loisir de considerer un peu les choses. Pensez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuses, s'il y en eût jamais; que la Reine Catherine, la Reine Marie qui est en France, que la Reine regnante en Angleterre, que la Princesse sa sœur, qui a tant de régularité; pensez-vous qu'elles eussent eu des Bassettes publiques à la Cour, si la Bassette n'étoit pas un divertissement honnête, un jeu innocent?

L'accusation de voir des Episcopaux & des Presbyteriens est ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londre des Protestans; c'est la même chose que reprocher à un Protestant qui seroit à Rome, d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Protestans en Angleterre, n'y en a t-il pas davantage à les épouser? Cependant une fille de France, & une Infante de Portugal, n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'Honneur étoient Protestans. La Reine Marie avoit ses principaux Officiers de cette Religion-là : comment est-ce que

244 OEUVRES DE M.

Madame Mazarin eût pû aller à la Couts sans les voir? Les yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoi ceux de Madame Mazarin en auroient-ils été offensés? Mais si jamais zéle pour la Religion Catholique s'est signalé, ç'a été celui du Roi Jacques, & de la Reine Marie; ces Princes véritablement zélés, nont pas laissé de se faire couronner à Westminster, de prior avec les Evêques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de Cantorberi. La Société a des loix indispensables, des loix également ennemies de l'impiété, & des dissicultés scrupuleufes.

Enfin, nous voici arrivés aux Mylords; aussi peu connus de Monsieur Erard, que les Bachas & les Mandarins. Je lui apprendrai que les Mylords pairs du Royaume d'Angleterre, les sujets les plus considérables de la Nation. Madame Mazarin avouera qu'elle en connoît beaucoup, qu'on estime autant par leur mérite, qu'on les considere par leur rang & leur dignité: elle avouera qu'elle en a reçû de grands services en des temps sâcheux, & de grandes assistances dans ses besoins. Après cette consession, il me semble que jentends Monsieur Erard s'écrier: Quelle dépravation de mœurs! O Tempora A! O Mores! Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raison; Q

DE SAINT-EVREM OND. 245 INEPTIAM IN AUDITAM! O Impertinence inouie! Sotise achevée!

Eh quoi! Messieurs, il sera permis à Monsieur Mazarin de deshonorer dans tous les villages le nom qu'il porte: il lui sera permis de regler l'honnêteté nécessaire à conduire les moutons; d'ordonner le juste payement dû aux Pastres, pour les expéditions de leurs Taureaux; de prescrire la bien-séance que doit garder un Garçon d'Apoticaire quand il donne un Lavement? il lui sera permis de désendre aux semmes de tirer les Vaches, & de filer au Rouet; & Monsieur l'Orateut ne pourra soussirir que Madame Mazarin soûtienne la dignité de son Nom dans toutes les Cours, & chez toutes les Nations où elle se trouve?

Vous êtes éloquent, Monsieur Erard, vous parlez bien: mais les choses déraisonnables dites éloquemment, ne font aucune impression sur un bon esprit. Que Madame Mazarin doive retourner avec son mari, pour entrer dans la Congrégation des Bergers, des Pastres, des Garçons d'Apoticaires; qu'elle retourne avec Monsieur Mazarin, pour trouver de nouveaux Reglemens sur son sujet aussi ridicules que ceux qu'il a fait imprimer; c'est ce que toutes vos belles paroles ne persuaderont pas à des gens sensés. Si vous haranguicz devant un peuple igno-

X iij

246 OEUVRES DE M.

rant, vous pourriez l'éblouir ou l'émouvoir; mais, pour votre malheur, vous avez affaire à des juges éclairés, à des hommes sages, précautionnés contre toutes les fausses lumières &

contre toutes les vaines éxagerations.

Je voudrois, Messieurs, que Monsieur & Madame Mazarin parussent devant vous à une Audience. Vous liriez leur séparation sur leurs visages. Tous les traits de Monsieur Mazarin seroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ai dit. Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impostures de Monsieur Erard. Le Ciel les a déja séparés par la contrarieté des humeurs; par l'opposition des esprits; par les bonnes & les mauvaises inclinations; par la noblesse des sentimens de l'une, & l'indignité de ceux de l'autre : la Nature les a séparés comme le Ciel, par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins délicieux à la vûe. Un Astre funeste avoit sait des Nœuds infortunés, dont la raison de Madame Mazarin l'a dégagée. Ainsi, Messieurs, vous avez la cause du Ciel, de la nature, de la raison, soumise à vos jugemens. Que votre sagesse donne la derniere forme à ce grand ouvrage, qu'elle assûre cette séparation pour jamais; & qu'ôtant à Mon-sieur Mazarin l'administration de ses biens, elle sauve aux enfans le peu qui restede l'amas prodigieux qu'il a dissipé.

REGLEMENS

DE

MONSIEUR LE DUC

MAZARIN.

Ous, Mazarin le Pieux, Et le Député des Cieux Pour les Villages de France; A tous nous faisons savoir: Qu'en vertu d'un plein pouvoir Commis à notre prudence, Nous avons formé des Loix, Dont ne prendront connoissance Evêques, Papes, ni Rois.

- b Qu'un bon Apoticaire en qui chacun se fie,
- » Ait ses provisions de tout médicament,
- » Potions, cordiaux, pour chaque maladie,
- » Portez par un Garçon habillé décemment.
- 50 Qu'un Patient discret tourne avec modestie
- » Ce que je ne saurois nommer modestement,
- P'Si d'un air précieux je ne dis, la Partie

X iiij

DEUVRES DE M.

- Où le bouillon des sœurs est donné proprements
- ∞ Le Pastre ajustera dans la verte prairie
- De vaches & taureaux l'utile Accouplement \$
- » Mais de peur que son ame en demeure salie,
- » Ou l'appétit du moins émû brutalement,
- » Il doit fermer les yeux aux temps de la saillie;
- » Et quand le coup est fait demander son paîment,
- » La Bergere au hameau dans la pudeur nourrie?
- → Menera ses moutons aux champs innocemment ;
- » Et le Berger, contraire aux Bergers d'Italie,
- » Ses chévres gardera toûjours honnêtement.
- » De flûtes, chalumeaux de champêtre harmonie;
- De chanson aux échos dite amoureusement.
- De danses sous l'ormeau, soit la mode abolie;
- » De tous plaisirs, ôtez le Procès seulement,
- » (Car quel Saint peut quitter sa passion chérie!)
- » De tous plaisirs soit sait un promt retranchement.
- » Et d'ennuis vertueux l'habitude établie.



L E T-T R E

A

MONSIEUR LE COMTÉ

DE GRAMMONT.

UAND Monsieur le Comte de Gram-mont m'accuse de n'avoir pas sait de réponse à sa Lettre, il me met en droit de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bon usage de la mienne. Je lui mandois que sa santé auroit été bûe folemnellement par Madame Mazarin, par Mylord Montaigu, même sans ran-cune par son Philosophe, si la compagnie avoit eu du Vin qu'on pût boire: un homme aussi pénétrant que lui ne devinoit-il pas qu'on en avoit besoin pour cette solemnité-là? Un Galant auroit pû s'excuser autresois sur ce qu'il ne devoit non plus se connoître en Vin que sa maîtresse: mais depuis que les Dames prennent du Tabac; qu'elles vendent leurs bagues pour acheter des Tabatieres ; qu'elles font leurs agrémens de boire & de manger de bonne grace; comment rétablir l'hon-neur de son intelligence, à moins que de

comprendre & de suivre notre premiere intention? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des louanges qui lui sont dûes.

Quand on trouve aux jeunes-gens Les chagrins de la Vieillesse, Qu'ils sont mornes & pésans, Qu'ils ont un air de tristesse; Le Comte a sur ses vieux ans Tous les goûts de la Jeunesse. Jeux, Ris, nouvelles Amours, Fête, Opera, Comédie, Feront de ses derniers jours Les plus beaux jours de sa vic.

'Apostille de Madame MAZARIN'.

» Monsieur de Saint-Evremond écrit pour » lui & pour moi: j'ai les mêmes intentions. » Je croi que vous aurez l'intelligence plus » fine que vous n'avez eu à l'autre Lettre qu'il » vous a écrite.



BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

Rois mots de votre Lettre valent trois volumes: Je ne me suis jamais mieuxe portée: je n'ai jamais été plus belle. Je suis ravi de ce qui regarde la santé; je ne suis pas surpris de ce que vous dites de la beauté; vous ne nous apprenez rien. Il est vrai que l'air dont vous en parlez a un agrément que je ne sauroit exprimer. J'en étois si pénétré que je n'ai pû m'empêcher de le dire à Mylord Sunderland, & à Mylord Mulgrave (1) qui étoit chez lui. Jamais, ont-ils dit, consiance n'a été si noble, si juste, & si bien sondée. Mylord Sunderland a ajoûté, que tous les Dits des Anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quelque avantage que je tire de l'absence, mouton de Bath, lapins, douceurs dans les

(1) Ensuite Duc de Buckingham & Norman-

Lettres; quelques chagrins que j'aie à essuyer sur mon inquiétude, sur mes chiens, & les oiseaux, à votre retour, je ne laisse pas de le desirer passionnément. Mylord Montaigu s'attend d'être averti du bienheureux jour de votre passage.

A LA MESME.

J'ATTENDOIS à vous écrire que la poste sût arrivée, pour vous mander quelque nouvelle: mon impatience ne peut soussirie aucun retardement; il saut que j'apprenne des nouvelles de votre santé par vous même. Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les Anciens commençoient les leurs; si vous vous portez bien, je me porte bien; le bon état où vous étes peut bien me soulager dans le méchant où je suis; mais qu'il ait la vertu de me donner autant de santé que vous en avez;

Ah! c'est un influence;
Bel astre de mes jours,
Dont mon expérience
Ignore le secours!
Vous voir à table, & vous entendre,
A quelque chose de bien doux;

DE SAINT-EVREMOND. 25

C'est le plus grand plaisir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre;
Mais ayez à votre logis,
Plus de Vin & moins d'Eau-d'anis.

Hasta la Muerte

A LA MESME:

Que tout ce que je vous ai écrit. L'Orathographe n'est que trop exacte: il n'est pas de la dignité d'une personne si considérable de bien orthographier. Il faut laisser cela aux Auteurs, que je désie de placer une Arcabonne & un Amadis, si bien que vous avez sait. Vous pouvez être Arcabonne; un peu moins méchante; mais plus capable d'enchanter le monde, que celle de vos Amadis. Le personnage d'Amadis me convient par la pénitence que votre éloignement ma fait saire.

Mais l'Inconnu si généreux

Qui ne parut que trop aimable;

Dont il revient sans cesse une image agréable;

Hélas! ne convient point au Vieillard malheureux.

LES DOUCEURS DE LA VIE D'UN VIEIL LARD.

STANCES IRREGULIERES.

Hoix d'agréable compagnie Que j'ai chéri toute ma vie; Mets exquis, vins délicieux, Mêlez-vous au plaisir que donnent de beaux yeux

Pourquoi ces Huîtres, ce Visage, Ces bons Mets, ces excellens Vins; Et ces Attraits plus que divins? Pourquoi cet étrange assemblage? Je rendrai vos esprits contens; C'est que les Iris de ce temps Sont propres à plus d'un usage; Les attraits furent leur partage; Et maintenant leur vanité Est pour le goût comme pour la beauté.

Le Dieu qui donne de la tendresse (1); En recevroit de leurs appas; Le Dieu qui donne l'allegresse (2),

⁽¹⁾ L'Amour. (2) Bacchus.

DE SAINT-EVREMOND, 255 Les rend de son humeur à l'heure du repas,

De vieux restes de la nature; Par une slatteuse imposture, Voudroient quelquesois m'animes A passer les bornes d'aimer.

Est-ce à vous, nature importune; De songer à bonne fortune? Considérez mieux le danger Qui suivroit l'heure du Berger;

Mais contre vous, petites flammes;
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes intérêts:
Vous ne verrez que des cruelles;
Et je me sauverai par elles
De vos appétits indiscrets.

Choix d'agréable Compagnie; Plaisir de Jeunes & de Vieux, Mets exquis, Vins délicieux, J'attens de vous la douceur de ma vie



LE CONCERT DE CHELSEY;

Sur le bruit qui avoit couru de la mort de M. le Duç MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON,

Lisis, un dessus.

SI vous quittez ces lieux, Pouvons-nous espérer de revoir vos beaux yeux? Le Bas dessus.

Si vous quittez ces lieux,

Pouvons-nous espérer de revoir vos beaux yeux?

A Deux.

De revoir, de revoir vos beaux yeux?

L 1 5 1 5.

Vous partez, vous partez, Hortence;

Notre Epoux ne vit plus, vous reverrez la France;

Hélas! quel caprice du fort

Tenoit ma vie attachée à la sienne;

Hélas! quand on vouloit sa mort,

Sans y penser on desiroit la mienne!

HORTENCE;

DE SAINT-EVREMOND. 257.

HORTENCE.

Je pars, s'il est bien vrai, qu'il ait perdu le jour ; Mais soyez assuré, Liss, de mon retour.

LISIS.

Hortence, le retour peut-il rendre la vie! Que la juste douleur du départ a ravie!

Vous partez, vous quittez ces lieux; Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux? Une Basse.

Vous partez, vous quittez ces lieux.

Un Bas dessus.

Vous partez, vous quittez ces lieux.

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

DAMON entre.

Je reviens vous dire, belle Hortence, Que votre Epoux est en pleine santé; Pour vous, Liss, soyez en sûreté Contre les maux que peut saire l'absence.

HORTENCE ..

Peut-être que par son trépas, J'aurois eu beaucoup d'embarras.

DAMON.

Bien souvent ce que l'on souhaite S'il est obteuu ne plait pas; Et souvent en ce qu'on rejette On devroit trouver des appas. HORTENCE.

Une Femme sage & discrette
Sans se louer, ni se plaindre du sort;
Quand elle apprend que son Epoux est mort;
Dit au Seigneur: Ta volonté soit faite....

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur De son nouvel état la secrete douceur.

HORTENCE.

Ce plaisir déclaré choque la bienséance :
Suffit de la soûmission
Aux ordres de la Providence;
La joie a trop d'émotion:
Mais j'aurois eu l'obéissance
Oue nous devons au Ciel en cette occasion.

D A M O N.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il fasse,

On obéit de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit-on de son Epoux;

DAMON.

Le bruit est parmi nous, Qu'il vit, qu'il a sauvé sa vie Par miracle d'un incendie.

LISIS.

S'il n'est sauvé, c'est fait de mois

DE SAINT-EVREMOND. 259.
S'il ne périt, elle est perduë;

Etrange état où je me voi!
S'il faut que son absence, ou son malheur me tyes
Une Voix.

Non, non, ne craignons rien, Non, non, ne craignons rien, Si ce n'est qu'il se porte bien; Non, non, ne craignons rien; Si ce n'est qu'il se porte bien. Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien, Non, non, ne craignons rien, Si ce n'est qu'il se porte bien.

Une Basse.

Non, non, ne craignons rien; Non, non, ne craignons rien, Si ce n'est qu'il se porte bien.

Non, non, ne craignons rien; Non, non, ne craignons rien; Si ce n'est qu'il se porte bien, Non, non, ne craignons rien, Si ce n'est qu'il se porte bien.



BILLET

A

MONSIEUR LE COMTE

DE GRAMMONT.

Vorre Lettre seule eût sussi: une Lettre & d'excellent Vin (1) est trop pour la reconnoissance d'un Philosophe, qui n'a que de la raison & de la sagesse à offrir; choses ennuyeuses, & qui ne sont d'aucun usage pour ceux qui conservent encore le goût des plaisses. Il faudroit d'ailleurs être bien préfomptueux, pour offrir de la raison & de la sagesse à celui qui donne un exemple de courage aux Philosophes, & un exemple de vie aux Courtisans.

(1) Du Vin de Bourgogne



BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN:

En revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monsieur Villiers', qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner Lundi chez vous à Chelsey, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant oüi dire que vous viendriez à Londre. J'envoye savoir ou la vérité, ou la méprise de la chose, pour me consormer à vos intentions, & les saire savoir à Monsieur Villiers. Moyse m'a sair aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle manière, que de huit cens semmes ou maîtresses de Salomon il n'y en avoit pas une qui approchât de votre esprit, de votre beauté, & de vos charmes. Pour tout comprendre, s'il est le maître de la boutique, nous pourrons saire de belles emplettes.

Tuyo, Hasta la Muerte:

A LA MESME.

JE ne me consolerois pas, Madame, du déréglement de votre visite, si je ne croyois que la maison de Monsieur le Duc de Richemond vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment est-ce qu'un homme infecté des ordures de ses chiens & des siennes, peut être souffert par deux malades de propreté? Je crains plus encore M. Villiers que vous : cependant, Madame, M. Villiers que vous: cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir; étant assûré que Monfieur Milon ne vous suivoit pas avec l'exhortation suneste, dont il me menace depuis long-temps. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la discrétion de mes chiens: eux qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs respects. Je les avois instruits; & c'étoient plûtôt les miens que les leurs qu'ils vous rendoient. qu'ils vous rendoient.

A LA MESME.

It ils vous voyent partir à dix heures du foir, ils ne dorment point du tout. La nuit se passe avec des inquiétudes extraordinaires qu'il ne vous soit arrivé quelque désordre. Ne pouvant, & voulant moins me donner de bonnes nuits, je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaises; c'est-à-dire, que vous marchiez toujours à la clarité du Soleil, sans vous commettre aux voleurs, aux yvrognes, aux insolens. En Italie, Mustapha partageroit le danger avec vous en Angleterre, vous êtes seule à courir le risque. Le rétablissement du Chevalier de la trisque. Le rétablissement du Chevalier de la trisque figure me donne des idées toutes nouvelles: quand je verrai Dulcine'e au bas de vos Lettres, ce sera bien autre chose.



A LA MESME.

I L m'arrive aujoud'hui ce qui m'est arrivé une autre fois après les repas de Mylord Montaigu. Il me souvient bien que je devois aller à Chelsey, Lundi ou Mardi; mais je ne sai si c'est aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être, puisque je n'entendis pas nettement une permission, dont tant de gens feroient leur plus grand bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit : tout me semble bien lié, il ne reste qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. Le votre jusqu'à la Mort, qui ne seroit pas éloignée, si j'avois d'aussi cruelles vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la trifte figure.

APOSTILLE.

Mon petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du bled, mais frottant, lavant, nettoyant avec Mustapha, dont vous me permettrez de me dire serviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit sur son joli petit cheval, yous ne le gronderiez pas si souvent.

L E T T R E A M A D E M O I S E L L E

DE L'ENCLOS.

Ly a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. Monsieur de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute que si vous n'avez plus tant d'Amans, vous étes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fausseté de la derniere nouvelle, me fait douter de la vérité de la premiere. Vous étes née pour aimer toute votre vie. Les Amans & les Joueurs ont quelque chose de semblable; Qui a aimé, aimera. Si l'on m'avoit dit que vous étes dévote, je l'aurois pû croire. C'est passer d'une passion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation: mais ne pas aimer, est une espéce de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Ce repos languissant ne sut jamais un bien; C'est trouver sans mourir l'état où l'on est rien.

Je vous demande des nouvelles de votre Tome V. Z.

266 OEUVRES DE M.

santé, de vos occupations, de votre humeur, & que ce soit dans une assez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour votre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont est mort, ce qui me donne un déplaisir fort sensible. Si vous connoissez Barbin, saites-lui demander pourquoi il imprime tant de' choses sous mon nom qui ne sont point de moi. J'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne unePiéce contre le P.Bouhours, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'estime plus que lui: notre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, sans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la mort du Comte de Grammont soit sausse (1), & celle de votre santé véritable. La Gazette de Hollande dit que M. le Comte de Lau-zun se marie: si cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris; outre cela Monsieur de Lauzun est Duc, & le nom de Comte ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque chose, vous m'obligerez, & de faire bien des complimens à Monsieur de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toujours. Pour des nouvelles de

⁽¹⁾ Cette nouvelle étoit en effet fausse. Philibert, Comte de Grammont, Chevalier des Ordres du Roi, mourut le 10. de Janvier 1707. âgé de 86 aus.

DE SAINT-EVREMOND. 267
Paix & de Guerre, je ne vous en demande
pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas
davantage. Adieu, c'est le plus véritable de
vos serviteurs, qui gagneroit beaucoup si
vous n'aviez point d'Amans; car il seroit le
premier de vos amis, malgré une absence
qu'on peut nommer éternelle.

CHANSON

Sur l'Air

AMINTE tout ce que les Dieux, &c.

A M A D A M E

MAZARIN.(1)

N dit que le premier des foux
Est cet Epoux
Qu'on prit pour vous:
Vous en avez la liberté;
Un Mari sage
Est l'esclavage
D'une beauté.

(1) Cette Chanson sut saite dans le temps qu'on sollicitoit de nouveau Madame Mazarin à retourner en France, & qu'on lui promettoit toute sorte de sureté, si elle vouloit se retirer à Saint-Germain sous la protection de la Reine Marie, Epouse de Jacques II.

268 OEUVRES DE M.

Yous feriez en toutes faison
Dans la maison,
Comme en prison;
Où feriez, avec gravité,
Votre mérite
D'une visite
De parenté.

'A Saint-Germain vous seriez voir

Matin & soir

En saint devoir,

De vertu l'exemple parfait;

De la Sophie (1)

Qui toujours prie

Le vrai Portrait.

Nous trembleriez au facré nom
De Maintenon,
Pour le Sermon:
Trop heureuse de la servir,
Dame suivante,
Ou gouvernante
De son Saint-Cyr.

Qu'on auroit vû de propreté,

(1) Sophie Buckley, Dame de la Chambre du Lit de la Reine, qui faisoit la Prude, & affectoit de paroître Dévote, quoiqu'elle ne fût point ennemie de la galanterie. Elle étoit Catholique Romaine, & suivit la Reine Marie en France,

DE SAINT-EVREMOND. 269

De netteté, Qu'on eût frotté!

On auroit vû dans ce saint lieu, Mieux qu'à la Trape, Par Brosse & Mappe (1) Honorer Dieu.

A peine finit le sommeil,

A peine l'œil

Voit le soleil,

Que bannissant aise & repos,

La Gouvernante

Sagé & prudente

Tient ce propos:

- » Pour nous exemter du desir
 - » Du gros plaisir,
 - » Point de loisir:
- » Que chacune ait la Broffe en main
 - » Frottons, mes filles,
 - » Frottons, pupilles,
 - » Jusqu'à demain.

Mais si l'Usquebac, l'Eau-d'anis;

Dans ce logis

Ne sont sournis:

(2) Madame Mazarin aimoit si fort la propreté, qu'elle faisoit assez souvent mapper & brosser son Appartement, à la maniere d'Angleterre, deux ou trois sois le jour.

270 OEUVRES DE M.

Quoi que l'emploi soit bon & beau, La condustrice Remet l'office Et le troupeau.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Je n'ai rien oublié pour chercher Paisible, & lui faire savoir vos volontés. Le hazard a plus fait que mes soins & mes diligences: je l'ai rencontré, & lui ai dit ce que vous desiriez de ce grand & paresseux Musicien. Il m'a dit qu'il ne souhaitoit rien davantage que les occasions de vous pouvoir témoigner son obéissance; avec des manières qui sentent un homme bien nourri, comme on dit en Espagne, & des termes qu'il peut avoir appris dans sa petite Bibliothèque. Le résultat, c'est qu'il va aux Bains dans peu de jours, & qu'à son retour il n'oubliera rien pour vous consoler de la perte de votre Boulé.

Votre absence sait crier Mylord d'Arran (1), & plaindre Monsieur Villiers. Sir Robert Thorold, plus judicieux, après m'avoir témoigné son déplaisir de n'avoir pas l'honneur de vous avoir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon vin; qu'il souhaiteroit que vous lui sissiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus estimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles sont sur votre absence; mais cela verba & voces, voix & paroles. Sir Robert est essentiel. Hasta.

A L A M E S M E.

S I vous continuez dans le dessein d'honorer votre serviteur de votre présence Mecredi, vous donnerez ordre s'il vous plaît, que linge & assiettes soient soumis dans une maison qui manque de tout, hormis d'affecction à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la longe de veau; ce n'est pas simplement un épisode pour embellir la piece, elle est de l'essence du sujet dans le repas poë-

⁽¹⁾ Ensuite Duc d'Hamilton.

272 O E U V R E S D E M. tique, où vous avez bien voulu vous convier. L'Auteur vous fournira tant de métaphores & d'autres figures qu'il vous plaira.

> Qui veut du fruit en apporte; Mon repas est fait de sorte, Que pour le vin en boira Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la propreté, vous la trouverez entière.

Sus petit Sénateur Romain, Sus France, & fille De la famille, La Brosse en main.



R E'PONSE AU JUGEMENT DE MONSIEUR

L'ABBE' RENAU'DOT;

SUR

LE DICTIONNAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE M. BAYLE. (1)

On fait parler Monsieur BAYLE:

A PRE'S avoir exercé ma crititique fur toutes sortes de gens, je m'attendois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler

(1) Aussi-tôt que le Dictionnaire de Monficur Bayle parut en France, les Libraires de Paris, qui avoient dessein de le réimprimer, s'adresserent à M. le Chancelier Boucherat pour obtenir un Privilége; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renau-

des autres. Mais je suis agréablement surpris que Monsieur l'Abbé Renaudot, qui n'ose-roit louer en France un Protestant, prenne le détour ingénieux d'une Censure apparente, pour savoriser tous mes sentimens. En esser ju me blâme exprès d'une manière à me faire louer de tout le monde. Ce n'est pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger; il saut avoir l'esprit de Monsienr l'Abbé, pour donner tant de réputation à mon Dictionnaire.

Il dit que je veux établir le Pyrrhonisme: & peut-on traiter plus obligeamment un homme accusé de détruire tout, que de lui saire établir quelque chose? C'est ruiner adroitement son accusation lui-même; c'est me justifier avec beaucoup d'art, du crime qu'il sait

semblant de m'imputer.

dot de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé composa là-dessus un petit Ecrit, qui sut bientôt imprimé, & que M. Bayle trouva si rempli de bévises, de fausseré d' dimpertinencer, qu'il déclara, que si jamais il le résutoit, ce ne seroit qu'après avoir sú que l'Auteur le reconnoissois pour sien, tel qu'on venoit de le publier. M. de Saint-Evremond, qui a toujours eu une estime particuliere pour M. Bayle, & qui lisoit alors (1697.) avec beaucoup de plaisit son Diction Maire, voulut bien le désendre contre Monsieur Renaudot. Voyez la Vie de M. de Saint-Evremond, sur l'angée 1697.

DE SAINT-EVREMOND. 275

Vous passez légérement, Monsieur, du Pyrrhonisme aux Obsenités, dont je ne crois pas que vous soyez scandalisé. Vous aimez trop les belles-Lettres pour ne lire pas avec plaisir Catulle, Pétrone Martial: cependant leurs Ecrits sont pleins d'ordures & de saletés; au lieu qu'on ne trouve dans les miens que de simples enjoûmens, que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand zéle des Peres: je m'assûre que vous estimez aussi peu que moi leur Science. Les Peres sont bonnes gens, disoit Scaliger, mais ils ne sont pas Savans. Saint A u g u s t in étoit un Novateur sur la Grace, au sentiment du Pere Simon: Vossius ne l'admiroit pas: Hobbes ne l'estimoit point (1); & vous permettrez aux François, qui ont sousser la persecution, de n'approuver pas un Africain, qui la conseille.

Me voici au changement de Religion, qu'on

Me voici au changement de Religion, qu'on me reproche, & que je confesse sans peine (2). J'ai emporté de la Catholique ce qu'el-

(2) Voyez la CHIMERE de la Cabale de Rotterdam démontrée (pag. 139.) où cela est éclairci ;

⁽¹⁾ Le Comte d'Arlington dit un jour à Hobbes, qu'il avoit eu à grand marché les OEUVRES DE SAINT AUGUSTIN: cela ne se peut, reprit Hobbes; pour peu qu'elles vous coutent, vous les avez achetées plus qu'elles ne valent.

le a de bon, quand j'en suis sorti: j'ai appris dans la Résormée ce qu'elle a de meilleur, quand j'y suis rentré; & par-là je me trouve en état présentement, de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En esset, quelque estime que j'aye eu pour Monsieur Jurieu, je suis d'ordinaire du sentiment de Monsieur de Meaux contre le sien; & quoique j'estime beaucoup Monsieur Arnauld, je me trouve souvent contre lui pour Monsieur Claude.

Je ne veux pas finir, Monsieur, sans vous rendre graces de vos saveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos Ju-

GEMENS sur mes Ouvrages.

BILLET DE M. SILVESTRE.

E que Monsieur de Bauval vous écrit fur mon sujet, est la chose du monde la plus obligeante; & je vous prie, Monsieur, de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus sensible que je le suis à l'obligation. Je n'ai point lû encore la CRITIQUE de ce qu'on

& rectifiez par-là les erreurs du MENAGIANA; Tom. I. pag. 293. 294. de l'édition de Paris 1715. DE SAINT-EVREMOND. 277 appelle mes Ouvrages (1) Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui sont de moi, beaucoup plus qui n'en sont pas: & dans ceux qui en sont véritablement, on ne sauroit croire combien il y a de choses ajoûtées ou retranchées. Je n'appréhende point la critique:où elle est juste, je me corrigerai; où elle ne l'est pas, je me contenterai que le Censeur n'ait pas raison. Ce que je crains, c'est l'Apolo GIE, dont vous me parlez. Comme Monsieur du Bauval a des amis & des intelligences par tout, & que son mérite lui a donné un grand crédit chez tous les gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'impression de cette Apologie zélée.

Les louanges des ennemis sont à craindre; celles des amis davantage: je n'ai pas sujet d'appréhender les vôtres. Monsieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées: mais si bien, si agréablement, qu'un homme moins Philosophe que moi auroit de la peine à s'en

défendre.

(1) Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, fur l'année 1698.



JUGEMENT

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

Sur la CRITIQUE de ses Ouvrages;

A M. SILVESTRE.

TE vous renvoye la CRITIQUE de mes J Ouvrages; je l'ai lûe avec attention, & après l'avoir lûe, je ne sai si je dois me plaindre ou me louer de son Auteur. Vouloir détromper les hommes abusés, dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits, c'est avoir un'zéle pour le Public, qui n'est pas fort obligeant pour moi : mais c'est me faire une espéce d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Crititique consiste principalement à remarquer mes expressions embarrassées: je pourrois prendre la censure pour un bon conseil; car i'ai intérêt qu'on entende mes pensées. Je lui dois conseil pour conseil: qu'il mette moins

DE SAINT-EVREMOND. 279 de netteté dans les siennes; on a trop de facilité à les connoître. Les choses communes sont regretter le temps qu'on met à les lire : celles qui sont finement pensées, donnent à un Lecteur délicat le plaisir de son intelligence & de son goût

J'avoue que je me contredis quelquesois. Je loue la constance à une Demoiselle dont je crois être aimé; je conseille l'insidelité à celle qui aime un autre Amant: je ne suis pas de même humeur, de même sentiment à trente ans qu'à soixante, à soixante qu'à

quatre-vingt; autre contradiction.

Après tout, je trouve beaucoup de choses dans cette Critique sort bien censurées; beaucoup de diversions à propos de ce qu'il dit, sur ce qu'il fait dire à Monsseur de Meaux, à Monsseur de Nîmes, à Monsseur Despréaux, au Pere Bouhours, à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien: mais son zéle pour la Religion, & pour les bonnes mœurs passe tout; je gagnerois moins à changer mon Stile contre le sien, que ma conscience contre la sienne.

J'estime sort son exactitude dans la Critique. Il s'attache à censurer des Traités même, qui ne sont pas de moi; des sautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas saites. Il est vrai qu'il me donne trop de louanges quelquesois: tout bien compensé, la saveur passe

la sévérité du jugement; & je puis dire avec sincerité que j'ai plus de reconnoissance de la grace, que de ressentiment de la rigueur. Il peut avoir déja la satisfaction de voir le prosit que je tire de ses leçons sur le Christianisme. Les Auteurs ne se pardonnent rien; pas les Philosophes, pas les Saints: tout ignorant, tout prosane que je suis, je ne pardonne pas seulement à Monsseur Dumont; je lui sai bon gré de sa Critique. Je ne me tiendrois pas si obligé à celui qui seroit mon A pologie: je hais l'indiscrétion du zéle; plus prêt à désavouer le bien que le mal qu'on diroit de moi.

APOSTILLE.

Il vient de me tomber entre les mains l' Appologie de ce qu'on appelle mes Ouvrage. Je l'ai parcourue, & j'ai trouvé le Discours sur les Critiques fort bon. L'Auteur écrit bien, mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'auroit moins défiguré: je ne laisse pas de lui être fort obligé de son zéle, & de ses soins. Je pourrois m'exempter de la reconnoissance, en disant qu'il a écrit pour une autre personne que pour moi.

B I L L E T

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

S I je suis utile à votre service; si ma vieillesse a quelque agrément pour une Duchesse Philosophe, qui présère les Priams & les Nestors à des Adonis impertinens; je prendrai un carosse pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'intérêt, & mon desagrément pour le commerce me dispense de mon devoir ordinaire, je demeurerai auprès de mon seu jusqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MESME.

Le plaisir de vous voir est le plus grand que l'on puisse desirer; celui de vous attendre n'est pas médiocre, & j'ai goûté ce dernier huit heures durant à Saint James. Je

pars pour faire les commissions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'est ordonnée: j'ai trop d'intérêt à n'y manquer pas.

A LA MESME.

OMME tout le monde vous donne des fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de Jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me servir du mot de Cœur: ce mot-là ne doit non plus sortir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais sans Cœur, sans Santé, je suis Hasta la Muerte.



Sur ce que Madame la Comtesse de SANDWICH avoit envoyé à Madame MAZARIN du Mouton & des Lapins de Bath.

Oulez-vous au Mérite élever des autels,

Et rendre justement des honneurs immortels A quelque personne divine; Prenez Sandwich ou Mazarine.

Ne les divisons point, faisons ayec ardeur, Faisons pour toutes deux le même Sacrifice; Le Docteur Morelli (1) reprendra son office

De Sacrificateur.

Le Mouton sera la Victime; Le sumet sûr & légitime Des Lapins exquis que je sens, Pourra bien nous servir d'Encens.

(t) M. Morelli, ou plutôt Moralez, Médecin fort habile, étoit né au Grand Caire. Son pere, qui étoit Juif, le mena à Amsterdam, où il commença ses études. Il alla ensuite en France & en Italie. Il étoit savant & possédoit bien les Pootes anciens & modernes. Sa conversation vive & enjouée le faisoit rechercher des personnes du premier rang. Il professoit extérieurement la Religion Romaine; mais dans le sond c'étoit un des plus déterminés esprits forts de son temps. Il conserva sa vivacité & son enjouement jusqu'à la fin. Il mourut à Kensington, au mois de Mars de l'année 1715.

Aa ii

Seroit-ce la voix du grand Prêtre? Oui ; notre vénérable Maître, Morelli commence à chanter; Silence, il le faut écouter.

MORELLI chante.
J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du More,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faisant personnages divers:

Dans les Indes, GYMNOSOPHISTE; A Constantinople, MOUFTI; Dans Jerusalem, RABINISTE, A la Cabale assujetti:

Je serois ici Spinosiste;

Mais comment prendre ce parti,

Quand je voi deux objets d'une beauté divine

Marquer si clairement leur celeste origine ?

S'il est encor des Spinosas, Ne songeons point à leur répondre: Beau couple, vos rares appas Nous suffiront pour les confondre:

De ces esprits audacieux L'incrédulité trop hardie Ne tiendra point contre vos yeux;

DE SAINT-EVREMOND. 285

Devant vous il n'est pas d'impie on reconnost dans tous vos traits Ceux du Maître qui les a faits....

Mais j'oubliois le Sacrifice Et du Mouton, & des Lapins; Il faut reprendre mon office: Qu'on cherche par tout de bons Vins.

> L'Inde n'a plus cette allegresse Qu'autresois lui donna Bacchus; J'en abandonne la sagesse Puisquelle a quittté le bon jus-

Je renonce au Mahometisine, Y voyant le Vin désendu; Et pense que le Judaïssue Etoit beaucoup mieux entendu.

Le Vin inspire le courage, Comme il anime le desir Il est d'un merveilleux usage Pour la gloire, & pour le plaisir.

Beau couple, recevez nos Cœurs en Sacrifice; Et mangez avec nous d'un appétit propice De ces Lapins, de ce Mouton, Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de Westphalie, De Bayonne, de Portugal; Nous avons des Vins d'Italie, Et d'un Champagne sans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & Mazarin, que le Ciel vous unisse! Et que cette union de cent cent ans ne finisse.

BILLET

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

Lest arrivé un Exprès, qui dit que le Marêchal de Bouflers & Mylord Portland se sont parlés entre les deux Camps par une espéce d'entrevûe. Raisonnemens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me suis dévoué aux Evénemens, je laisse au LARDON les discours généraux, les conjectures aux pénétrans, le droit des visions aux spéculatifs.

AUROI,

SUR LA PAIX

DE RYSWICK.

STANCES IRREGULIERES.

ANDIS que nous parlons à Londre de la Paix,

Qu'on dit par tout qu'elle est fignée, On ne fait que parler à Paris des hauts faits, De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'est point aux Ambassadeurs Que nous devons ce grand ouvrage, Il a fallu d'autres acteurs; La fermeté du Roi, sa vertu, son courage, Sont les véritables auteurs De cet important avantage.

Vous le dire, c'est vous fâcher; Ce que vous avez sait aux yeux de tout le monde, Par une modestie à nulle autre seconde, Vous ne songez qu'à le cacher.

Mais tous les Peuples de la terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent sans cesse en discourir:
En vain vous imposez silence;
Excusez une violence,
Que vous méritiez de soussir.

Si vous louer, c'est vous déplaire, Ce chagrin aisément pouvoit être évité; Pour nous obliger à nous taire, Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

> Non, ce moyen de ne rien faire, Qu'en tout autre on auroit pû voir, Nous a paru la seule affaire. Qui sût hors de votre pouvoir.

O Paix si long-temps attendue! Le Ciel vous accorde à nos vœux, Et vous êtes ensin venue, Pour rendre les peuples heureux!

Par vous, tout fleurit, tout abonde;
Par vous, reviennent dans le monde
Les plaisirs qu'on avoit perdus;
Et le Roi (bien, que je présere
A tous ceux que vous pouvez faire;)
Et le Roi ne s'expose plus.

Des

DE SAINT-EVREMOND. 289

Des périls il passe aux Assaires A notre repos nécessaires; Chaque jour ce sont nouveaux soins, Qui sur le brillant de sa gloire, Laissent emporter la victoire, A l'intérêt de nos besoins.

Que puisse Bellonne enchaînée, Murmurer inutilement, Et de la paix qu'elle a donnée, Etre esclave éternellement!

20,1017

C'est assez sair par le courage;
Assez d'ennemis abattus;
GRAND ROI, vous avez cent vertus;
Dont nous vous demandons l'usage.

Il n'est pas toûjours à propos, De passer un sleuve à la nage; En Guerre, j'aime le Héros, Dans la paix, je suis pour le Sage.

Etre des ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre,
C'est le plus grand des biens qu'un Prince sur la
terre,
Puisse goûter jamais.

Tome V .

LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS

A MONSIEUR

DESAINT-EVREMOND:

YAPPRENS avec plaisir que mon ame J vous est plus chere que mon corps, & que votre bon sens vous conduit toujeurs au meilleur. Le corps, à la vérité, n'est plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la soutient, & qui la rend sensible au souvenir d'un ami, dont l'absence n'a point effacé les traits. Je fais souvent de l'vieux Contes où Monsieur d'Elbene, Monsieur de Charleval, & le Chevalier de Rivière réjouissent les modernes. Vous avez part aux beaux endroits: mais comme vous êtes moderne aussi, j'observe de ne vous pas louer devant les Académiciens qui se sont déclarés pour les Anciens. Il m'est revenu un PROLOGUE en Musique (1), que je vous

⁽¹⁾ Ci-dessus, page 135.

DE SAINT-EVREMOND. 291 drois bien voir sur le Théatre de Paris. La beauté qui en fait le sujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toûjours les Déesses de la beauté. Me voici bien haut: comment en descendre? mon très-cher ami, ne falloit-il pas mettre le cœur à son langage? Je vous assure que je vous aime toujours plus tendrement que ne le permet la Philosophie. Madame la Duchesse de Bouillon est comme à dix-huit ans : la source des charmes est dans le sang Mazarin. A cette heure que nos Rois sont amis, ne devriez-vous pas venir saire un tour ici ? Ce seroit pour moi le plus grand fuccès de la Paix.

LES POULES DE LESBOS,

FABLE ALLEGORIQUE.

L'une amante, l'autre aimée;
Ce qu'on n'eût deviné jamais,
Autre Poule survient: la guerre est allumée.
J'avois bien sû touchant deux Coqs
Telle chose dans la Fontaine (1);

(1) Voyez la FABLE de la Fontain:, Deux Coeqs vivoient en paix, &c.

Bb ij

Mais de ces Poules de Lesbos
Ici la recherche étoit vaine,
Quel moyen de les accorder?
Dit la Poule, des deux également cherie;
La nouvelle me plaît, & l'autre est mon amie
Q'avec raison je dois garder:
Quitter pour un temps ma patrie
Est l'unique moyen de les raccommoder;
Je vais partir, & vous ordonne
(Sur peine de désobéir
En rebelles à ma personne,)
De vous voir & vous réunir:
Poules, obéissez à l'ordre que je donne;

LETTRE 'A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

E prends un plaisir sensible à voir de jeunes personnes, belles, sleuries, capables de plaire, propres à toucher sincerement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toujours eu beaucoup de rapport entre votre goût, entre votre humeur, entre vos sentiDE SAINT-EVREMOND. 293 inens & les miens, je croi que vous ne ferez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui fait plaire à toutes nos Dames. C'est Monsieur le Duc de Saint-Albans, que j'ai prié, autant pour son intérêt que pour le vôtre, de vous visiter. S'il y a quelqu'un de vos amis avec Monsieur de Tallard du mérite de notre temps, à qui je puisse rendre quelque service; ordonnez. Faires-moi savoir comment se porte notre ancien ami Monsieur de Gourville. Je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses assaires: s'il est mal dans sa fanté, je le plains.

Le Docteur Morelli, mon ami particulier, accompagne Madame la Contesse de Sandwich, qui va en France pour sa santé. Feu Monsieur le Comte de Rochester, Pere de Madame Sandwich, avoit plus d'esprit qu'homme d'Angleterre. Madame Sandwich en a plus que n'avoit Monsieur son Pere : aussi généreuse que spirituelle; aussi aimable que spirituelle & genéreuse. Voilà une partie de ses qualités. Je m'étendrai plus sur le Mé-

decin que sur la malade.

Sept Villes, comme vous savez, se disputerent la naissance d' Homer e: sept grandes Nations se disputent celle du Morel-Li; l'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, la Turquie, l'Italie, l'Espagne. Les Pays froids, les Pays temperés même; la France, l'An-

Bb iij

gleteire, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il fait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il est né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la Musique passionnément, il est sou de la Poësse: curieux en Peinture, pour le moins; connoisseur, je ne le sai pas: sur l'Architecture, il a des amis quilla savent: celébre sérieusement dans sa prosession: cacelébre sérieusement dans sa prosession: capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoissance de tous vos Illustres: s'il a bien la vôtre, je le tiens assez heureux; vous ne lui fauricz faire connoître personne qui ait un mérite si singulier que vous. Il me semble qu'Epicure saisoit une partie de son souverain-bien, du souvenir des choses passées. Il n'7 a plus de souverain-bien pour un homme de cent ans comme moi : mais il est encore des consolations. Celle de me souvenir de vous, & de tout ce que je vous ai oiii dire, est une des plus grandes.

Je vous écris bien des choses dont vous ne vous fouciez guére; je ne fonge pas qu'elles vous ennuyeront. Il me fussit qu'elles me phisent: il ne faut pas à mon âge croire qu'en puisse plaire aux autres. Mon mérite est de me contenter; trop heureux de le pouvoir faire en vous écrivant. Songez à me ménager du Vin avec Monsieur de GourDE SAINT-EVREMOND. 295 ville. Je suis logé avec Monsieur de l'Hermitage, un de ses parens; fort honnête homme, resugié en Angleterre pour sa Religion. Je suis taché que la conscience des Catholiques François ne l'ait pû soussir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait fortir. Il mérite l'approbation de son Cousin assurément.

REPONSE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

Quoi songez-vous de croire que la vûe d'un jenne homme soit un plaisir pour moi? Vos sens vous trompent sur ceux des autres: j'ai tout oublié hors mes amis. Si le nom de Dosteur ne m'avoit rassurée, je vous aurois sait réponse par l'Abbé de Hauteseulle, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçut votre Lettre

Bb iiij

qui m'a autant réjouie qu'aucune que j'aye jamais reçue de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin! & que je suis malheureuse de ne pouvoir vous répondre du succès! Mon-sieur de l'Hermitage vous diroit aussi bien que moi, que Monssieur de Gourville ne sort plus de sa chambre : assez indisserent pour toutes fortes de goûts; bon ami toûjours, mais que ses amis ne songent pas d'employer, de peur de lui donner des soins. Après cela, si par quelque infinuation, que je ne prévois pas encore, je puis employer mon savoir saire pour le Vin, ne doutez pas que je ne le fasse. Monsieur de Tallard a été de mes amis autrefois: mais les grandes affaires détournent les grands hommes des inutilités. On m'a dit que Monsieur l'Abbé du Bois iroit avec lui: c'est un petit-homme délié, qui vous plaira, je croi (1). Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains: on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'est pris fini en France. J'ai été charmée de l'endioit où vous ne craignez pas d'ennuyer; & que vous êtes sage, si vous ne vous souciez plus que de vous: non pas que le principe ne foit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire

⁽¹⁾ M. l'Abbé du Bois vint en Angleterre en qualité de Secretaire de M. de Tallard, Ambassadeur extraordinaire de France. Il est mort Carginal & premier Ministre, le 10 d'Août 1723.

DE SAINT-EVRÉMOND. 267 aux autres. J'ai écrit à à Monsieur Morelli : si je trouve en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN

MYLORD Godolphin a fait passer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoûte un peu de Pois sans parchemin, comme on les appelle en mon pays. On m'a dit que vous étiez hier à Londre: je devois bien en être averti. Vos régles sont générales: si quelqu'un en devoit être exemt, ce seroit le Chevalier de la triste sizure.

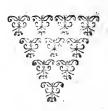
Votre absence a fait ses loix Egales & nécessaires: Rien ne l'en a sû parer, Apprenez, amis vulgaires, A soussir sans murmurer (1).

Hasta la Muertes

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome IV, page 259.

A LA MESME.

Ous aurez la bonté, s'il vous plaît 3 de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du temps du Marquis de Créqui. Vous y verrez un petit espace couvert d'herbes de senteur. Il me semble que Mylord Ranelagh y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande: je confesse mon ignorance pour le fruit, & je suis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles; trop heureux si je n'ai pas oublié celles que j'avois apprises. Honorer votre grace est ce que sait & saura toujours hasta la Muerte el Cavallero, &c.



L E T T R E DEMADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

J'A 1 envoyé une réponse à votre dernière Lettre, Monsieur, au correspondant de Monsieur l'Abbé du Bois; & je crains, comme il étoit à Versailles, qu'elle ne lui ait pas été rendue. Je serois fort en peine de votre santé, sans la visite du bon petit Bibliothequaire de Madame de Bouillon (1), qui me combla de joie, en me montrant une Lettre d'une personne, qui songe à moi à cause de vous. Quelque sujet que j'aye eu dans ma maladie de me louer du monde & de mes amis, je n'ai rien ressenti de plus vis que cette marque de bonté. Faites sur cela tout ce que vous êtes obligé de saire, puisque c'est vous qui

⁽¹⁾ Monsieur l'Abbé de Hauteseuille.

me l'avez attirée. Je vous prie que je fache par vous - même si vous avez rattrappé ce bonheur dont on jouit si peu en de certains temps. La source ne sauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable personne qui soutient votre vie. Que j'envie ceux qui passent en Angleterre! & que j'aurois de plaisir de dîner encore une sois avec vous. N'est-ce pas une grossiereté que le sou-hait d'un dîné? L'esprit a de grands avanta-ges sur le corps: cependant ce corps sournit souvent de petits goûts qui se résterent, & qui soulagent l'ame de ses trisses résléxions. Vous vous êtes souvent moqué de celles que je faisois: je les ai toutes bannies. Il n'est plus temps quand on est arrivé au dernier période de la vie : il faut se contenter du jour où l'on vir. Les espérances prochaines, quoique vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin: elles sont plus sûres. Voici



une belle morale : portez-vous bien ; voilà à

quoi tout doit aboutir.

SUR LE QUIETISME,

N voit aujourd'hui deux Systêmes de Religion dans le monde, que Marthe & Madeleine semblent autoriser,

> Marthe convient proprement Aux gens de grand mouvement; A ces ames empressées Saintement intéressées, Qui font leur fortune aux Cieux; Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine; Prennent de la Madeleine Le mérite d'aimer bien: 'Aimer, est leur récompense; 'Aimer, est leur jouissance; Pour eux le reste n'est rien.

Telle de qui la tendresse Fut une humaine foiblesse, En fait une passion Qui de jour en jour s'épure; Change à la fin de nature, Et devient Religion. La Grace du Janseniste, Les Oeuvres du Moliniste, Qu'on vit régner tour à tour; Des hommes sauvoient les ames : Mais pour le salut des semmes, Il a fallu de l'Amour.

Ceux qui de Marthe agissante; Suivent l'humeur intrigante; Serviront Dieu dans les Cours: Je le fais aimer aux Dames; Changer l'objet de leurs slammes; C'est les faire aimer toûjours.

SUR LE MESME SUJET. STANCES IRREGULIERES.

'A M OUR Divin, à sa naissance;
Ne se produit qu'avec timidité;
Mais à mesure qu'il avance
Il se désait de son humilité;
Et bien-tôt avec consiance
Il croit s'unir à la Divinité.
Dans une si haute alliance;

DESAINT-EVREMOND. 303

L'ame au dessus de notre humanité, Se fait comme une jouissance, Un avant-goût de la félicité.

Mais craignez un peu que la rate; Dans vos divines unions, De quelque vapeur délicate Ne forme des illusions.

Craignez dans un transport extrême Où la raison n'a pas de lieu: Craignez d'être plus à vous-même; Plus vous penserez être à Dieu.

De sa propre ardeur enslammée,
Dans sa passion rensermée,
Une ame aimera nuit & jour
Sans objet, sans amant, seule avec son Amour



DIALOGUE SUR LE QUIETISME:

LE DOCTEUR, LA MERE, LA FILLE. (1)

LE DOCTEUR,

An Tqu'on vous voit jeunes & belles;
Vous ne volez qu'en ces bas lieux;
Quand le temps vous appelle aux choses éternel;
les,

Vous empruntez les aîles D'un amour tout nouveau, dont le vol glorieus Vous porte dans les Cieux.

Vous porte dans les Cieux.

Là, de l'amour humain on fait un facrifice;
Et s'il n'a tenu vos appas
Affez long-temps à fon service,
L'amour divin ne viendra pas.
On a beau voir femmes & filles,
Quitter biens, maisons, & familles:
'A moins que d'avoir eu les principes d'aimer;
C'est inutilement que l'on passe la mer.

(1) Monsieur le Féyre; Madame & Mademoi; selle Justel.

DE SAINT-EVREMOND. 305

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en An-

Les moyens précieux dont on vient de parler ?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir sû dans votre propre terre: Autrement vers le Ciel vous ne sauriez voler.

LA MERE.

Que faissez-vous, Judith, quand vous étiez en France?

LA FILLE.

Paccommodois mon cœur avec ma conscience.

LA MERE.

Si je m'en souviens bien vous n'aviez que douze

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans; mais aux ames bien nées. L'Amour n'attend jamais le nombre des années. Un mérite élevé ne dépend point du temps: Si jeune que j'étois, je sentois en mon ame Ce principe d'aimer, qui produit une slamme.

LA MERE.

Vous sentez aujourd'hui plus qu'un Je ne sai quoi

Sans doute; mais reglé, mais soûmis à la soi.
Parlez sincérement à votre tour, ma mere;
N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme une affai-

re?

LA MERE.

J'aimai fort mon mari.

LA FILLE.

Vous aimiez un Epoux!

Ne dites point cela devant d'autres que nous.

Je le repeterai sans craindre qu'on me gronde,

Ce n'est point un discours à tenir dans le monde;

Vous aimiez un mari! voyez le beau degré

Pour monter à l'amour de Monsieur de Cambra;

C'est-là, c'est justement l'amour intéressée.

LA MERE.

Judith, connoissez mieux le fonds de ma pensée; De Meaux l'intéressé chez moi n'a point de lieu, Et je suis plus que vous en état d'aimer Dieu. On peut, on peut aimer ce que l'on trouve aima; ble

Je ne vous défens point votre je ne sai quoi ; Mais au plus curieux soyez impénétrable , : Cachez-vous aussi bieu que moi.

LA FILLE.

On se cache avec trop de peine:
Pour moi, j'aime tout franchement:
Et je sais quelquesois la vaine
D'aimer.... J'entens honnétement:
Je sai qu'une galante antique,
Faisant la bonne Catholique,
Dira; » mes Dames de Sion,
» Dans le zéle qui vous dévore

DESAINT-EVREMOND. 307 P Vons vous feriez brûler pour la Religion,

» Mais vous faites l'amour encore

LA MERE.

Judith, un amant près de vous, Pourroit trouver un fort plus doux; Que ne fut celui d'Holopherne.

LA FILLE.

Il est yrai que je me gouverne; Par un esprit moins inhumain: La Judith du temps où nous sommes ; De ses yeux, non pas de sa main, Voudroit faire mourir les hommes. Pourquoi reprochez-vous d'aimer? Ce n'est point ce qui nous divise; Autrefois on yous fut charmer, Sans troubler la paix de l'Eglise.

Pourquoi vous animer contre une passion, Où nous pouvons trouver notre réunion? Quand Monsieur de Condom dans sa Foi CA-

THOLIQUE (I).

Voulut se rapprocher de nous; Il étoit jeune, tendre, doux, Et maintenant Prélat antique, Sous le nom de Monsieur de Meaux ; Il nous fait mille & mille maux : Il nous détefte, il nous abhorre:

⁽¹⁾ EXPOSITION de la Dostrine de l'Eglise Catholique Sur les matieres de Controverse.

303 OEUVRESDEM.

Mais tel qu'il est, sa gravité
Se soumettroit à la beauté.
Nous avons gâté nos affaires
En faisant raisonner nos meres;
Avec leurs appas surannés,
Avec des Docteurs rasinés:
Il falloit prendre en nos familles
De belles & de jeunes filles,
De qui les charmes tout-puissans

Eussent quitté l'esprit, pour attaquer les sens? Pour moi, j'aurois su les conduire A m'aimer, au lieu de m'instruire. A nous accorder don pour don; J'en avois un pour Charenton, Et si je l'avois fait ; je pense Que nous serions encore en France: 11 Ah! que n'employoit-on l'Amour. 'Au lieu de nos Controversistes; Il eût mis d'accord en un jour, Cent Huguenots & cent Papistes; Mais s'agit-il de notre Foi; C'est une dispute éternelle, Division perpetuelle, Entre, vous croyez, & je croi, Vouloir jurer sur la parole, D'Arnauld, Jurieu, Claude, Nicoles C'est s'obliger par un serment,

DE SAINT-EVREMOND. 305

A se hair mortellement.

La chaleur de leur Conference (1);

L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;

Communique à nos esprits,

Secretement leur violence.

LA MERE.

Eh! qui vous en a tant appris?

D'où vous vient tant d'intelligence?

LA FILLE.

Ce n'est pas avec des Maris, Qu'on peut apprendre ma science:

LA MERE.

Vous n'avez encor que vingt ans, Que de savoir! d'expérience!

Yous ne pouviez pas mieux employer votre temps

LE DOCTEUR.

Judith, parlez en conscience,

Etes-yous en état de voler vers les Cieux?

LA FILLE.

Je fais pour cela de mon mieux:
Je me prépare au facrifice
De l'Amour humain immolé;
Mais je suis attachée encore à son service;
N'ayant pas terre à terre assez long-temps volé.

⁽¹⁾ Voyez la Conference avec Monsieur Claude Ministre de Charenton sur la matiere de l'Eglise, par Monsieur Bostuet, Evêque de Meaux, & la Re'Ponse de Monsieur Claude.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

M A Z A R I N.

Y YORD Devonshire a dit à Brunet; IVI qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que d'aller à sa maison de Campagne; qu'il savoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impressions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma maxime est de n'être pas content de beaucoup de choses; & de n'en te moigner rien. C'est se livrer à son ennemi, que de le menacer; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejetté les tiédes; mais le monde les doit souffrir. Mylord Devonshire ne se seroit pas laissé manger le ventre par un Renard, comme le jeune Lacédémonien, sans parler. Il n'y a pas de constance; mais il n'y auroit pas eu grand cri-me à parler : on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord Devonshire.

DE SAINT-EVREMOND. 312 Vetre résolution est bonne, de vouloir vivre sans dettes & commodément. L'argent & le mérite ne sont pas choses incompatibles. Quand ils seroient mal ensemble, c'est une chose digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans sa perfection: je souhaite que la sortune vous donne l'autre. Personne n'en seroit un si bon usage.

Je vous envoye un Livre nouveau des Amours de Henri le Grand, très-bien écrit & très-agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entière la Confession de Monsieur de Sancy, sous le Titre de Manische du Roi sur son Divorse, je l'estime;

rois beaucoup.

A LA MESME.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut se dispenser, & ne pouvant se trouver à la Pêche, la partie a été remise. Mylord Ranelagh s'est chargé de vous le faire savoir; & en tout cas, pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Lapins pour vous faire tenir: on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le paquet est 312 OEUVRES DE M.

gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'avis. Je voudrois que tous les donneurs d'avis sussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens: un pour six n'est pas trop. Mylord d'Arran, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui est dans votre Lettre; il se dit malheureux en amour, peu avancé en mariage, reculé en Politique; & que le Roi Jacques n'est pas plus malheureux d'avoir perdu ses trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans votre maison. Comme je ne suis pas heureux en chûte à la fin de mes Lettres, je dirai brusquement Hasta.

A LA MESME

C'Est trop que d'être deux jours sans favoir de vos nouvelles. J'en ai demandé deux sois le jour à Saint-James sans en apprendre: vous aurez la bonté d'en faire dire au petit Sénateur. Si vous vous portez bien ; je ne saurois me porter mal. Votre santé a fait jusqu'ici la mienne: je souhaite que cette insluence-là dure long temps. Si vos Champs plus sertiles & moins brûlés du Soleil que celui

DE SAINT-EVREMOND. 313' celui de Montiel vous donnent de petites Féves, vous contenteriez un appétit qui se peut nommer une santaisse, tant il est déréglé. Le Champ de Montiel vous est assez connu, sans que j'aie besoin de vous l'expliquer. J'y laisse Don Quichotte, & ne prens de lui que Hasta la Muerte, sin ordinaire de mes Lettres.

A

MYLORD MONTAIGU

N admire avec raison Votre superbe Maison, A tous Etrangers ouverte; On admire d'un miroir Le plus grand qu'on puisse voir La nouvelle découverte;

Aux meubles, aux jardins, on trouve mille appas; Mais je n'en vois pas un, lorsque je ne vois pas

La Bourse verte (1). Que Baptiste avec ses Fleurs Retourne bien-tôt en France; Que les divers Prosesseurs

Tome V.

Dd

⁽¹⁾ Mylord Montaigu payoit une rente viagere de cent livres sterling à M. de Saint-Evremond, pour une somme de cinq cens livres sterling, qu'il lui avoit donnée à l'âge de soixante & quelques années.

314 OEUVRES DE M.

De bel Art, belle Science;
Que tous nouveaux destructeurs
De l'ancienne opulence,
Portent leur dégât ailleurs:
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inspecteurs;
Ils ne font point de dépense

Si ce n'est en projets de Maisons & Jardins, Qu'à chaque bel aspect ils sont sur les chemins.

Tantôt Mansards ils bâtissent,
Et puis après démolissent:
Tantôt Nôtres & Dégots
Ils coupent bois à propos,
Pour faire une belle vûe
Et donner au Jardin une juste étenduë.
J'aime des Inspecteurs tous leurs grands bâtimens,
J'aime leurs escaliers, salons, appartemens;
Ils les font en carrosse; & ce qui m'en sait plaire.
On revient au logis sans qu'il en coûte guére.

Il n'est pas ainsi du Ruisseau
Honoré du nom de Riviere,
Dont ils ont fait des pièces d'eau
D'une beauté fort singuliere.
Quarrés, octogones, canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux.
Ennemis de la Bourse verte,
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autresois

DE SAINT-EVREMOND. 31-9

Comment seroit la Bourse pleine,
Après les jets d'eau de Boughton (1)?
On parle de meubler Ditton (2),
De velours, de damas de Géne;
Au Cockpit (3) autres Bâtimens,
Et logemens sur logemens,
A la Campagne comme à Londre;
C'est assez dequoi me consondre:
Mais si Mylord par ce métier
N'est pas consondu le premier,
Je pense que la Bourse verte
Pourra se voir encore ouverte.
Mais Mylord entre; je l'entens.

MYLORD MONTAIGU.
L'avoir payé vingt & deux ans!
Que la réfléxion est triste!
Combien de Tableaux de Baptiste;
Que de Miroirs j'eusse acheté
De la maudite Annuité!
Auroit-on crû que la nature

Eût suspendu pour lui la rigueur de sa Loi Aux climacteriques si dure?

Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi?

Non, non; c'est une chose sûre

Que tout autre y seroit attrappé comme moi.

^(1.2) Maisons de campagne de Mylord Montaigu.
(3.) Près de White-Hall, où Mylord Montaigu avoit un appartement.

Dd ij

316 OEUVRES DE MI

SAINT-EVREMOND.

Le nombre des ans, je l'ignore:
Que sert-il de le retenir?
Payez, Mylord, payez encore,
Et du pessé perdez le souvenir.
Ce Vers heureux que vous avez sû faire,
Bâtisse moins, & ne me devez rien (1),
Soit du Mylord la leçon ordinaire,

Pour son profit autant que pour le mien. Que les Eaux de Bougthon où les Mangars, les Philes,

Ont trouvé des Brochets faisant les Crocodiles(2); Que parterres, jardins, potagers à finir Obtiennent peu de chose à les entretenir; Et que du bâtiment la face irréguliere Au soin de Phéritier se laisse toute entiere.

Tel que sous l'oncle sut Ditton,
Qui manquoit un peu de lumiere,
Que telle reste la Maison
Dans son obscurité premiere.
De bon fruit de loin apporté,
De poissons mis dans la riviere,

(1) Parodie de ces Vers de la BERENICE de Racine.
Voyez-moi plus souvent, O ne me donnez vien.

⁽²⁾ Mangar & Phile, Valets de M. le Marquis d'Heucourt & de M. de Saint - Evremond, étant allés pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des Brochets si gros, qu'ils crurent que c'étoit des Crocodiles, & s'enfuirent de peur d'en être dévorés.

DE SAINT-EVREMOND. 317

D'oiscaux de grande rareté Dont on doit remplir la voliere, De magnifique canardiere Que le Mylord soit contenté. Palais d'une grandeur immense, Bornez enfin votre dépense; Fixez la curiofité Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

M Onsie v. R. l'Abbé du Bois m'a rendu votre Lettre, Monsieur, & m'a dit autant de bien de votre estomac que de votre esprit. Il vient des temps où l'on fait bien plus de cas de l'estomac que de l'esprit; & j'avoue à ma honte, que je vous trouve plus heureux de joiiir de l'un que de l'autre. J'ai toujours crû que votre esprit dureroit autant que vous; on n'est pas

Dd iii

318 OEUVRES DE M.

fi sûr de la santé du corps, sans quoi il ne reste que de tristes résléxions. Insensiblement je m'embarquerois à en saire: voici un autre Chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un desir de voir les honnêtes-gens de toute sorte de pays a fait quitter une maison opulente sans congé. Peut-être blâmerez-vous sa curiofité; mais l'affaire est faite. Il sait beaucoup de choses: il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à son âge. Je l'ai crû digne de vous voir, pour lui faire commencer à sentir qu'il n'a pas perdu son temps d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait priers par son frere aîné, qui est particulierement mon ami, d'aller savoir des nouvelles de Madame la Duchesse Mazarin & de Madame Harvey, puisqu'elles ont bien voulu se souvenir de moi.



R E' P O N S E

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

AMADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

Je n'ai jamais vû de Lettre où il y eût that de bon sens que dans la vôtre: vous saites l'éloge de l'estomac si avantageusement, qu'il y aura de la honte à avoir bon esprit, à moins que d'avoir bon estomac. Je suis obligé à Monsieur l'Abbé du Bois, de m'avoir sait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit ans, je mange des Huîtres tous les matins; je dîne bien, je ne soupe pas mal; on sait des Héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit, Plus de vertu, plus de conduite, Je n'en aurai point de dépit; Qu'un autre me passe en mérite D d iiij

320 OEUVRES DE MI

Sur le goût & sur l'appétit,
C'est l'avantage qui m'irrite.
L'estomac est le plus grand bien,
Sans lui les autres ne sont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre;
Un grand esprit veut tout comprendre:
Les droits de l'Estomac sont de bien digerer;
Et dans les sentimens que me donne mon âge;
La beauté de l'esprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'esprit; moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être: aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu, ou par l'usage que j'en sais, ou par l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le corps vous a été quelque chose dans votre jeunesse; présentement vous n'étes occupée que de ce qui regarde l'esprit: je ne sai pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté: quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis, les impressions que sont sur eux les objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible, & nous avons grand tort de les vouloir mortisser. C'est peut-être une ja-

DE SAINT-EVREMOND. 327 Iousie de l'esprit, qui trouve leur partage meilleur que le sien.

Monsieur Bernier, le plus joli Philosophe que j'aie connu, (joli Philosophe ne se die guéres, mais sa figure, sa taille, sa manière, la conversation, l'ont rendu digne de cette épithete-là:) Monsieur Bernier en parlant de La mortification des sens, me dit un jour, " Je vais vous faire une confidence que je » ne ferois pas à Madame de la Sabliere, à " Mademoifelle de l'Enclos même, que je » tiens d'un ordre supérieur ; je vous dirai en " confidence que l'Abstinence des Plaisirs me » paroît un grand Peché ». Je sus surpris de la nouveauté du Système; il ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. S'il est continué son discours, peut être m'auroit-il fait goûter sa Doctrine. Continuez-moi votre amitié, qui n'a jamais été altérée; ce qui est rare dans un aussi long commerce que le nôtre.



BILLET

DE

MONSIEUR JULIEN, (1)

A

MONSIEUR SILVESTRE.

J'ECRIS à Monsieur de Saint-Evremond:
que j'ai sué à saire cette Lettre! Je l'ai
méditée six jours, & ensin il se trouve que
je n'y ai rien mis de ce que j'avois médité.
Je n'envoye point l'Edit de Prato (2) un
seul mot en est la cause; mais seulement le
Nouveau Systeme d'Amour (3). Je vous
l'envoye par indivis avec Monsieur de SaintEvremond. Corrigez, Messieurs, augmentez, diminuez, saites ce qu'il vous plaira; mais
surtout disculpez-moi envers les Dames, que
j'aime beaucoup, mais d'une amour qui ne

(2) Conte de Bocace, que M. Julien avoit mis

en Vers.

⁽¹⁾ Monsieur Julien Scopon, Gentilhomme de Languedoc.

⁽³⁾ Autre Piece en Vers de M. Julien.

DE SAINT-EVREMOND. 323
va pourtant pas jusqu'à l'excès; comme dit
très - bien Monsieur Leti dans ses LoteRIES, parlant des Théologiens. J'ai grand
regret d'avoir quitté Londre; se voudrois y
être, quand ce ne seroit que pour jouer à
l'Hombre avec Monsieur de Saint-Evremond
& vous. Mais comme on apprend toujours,
je voudrois perdre pour avoir le plaisir de
manger à la fin une salade d'Asperges, &
boire une bouteille de vin de Bourgogne, ce
qu'on ne sait pas quand on gagne. Je suis,
éc.

L E T T R E

DE

MONSIEUR JULIEN,

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

Vous m'avez fait la grace de me demander l'Edit de Prato, & le Nouveau Systeme d'Amour: c'est seulement le dernier de ces Ouvrages que je vous envoye; il y a dans l'autre une expression qui me déplaît, je la veux corriger. Vous sa-

OEUVRES DE M. 324

vez, Monsieur, que quelquesois ces correc-tions donnent plus de peine qu'à recommencer une pièce. Au moins c'est uniquement par obéissance que je me résous à ce que je sais: je sai qui est Monsseur de Saint-Evremond, & qui je suis. Cette pensée n'a pas besoin d'explication; on la comprend affez. Mais, Monsieur, si quelque Dame voit ce Systême; que dira-t'elle ? Quelle hérésie en amour, quel renversement des Notions les plus générales! Qu'on lise tous les Romans, qui sont les Livres qui établissent avec le plus de solidité la Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quiétiste. A cela, je vous avoué que je n'ai rien à rêpondre.

Au reste, si j'ai l'honneur de vous écrire; ce n'est pas pour m'attirer une réponse de votre part: il seroit même avantageux pour votre part: il leroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je suis toujours en garde contre l'orgueil: pourrois-je m'en désendre si je recevois une de vos Lettres? Déja en ce pays-ci je n'ai pû m'empêcher de dire, à propos ou non, à tout le monde, que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquesois, & de jouer à l'Hombre avec vous; & quand je m'examine, je voi bien que mon dessein secret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye le 14, de Juillet 1698.

R E' P O N S E DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND

A

MONSIEUR JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le Nouveau Sys-TEME D'AMOUR, Vous avez eu la bonté d'envoyer le Systeme à Monsieur Silvestre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne soit très-agréable. La manière de conter égale celle de la Fontaine, & je croi que la nouveauté ne doit pas déplaire aux plus prudes: c'est leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont besoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne sont imitées.

Il me sembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans votre EDIT DE PRATO, quand vous cûtes la bonté de me le lire. L'idée de la persection gêne trop. J'aurois voulu le

326 OEUVRES DE M.

voir avec ses graces naturelles, sans attendre ce qu'auront mis ou tetranché les soins de l'art. Vous êtes dans le pays du monde où l'on écrit le mieux. La Hollande ne se contente pas d'avoir ôté à l'Italie la gloire de bien écrire en Latin, elle ne laisse pas à la France celle de mieux écrire en François. Vous étes venu en ce Pays-là augmenter le nombre de ceux qui écrivent si bien en notre Langue. Pour moi, Monsieur, je ne mérite aucune des louanges que vous me donnez. Conserver un peu de santé, ou pour mieux dire, me rendre la vie supportable, est tout mon soin. J'en aurai toujours un fort grand pour vous persuader qu'on ne peut être. avec plus d'estime que je suis, &c.



BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN:

L'AFFREUSE retraite dont vous me parlez ne la fauroit être pour vous plus que pour moi. Quand vous étes contente, je suis satisfait: quand vous avez à vous plaindre de votre condition, c'est un sujet de me plaindre de la mienne. J'attens de votre sermeté, que vous sousseirez encore quelque temps le méchant état de vos affaires; & de votre bon sens, que l'illussion des saux biens imaginés, ne prendra aucun pouvoir sur votre esprit. Esperez, Madame; vos embarras siniront. Quittez la biere, buvez votre vin, & saites venir à Mustapha ses inspirations ordinaires quand il a bû. Cela vaut mieux contre la mauvaise sortune, que la Consolation de Sénéque à Marcia.

L E T T R E DEMADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

MONSIEUR de Clerembaut m'a fait un fensible plaisir en me disant que vous songiez à moi : j'en suis digne par l'attachement que je conserve pour vous. Nous allons mériter des louanges de la postérité par la durée de notre vie, & par celle de l'Amitié. Je croi que je vivrai autant que vous. Je suis lasse quelquésois de faire toujours la même chose, & je loue le Suisse qui se jetta dans la riviere par cette raison. Mes amis me reprennent souvent sur cela, & m'assurent que la vie est bonne tant que l'on est tranquille, & que l'esprit est sain. La force du Corps donne d'autres pensées. L'on préséreroit sa force à celle de l'esprit: mais tout est inutile quand on ne sauroit rien changer; il vaut autant s'éloigner des réfléxions, que d'en saire qui ne servent

DE SAINT-EVREMOND. 329 à rien. Madame Sandwich m'a donné mille plaisirs; par le bonheur que j'ai éu de lui plaire: je ne croyois pas sur mon déclin, pouvoir être propre à une semme de son âge. Elle a plus d'esprit que toutes les semmes de France, & plus de véritable mérite. Elle nous quitte c'est un régret pour tout ce qui la connoît,& pour moi particuliérement. Si vous aviez été ici nous aurions fait des repas dignes du temps passé. Aimez-moi toujours. Madame de Coulange a pris la commission de faire vos complimens à M. le Comte de Grammont, par Madame la Comtesse de Grammont. Il est si jeune que je le croi aussi léger que du temps qu'il hais-foit les malades, & qu'il les aimoit dès qu'ils-étoient revenus en santé. Tout ce qui revient d'Angleterre parle de la beauté de Madame la Duchesse Mazarin, comme on parle ici de celle de Mademoiselle de Bellesond qui commence. Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, je n'en entens point dire de bien sans plaisir. Adieu, Monsieur; pourquoi n'est-ce pas un bonjour? Il ne saudroit pas mourie fans fe voir



AMADAME

HERVART.

E ne sut point par un hazard.

Que Geneve sut conservée,

L'Etoile de Madame Hervart

De l'Escalade l'a sauvée (1),

Ainsi la moderne Sion

Lui doit sa conservation;

Et depuis ce jour salutaire,

On sait que tous ses habitans

La regardent comme une mere,

Qui les voit comme ses ensans.

Quelqu'un pour rimer à Geneve

La traite d'une nouvelle Eve;

Mais si je l'ai bien entendu,

Madame Hervart n'a de sa vie

Fait connoître la moindre envie

De goûter du fruit désendu.

⁽¹⁾ Madame Hervart naquit à Genéve le 12. de Décembre 1602. jour même de l'ESCALADI. Sa mere sentant les premieres douleurs de l'accouchement, envoya chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant trouvé des gens armés dans les rues, donna l'allarme: c'est ce qui a fait dire à Monsieur de Saint-Evremond que Madame Hervard avoit savé Genéve.

DE SAINT-EVREMOND. 331

Elle auroit peu craint la cautelle Du Serpent, du fin séducteur: Pour le genre humain, quel bonheur, Si l'autre Eve cût été comme elle ! Puisse Madame Hervart dix ans Etre encor parmi les vivans! De notre Faculté Françoise . Généreuse en sa fonction: Ayons la pure affection; Point de commerce avec l'Angloise; Ses Docteurs demandent pour eux Des Malades trop généreux. Laissons aux Docteurs d'Angleterre Tous les maux qu'auront les Anglois, Et que jamais aucun François Ne soit malade en cette Terre, S'il n'est pas sûr de l'amitié De son Docteur réfugié. Le Médecin François essuye Vent de Nord, neige, grêle, pluye: Pour une petite vapeur, Pour un commencement de rhûme. On fait quitter au bon Docteur Son mince matelas, & son gros lit de plume; Et quand il est venu: d'un air tout gracieux,

La malade lui dit, » on se porte un peu mieux; » On se trouve assez soulagée,

. Et l'on vous est bien obligée;

332 OEUVRES DE M.

» Mais il n'en faut pas abuser, » Docteur, allez vous reposer. On le reconduit, on l'éclaire; A peu près voilà son salaire, Que le magnanime Docteur Semble recevoir de bon cœur.

L'Anglois croit que les nuits aux Docteurs sons données

Pour attendre en repos le retour du foleil, Laissant tranquillement jusques à leur réveil Le malade inquiet au soin des destinées.

Une basse assiduité,
Une servile diligence
Feroient tort à la sussissance
D'un Médecin par tout vanté.
Son nom fait pour lui son office;
Sa réputation lui tient lieu de service :

Encore s'il ne coûtoit rien On pourroit être son malade; Mais le Docteur se persuade

Qu'on ne sauroit jamais le payer assez bien.
Nous avons des Docteurs de notre connoissance
Gens d'esprit, de savoir, de grande expérience,
D'un soin pour le malade exact & diligent,
Et d'un procedé noble à l'égard de l'argent.
C'est-là que nous devons porter nos maladies,
C'est-là qu'honnêtement elles seront guéries,
Et si l'on nous en croit, Madame Hervart & moi

DE SAINT-EVREMOND. 333

Les Anglois dans nos maux auront fort peu d'emploi.

> Pour éviter l'apoplexie, Prévenir toute l'éthargie, Qu'elle ait toûjours auprès de soi-Les meilleures goutes du Roi: Oue le douziéme de Decembre Elle descende de sa chambre. Pour faire la solemnité; De sa vieille Nativité. Pour pouvoir entendre à son aise La CHANSON de Monsieur de Beze (1) Et donner dans un long festin Affez largement son bon vin. Qu'elle soit toûjours regardée. Comme la mere des Croyans, Et qu'à Genéve tous les ans-Sa fête puisse être gardée.



⁽¹⁾ La Chanson qu'on chante tous les ans à Genéve; le jour de l'Escallade, a été faite par Théodore de Beze.

SUR

LE ROI D'ESPAGNE.(1)

E maintiens la paix dans le moude: Il est certain que par ma mort (2), On verroit la rage du sort, De carnage & d'horreur couvrir la terre & l'onde.

Que d'autres vantent leur pouvoir, Ou leur vertu, ou leur conduite : JE vis: j'ai le plus grand mérite Que dans l'Europe on puisse avoir.

LETTRE DE MONSIEUR SILVESTRE.

M ADAME Mazarin est assez indisposée pour ne vous écrire pas de sa main ; elle emprunte la mienne, & m'ordonne de

⁽¹⁾ Charles II. (2) Ce Prince mourut le premier Novembre 1700.

DE SAINT-EVREMOND 335 vous dire que vous lui avez fait un fort grand plaisir de lui donner de vos nouvelles, & de celles de toute votre petite Caravane. Elle a été sensible à la misere où vous vous êtes trouvés à Anvers, de n'avoir que du Vin de Bourvés à Anvers, de n'avoir que du Vin de Bourgogne à boire; point de Biere, point de Vin de Moselle, de Vin de Bourdeaux: elle a plaint votre malheur. Mylord Montaigu a eu les sentimens d'un vrai pere qui fait voyager son fils. Pour moi qu'on accuse dindifférence & quelquesois de dureté, j'ai été bien-aise que Mylord Monthermer s'accoûtumât de bonne heure à la satigue. Madame Mazarin a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane sus apporment peut revenir une Caravane sins apporter ni Singes ni Perroquets. Vous avez trouvé à Amsterdam une Guenuche si petite & si délicate qu'elle n'auroit jamais passé la mer. Vous avez vû à Breda un Singe merveilleux, dont on ne vouloit pas se désaire. Il n'y a point de ville qui n'ait eu sa rareté, & dont vous ne rendiez aussi bon compte que le Voyageur Allemand le plus exact pourroit saire (1). Pour envoyer des Guenons & des Jambons, qu'on s'adresse à des marchands : vous voyagezen curieux, & je ne doute point que votre Journal ne soit bien rempli.

⁽¹⁾ Voyez dans le II. Tome la Comédie de SIR POLITICE WOULDEE, Acte III. Scene 2.

336 OEUVRES DE M.

Depuis ma Lettre écrite, Madame Mazarin a fû que Monsieur Pujolas a eu un accident assez facheux: elle en a été fort touchée aussi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas si-tôt: d'inspecteur de jardins & de bâtimens, vous deviendrez pour quelque temps encore inspecteur de vie & mœurs.

Si vous revenez;

Apportez des guenons. Avec des perroquets:

Si vous allez à Rome,

Apportez des pardons. Avec des Chapelets.



SUR LA MORT

DE

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

E NFIN le Ciel l'a retirée, Cette beauté tant adorée; Celle qui causa tant d'amour, Hélas! vient de perdre le jour (1)!

Que l'on apprenne de nos larmes, Quel fut le pouvoir de ses charmes; Et que par notre desespoir, Un mérite si grand se fasse concevoir.

Chacun aujourd'hui se lamente;
Chacun lui porte ses douleurs;
Et l'on ne voit personne exemte,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.

⁽¹⁾ Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699. Voyez la VIE de M. de Suint-Evremond. Tome V. F f

Ah! MAZARIN, morte, vivante; Oue tu nous as coûté de pleurs!

Précieux souvenir de sa gloire passée,

De ses beaux yeux, si chers encore à la pensée;

Eternel entretien que sournit l'amitié;

Plus triste sentiment qu'inspire la pitié;

Douleur, juste douleur, si tendre, si sidelle;

Montrez ce que nos cœurs ont conservé pour elle.

Mais pourroient-ils ne le conserver pas? Quel autre objet eût notre ame charmée! Il n'étoit plus pour nous d'autres appas, Point d'autre amour, après l'avoir aimée,

De son esprit on étoit enchanté Quand on l'avoit entretenue; Qui la voyoit, qui l'avoit vûe, Ne pouvoit plus souffrir d'autre beauté.

Les charmes, les vertus, se disputoient en elle L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu; Et l'on a vû durer leur jalouse querelle, Jusqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

Falloit-il être inéxorable;

DE SAINT-EVREMOND. 339 Lorsqu'on vous conjuroit de prendre soin de

vous!

Lorsque vous refusiez de vivre au moins pour nous ;

· Puisque le dégoût de la vie, Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie! Chacun yous proposoit les moyens de guérir ; Et vous vous obstiniez contre tous à mourir. N'avez-vous été si charmante.

Que pour nous préparer le plus grand des malheurs? Ah! MAZARIN, morte, vivante, Que vous avez causé de pleurs!

Vous verrez, vous verrez, quand vous m'aurez perdue:

Injude, par ces mots répetés tant de fois, Vous annonciez la mort que vous avez voulue Sans aucun égard à nos droits!

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage; Moins pour votre intérêt que pour notre avantage; Ainsi vous nous deviez le compte de vos jours, Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au monde, & ce sut une injure Un outrage, un affront à toute la nature, De préserer l'horreur de l'éternelle nuit A l'aimable clarté du soleil qui nous luit.

Vous le sîtes pourtant, cruelle!
Au lieu d'attendre le trépas,
A l'heure juste & naturelle:
Vous alliez au devant, ou vous hâtiez ses pass

Jamais la mort ne fut sousserte, Avec tant de tranquillité; Jamais on ne sentit de perte, Avec plus de douleur, & moins de fermeté;

> Mais que dis-je; notre tendresse, Pouvoit-elle être une foiblesse ? Non, non; l'on ne sauroit blâmer L'excès où nous l'avons portée; Celle qu'on ne put trop aimer Ne peut être trop regrettée.

Beaux esprits, curieux, savans;
Gens d'agréable compagnie;
Quand vous pourriez vivre cent ans;
Vous ne verriez jamais un semblable génie!

Adorateurs de la beauté, Gardez-vous de prendre des chaînes; Conservez votre liberté; Il n'est plus de sujet qui mérite vos peines;

DE SAINT-EVREMOND.

De ses persections c'est trop long-temps parler: Trouvons-lui des défauts pour nous en consoler. Helas! autre source de larmes,

T ous ses défauts avoient des charmes

Quand elle grondoit ses amis, Un peu plus qu'il n'étoit permis, Son humeur chagrine étoit chere; Et l'on trouvoit dans sa colere, Un si naturel agrément, Qu'on se trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleurons une personne aimable, Jusqu'aux choses qui font hair; Pleurons une femme estimable, De n'avoir jamais sû ni tromper, ni hair.

Ministres Etrangers, qui cherchant à lui plaire; Vous donniez la douceur d'un commerce ordinaire:

Ajoûtez vos regrets à nos afflictions, Et remplissez de deuil toutes les Nations!



LETTRE

DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS;

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

Si on n'avoit pas à se perdre soi-même, on ne se consoleroit jamais. Je vous plains sensiblement: vous venez de perdre un commerce aimable, qui vous a soûtenu dans un Pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur? Ceux qui vivent longtemps sont sujets à voir mourir leurs amis. Après cela votre esprit, votre Philosophie vous servira à vous soûtenir. J'ai senti cette mort comme si j'avois eu l'honueur de connoître Madame Mazarin. Elle a songé à moi dans mes maux: j'ai été touchée de cette bonté; & ce qu'elle étoit pour vous, m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de reméde, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conservez le vôtre. Vos amis aiment à

DE SAINT-EVREMOND. 343 vous voir si sain & si sage: car je tiens pour Sages ceux qui savent se rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gaité de votre Lettre m'a autant plû que votre présent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la situation de sa vie vous pût servir de quelque consolation. J'ignore les manières Angloises: cette Dame a été très-Françoise ici. Adieu mille sois, Monsieur. Si l'on pouvoit penser comme Madame de Chevreuse, qui croyoit en mourant qu'elle alloit causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.



LETTRE

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

A

MONSIEUR LE MARQUIS.

DE CANAPLES.

Ous ne pouviez pas, Monsieur, me donner de meilleures marques de votre amitié, qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis, & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit dissicile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce: à l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, Monsieur, & celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris: je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommodités de la derniere vieillesse n'y apportoient un grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je à Paris, que me

DE SAINT-EVREMOND. 345 tacher, ou me présenter avec dissérentes hor-reurs; souvent malade, toujours caduc, dé-crepit? On pourroit dire de moi ce que di-soit Madame de Cornuel d'une Dame: Je voudrois bien savoir le Cimetiere où elle va renouveller de Carcasse. Voilà de bonnes raifons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de bien que j'ai ne pourroit pas passer la mer avec moi; il me seroit comme impossible de le tirer d'ici: c'est presque rien; mais je vis de ce rien-là. Madame Mazarin m'a dû jusques à huit cens livres sterling: elle me devoit encore quatre cens Guinées quand elle est morte. Assuréement elle disposoit de ce que j'avois, plus que moi-même: les extrémites où elle s'est trouvée. Cont inconcerbbles. Le voudeis trouvée, sont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reste, & qu'elle vê-cût. Vous y perdez une de vos meilleures amies: vous ne sauriez croire combien elle a été regrettée du public & des particuliers. Elle a eu tant d'indifférence pour la vie, qu'on auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglois, qui surpassent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalousie. Soyez assuré, Monsieur, que je suis, Oc.

LETTRE DEMADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

A MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

Votre Lettre m'a remplie de desirs inutiles, dont je ne me croyois plus capable. Les jours se passent, comme disoit le bon homme Des Yveteaux, dans l'Ignorance & la Paresse, & ces Jours nous détruisent, & nous sont perdre les choses à quoi nous sommes attachés. Vous disiez autresois que je ne mourrois que de Résléxion: je tâche à n'en plus saire, & à oublier le lendemain le jour que je vis aujourd'hui. Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps, qu'un autre. De quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois penduë. Cependant on tient à un vilain, corps, comme à un corps agréable: on aime à sentir l'aise & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouis encore. Plût à Dieu

DE SAINT-EVREMOND. 347 de pouvoir éprouver mon estomac avec le vêtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouit plus que la présence de beaucoup de gens que je vois; quoiqu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. Monsieur de Clerembaut me demande souvent s'il ressemble par l'esprit à son pere; non, lui dis-je: mais j'espére de sa présomption, qu'il croit ce non avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du siècle présent avec celui que nous avons vû! Vous allez avoir Madame Sandwich; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle fait tout ce que vous pensez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce païs-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré: elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trous vé le moyen de n'être point Etrangére ici.



REPONSE

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND;

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

A derniere Lettre que je reçois de Majours la meilleure; & ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé: la véritable raison est que votre esprit se fortisse tous les jours. S'il en est du corps comme de l'esprit, je soûtiendrois mal ce combat d'estomac dont vous me parlez. J'ai voulu saire un essai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand repas chez Mylord Jersey: je ne sus pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de Madame Sandwich: je voi son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne sus pas vaincu sur les louanges qu'elle vous donna, non plus que sur l'appétit. Vous étes de tous les Païs; aussi estimée à Long

DE SAINT-EVREMOND. 349 dre qu'à Paris. Vous étes de tous les temps; & guand je vous allégue pour faire honneur au mien, les jeunes-gens yous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent & du passé; puissiezvous avoir des droits considérables sur l'avenir! Je n'ai pas en vûe la réputation; elle vous est assurée dans tous les temps: je re-garde une chose plus essentielle; c'est la vie; dont huit jours valent mieux que huit siécles de gloire après la mort. Qui vous auroit propose autrefois de vivre comme vous viviez, vous vous seriez penduë; (l'expression me charme) cependant vous vous contentez de l'Aise & du Repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.

L'esprit yous satissait, ou du moins yous con-

Mais on préféreroit de vivre jeune & folle; Et laisser aux Vieillards exemts de passions La triste gravité de leurs Résléxions,

Il n'y a personne qui sasse plus de cas de la Jeunesse que moi : comme je n'y tiens que par se souvenir, je suis votre exemple, & m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de notre sentiment! Elle vivroit en-

350 O E U'V R E S D E M: core: mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la Campagne: elle part d'ici, admirée à Londre, comme elle a été à Paris, Vivez; la vie est bonne, quand elle est sans douleur. Je vous prie de saire tenir ce Billet à Monsieur l'Abbé de Hauteseuille, chez Madame la Duchesse de Bouillon. Je voi quelquesois les Amis de M. l'Abbé du Bois, qui se plaignent d'être oubliés: assurez-le de mes très-humbles respects.

LETTRE

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE CANAPLES.

JE ne sai, Monsieur, si vous avez reçû la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire, pour vous rendre graces trèshumbles des offres les plus obligeantes que l'on puisse saire. Je voudrois bien être en etat de m'en pouvoir servir. La nature dont j'ai eu tant de sujet de me louer, est sur le point de retirer ses saveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame Mazarin. C'est une cruauté pour Madame Mazarin, qui étoit aussi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûe: elle s'est sort peu souciée de l'injustice qu'elle lui a saite; car jamais personne n'est morte avec tant de résignation & de sermeté. Je m'assilige de sa perte tous les jours. Elle disoit souvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne se sût servir au sien:

Sur les aîles du Temps la Tristesse s'envole;

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne faurois gagner sur moi. L'intérêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je songe que la Niéce & l'Héritiere de Monsieur le Cardinal Mazarin a eu besoin de moi en certains temps pour subsister, je sais des Résléxions Chrétiennes qui serviront à mon salut, si elles sont inutiles pour mon payement.

L E T T R E DE MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS;

A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND:

E bel-esprit est bien dangereux dans l'amitié! Votre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois votre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu bessoin de me souvenir que Lucien a écrit à la louange de la Mouche, pour m'accoutumer à votre stile. Plût à Dieu que vous pûssiez penser de moi ce que vous en dites! Je me passerois de toutes les Nations. Aussi est-ce à vous que la gloire en demeure. C'est un chest-d'œuvre que votre derniere Lettre: elle a fait le sujet de toutes les conversations que l'on a eûes dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeunesse: Vous faites bien de l'aimer. La Philosophie sied bien avec les agrémens de l'esprit. Ce n'est pas assez d'être sage, il faut plaire; & je voi bien que vous

DE SAINT-EVREMOND. 353 vous plairez toujours, tant que vous penferez comme vous penfez. Peu de gens réfistent aux années: je croi ne m'en être pas encore laissé accabler. Je souhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la vie en elle-même, sans songer à son visage, qui cût toujours été aimable, quand le bon sens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conservera la force de l'esprit, en perdant la jeunesse: au moins le pensai-je ainsi. Adieu, Monsieur, quand vous verrez Madame la Comtesse de Sandwich, saites-la souvenir de moi: je serois très-sâchée d'en être oubliée.

LETTRE AMYLORD MONTAIGU.

N ne peut pas être plus sensible que je le suis à l'honneur de votre souvenir. Il n'y a pas un mot de votre Lettre qui ne m'ait donné du plaisir, excepté ceux qui m'assûrent que vous mangez des Truses tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai pense que j'en mangeois avec Matome V.

354 OEUVRES DE M. dame Mazarin: je me la suis représentée avec tous ses charmes; j'ai crû être à Boughton; le Nil & les Crocodilés m'ont paru. Je ne puis continuer ce discours sans douleur : il se faut finir. Madame Sandwich est à Windsordepuis neuf ou dix jours. Je lui ai envoyé votre Lettre : si elle revient à Londre, comme il y a apparence, je ne manquerai pas, Mylord, de lui parler de la Musique & des Truses qui l'attendent. Je ne doute point que Monsieur Silvestre n'ait fait concerter les Piéces de Corelli qu'il a apportées, & qui nous doivent faire mépriser la Chaconne de Galatée, & la Logistille de Roland. Nous attendions Monsieur Silvestre sur l'Architecture & sur la Peinture : il nous a dépaisés, Corelli a pris la place de Michel-Ange, & de Raphaël. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enseigne le moyen de ne point mourir (1). Je n'espère plus qu'en celui-ci. Tous es Médecins, les Apoticaires, les Chi:ur-

⁽¹⁾ M. Afgil publia un Livre Anglois en 1700. où il prétend faire voir qu'en conséquence de l'alliance de la vie éternelle révélée dans l'Ecriture, l'homme peut être transféré de la terre à la Vie éternelle, sans passer par la mort. Voyez les Nou-velles de la République des Lettres, du mois de Novembre 1700. & les autres Journaux de ce temps-là.

DE SAINT-EVREMOND. 355 giens sont enragés contre lui, de disposer de la mort à leur préjudice. Puissai-je, Mylord, profiter de ses instructions, & vivre les MILLE ANOS des Espagnols, pour vous conserver un très-humble & très-obéissant Serviteur.

L E T T R E A M O N S I E U R ***.

Vous ne fauriez croire, Monsieur, combien la Mort a trouvé de Partisans contre cet Auteur moderne, qui veut nous exemter de mourir. Les plus grands ennemis qu'il ait à combattre sont les Médecins. Toutes les Facultés se sont réunies, comprenant bien que s'il n'y a plus de mort, il n'y a plus de maladies: plus de maladies, plus de Docteurs.

LE GALENISTE.

Il est temps de snir nos mésintelligences,
Il est temps de nous réunir:
La mort est attaquée, il faut la maintenir;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus!
S'il est vrai, nous sommes perdus!

Gg ij

OEUVRES DE M. 356

Adieu nos Ecoles publiques, Qui pis est, adieu nos Pratiques. Ah! que cet immortel n'est-il entre nos mains! Ventouse, vomitif, saignée, & médecine,

Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de son Urine, Il auroit beau passer la mer, Pour éviter ma Sympathie,

Fût-il en Dannemarck, je le ferois suer (1); Je le rendrois plus sec que n'est une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau Une certaine Quintessence,

Dont une goute ou deux le mettroient au tonabeau:

Bien d'autres en ont fait déja l'expérience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra notre mêtier, Disent l'un & l'autre Garnier (2), Si l'on croit ce nouveau Prophéte? De Simples & de Minéraux,

⁽¹⁾ Il y avoit alors, (1700.) à Londre un Docteur Allemand, nommé Herwig, qui prétendoit guérir les mala-. dies par des sueurs sympathiques. Il suffisoit qu'il eût de l'urine du Malade, pour le faire suer au temps & à l'heure qu'il jugeoir à propos, même dans une distance assez éloignée. (2) Le Pere & le Fils.

DE SAINT-EVREMOND. 157.

De Syrops & de Cordiaux,
Notre provision est faite;
Mais qui des Drogues sera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,
Morsondus, tristes & chagrins,
Vivre toujours, mais vivre étiques;
Aussi-bien que les Médecins.

L'ANATOMISTE.
J'entens le renommé Buissiere,
Qui les membres n'épargne guére
Pour sauver le reste du corps;
J'entens Buissiere qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

LE LITHOTOMISTE.

Hélas! mon bon temps est fini,
Dit le Docteur Cipriani;
Je ne taillerai plus personne!
Assez de louange on me donne;
On m'admire dans mon emploi;
Où seront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.
Mais quoi! ces Immortalités,
'A la Foi du Chrétien sont des dons assectés,
Non pas des graces générales:
Quittons l'Europe pour jamais

3;8 O E U V R E S D E M. Et taillons, taillons déformais,

Dans les Indes Orientales.

Nous y taillerons des Omrahs,
De temps en temps quelques Rajas;
Et n'étoit sa Vieillesse extrême,
Peut-être Aureng-zebe lui-même(1).

Si les gens à tailler nous manquent quelquesois; Nous pourrons jouer plus d'un rolle:

Nous aurons avec nous, des Flûtes, des Hautbois,

Pour guérir de la Tarantole (2).

Au Docteur Silvestre.

Moquez-vous de leurs embarras,

Docteur, au teint frais, gros & gras:

Quand vous n'aurez plus de Malades,

Vous aurez toujours vos Sonnades,

Vos Musiques de Corelli

Pour faire un Concert accompli.

Je ne vous plains donc point; il est indubitable

(1) Empereur des Mogols, si connu par la relation des

Voyages de M. Bernier.

⁽²⁾ M. Cipriani, habile Chirurgien, & excellent Opérateur pour la Taille & l'extraction de la Pierre, avoit dessein de s'en aller dans les Indes avec le Sieur de Pas : ils devoient emmener avec eux Dieupart, fameux joueur de Clavessin, & quelques autres Musiciens. La Tarantule, ou Tarantule est une espèce d'Araignée, dont la morsure est mortelle, sion n'y appoite un promt remede; & ce remede c'est la Musique. Voyez le VOYAGE d'Italie de M. Misson, Tome III. & la Distertation de M. Buglivi, DE Anatome, morsu estellibus Tarantule.

DE SAINT-EVREMOND. 359

Que vous perdrez vos biens quand nous perdrons nos maux;

Mais vous vous fauverez par les Arts libéraux, Et ferez un métier beaucoup plus agréable.

Je vous dirai pour parler tout de bon, Que l'agrément de votre compagnie, A sû gagner notre inclination: Nous aimons mieux votre ancien génie Nous aimons mieux votre Erudition, Que vos talens apportés d'Italie.

HUITAIN.

E NFIN j'ai reconnu la flatteuse imposture Des vains, des saux plaisirs que l'on goûte en ces lieux;

Ce n'est qu'illusson, chimere toute pure, Heureux qui de bonne heure a pû songer aux Cieux!

J'y trouve cependant une chose assez dure, C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux Sans passer par la sépulture: . Une autre route seroit mieux.

E L O G E D U R O I.

Don Antonio de Corboue (1) disoit, qu'il est dissicile de trouver un grand Héros; un grand Héros Gun bon Roi ensemble, presque impossible; un grand Héros, un bon Roi, Gun honnête-homme; c'est ce qu'on avoit jamais vû, Ge qu'on ne verroit jamais.

Ous n'aviez pas le don de prophétie;
Quand vous fites ce Jugement;
Antonio, si vous étiez en vie,
Vous changeriez de sentiment.
Des bons & justes Rois que le monde renomme;
Aucun n'a jamais fait tant de peuples heureux;
Nommez tous les Héros, il est plus Héros qu'eux;
Dans le mérite d'honnête-homme

Dans le mérite d'honnête-homme
Où les sujets sont les premiers,
Il a pris sur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laissé pour les particuliers.

(1) Voyez le Tome III. page 206:

DE SAINT-EVREMOND. 361 Faut-il quitter les plaisirs pour la Gloire? Ses moindres faits embellissent l'Histoire: Est-on en paix, en ce temps de repos Où l'on suspend les vertus des Héros? Est-on rentré dans la vie ordinaire?

C'est lui qui plaît à ceux qui doivent plaire.

Antonio, ces talens dispersés

Sont dans le Roi malgré vous ramassés;

On reconnoît, sans besoin qu'on le nomme,

Le grand Héros, le bon Roi, l'honnête-homme.

SUR LE MESME SUJET-

Les louanges qu'on donne

Se doivent aux vertus de quelqu'autre personne:
Un Auteur qui le loue avec peu de raison,
Fait valoir son sujet par la comparaison.

Des vertus des Héros il fait un Alexandre;
Pour un doux naturel s'il faut de la bonté,
Il ne manquera pas chez Titus de la prendre;
Il prendra chez Caton, justice & fermeté:
Mais ce qu'on dit du Roi, vertu, valeur extrême;
Et justice, & bonté tout se trouve en lui-même:
Les Auteurs n'auront point la peine d'ajoûter,
Comme ils sont en louant un mérite ordinaire:

Tome V.

362 OEUVRES DE M.

Qu'ils disent simplement ce que le Roi sait faire;
La grace qu'on veut d'eux c'est de ne rien ôter.
De son premier état qu'ils nous donnent l'image;
Comment, de ce qu'il sut, il s'est fait ce qu'il est,
De sa gloire, c'est-là le plus noble intérêt,
C'est-là, de sa vertu, le plus digne avantage.
D'autres sont parvenus aux suprêmes Grandeurs
Par de puissans appuis & de longues saveurs;
Mais un destin opiniâtre

Mais un destin opiniatre

Dont il éprouva les rigueurs,

Lui donna toujours à combattre

Des ennemis & des malheurs.

Qui pourroit surmonter toute sorte d'obstacles ; Vaincre des ennemis, être maître de soi, Celui-là passeroit les faiseurs de Miracles; Il feroit ce qu'a fait le Roi.



BILLE T A MADAME

DE LA PERRINE. (1)

A beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons, & le pavé sec, me sont croire que vous ne serez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous serez. Il seroit bon d'aller chez Madame Bond. Vous y étes sûre d'un petit gain, & d'entendre jouer du clavessin au-delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. J'attens votre Réponse, & suis votre mari d'hiver, aussi commode l'été, & peut-être l'hiver, qu'un mari de l'ordre des pacisiques des Noels puisse être.

⁽¹⁾ Madame la Marquise de la Perrine, fille de M. de Monginot, Médecin célébre, & homme de beaucoup d'esprit.

A LA MESME.

UITTEZ, quittez, ma bonne Prude;
Votre pudique inquiétude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez souper chez nous;
Vous trouverez de la Musique;
Vous pourrez y trouver du Jeu;
Et sans faire le magnisique,
Phaisan, Perdris, bon Vin, bon Feu;
Toute sorte de bonne chere,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez soin de votre raison,
Il n'est pas sûr qu'elle revienne;
Vous pourriez la laisser avec un Vin si bon:
Mais pour votre vertu n'en soyez point en peine;
Elle retournera pure en votre maison,
Si pure elle entre dans la mienne.

L E T T R E A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

N m'a rendu dans le mois de Decem-J bre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. d'Octobre. Elle est un peu vieille; mais les bonnes choses sont agréablement reçûës, quelque tard qu'elles arrivent. Vous étes férieuse, & vous plaisez; vous donnez de l'agrément à Sénéque, qui n'a pas accoutumé d'en avoir; vous vous dites vieille, avec toute les graces de l'humeur & de l'esprit des jeunes gens. J'ai une curiosité que vous pourrez satissaire: quand il vous souvient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence, que du trouble de la passion? Ne sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrette à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit?

Mais aimer, & vous voir aimée Est une douce liaison, Hh iij

366 OEUVRES DE M.

Qui dans votre cœur s'est formée De concert avec la raison.

D'une amoureuse sympathie, Il faut, pour arrêter le cours, Arrêter celui de nos jours; Sa fin est celle de la vie. Puissent les Destins complaisans Vous donner encore trente ans D'amour & de Philosophie!

C'est ce que je vous souhaite le premier jour de l'année; jour, où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour Etrennes des Souhaits.



B I L L E T A M O N S I E U R

DES MAIZEAUX.

JE vous renvoye, Monsieur, le Livre qu'on vient d'imprimer à Paris sous mon nom (1). Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume, que le commencement du PARALLELE DE M. LE PRINCE ET DE M. DE TURENNE; encore est il tout changé. La LETTRE sur la mort de Madame Mazarin est la chose du monde que j'aurois la moins saite: je n'ai jamais pensé à telle chose.

Vous pouvez sûrement répondre à vos amis de Hollande, que les Memoires de LAVIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point (2): il n'y a pas une ligne dans ce dernier qui me

(2) Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond,

sur l'année 1698,

⁽¹⁾ RECUEIL d'Ouvrages de M. de Saint-Evremond qui n'ont pas encore été publiés, imprimé chez Aniston en 1701.

convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribue, j'ai marqué dans votre Exemplaire les Piéces qui ne sont pas de moi; & vous savez qu'on a rempli d'un si grand nombre de fautes celles qui en sont, que je ne m'y reconnois presque plus. Vous m'avez engagé à les corriger; & il y a trois mois que j'y travaille, sans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puisque cela vous fait plaisir.

L E T T R E A MYLORD

GALLWAY.

Vous écrire, Mylord, sur le Régiment que le Roi vous a donné (1): vous auriez eu l'honnêteté de me faire réponse: j'ai voulu vous en ôter la peine, & me suis contenté de prier M. de Montandre & M. Boyer, de vous assurer que personne au monde ne prendra plus de part que moi à tout ce qui vous regarde.

⁽¹⁾ Le Roi lui avoit donné un Régiment des Gardes Hollandoises à cheval.

DE SAINT-EVREMOND. 369 Venons à M. de Puyzieulx. Je trouve qu'il agit fort prudemment de suivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les siens. Je n'aurois jamais crû que les Vins de Reims sussent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la ver-deur. Il faut du vert aux Vins de Reims: mais un vert avec de la couleur, qui se tourne en sève quand il est mûr. La sève en est amoureuse, & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, & peut-être croyez-vous que le terme d'Amoureux est prosané. Cependant c'est le terme des grands Connoisseurs, des d'Olonnes; des Boisdaufins, & de votre Serviteur; Côteaux, autrefois fort renommés (1). Jamais on n'aura d'excellensVins deMontagne qu'on ne leur donne un peu de corps, quoiqu'en disent les Vignerons modernes. Il saut laisser la Tocane aux Vins d'Ay. Les Vins de Sillery & des Roncieres fe gardoient deux ans; & ils étoient admirables : mais au bout de quatre mois, ce n'est encore que du verjus. On a laissé prendre un tel ascendant aux Vins de Bourgogne, malgré tout ce que j'ai dit, & ce que j'ai écrit des Vins de Champagne (2), & je n'ose plus les nom-

⁽¹⁾ Voyez la VIE de M. de Saint-Euremond; sur l'année 1654.

⁽²⁾ Voyez la LETTRE à M. le Comte d'O-lonne, Tome III. pag. 140.

mer. Vous ne sauriez croire la confusion où j'en suis.

Que M. de Puyzieulx en fasse une petite Cuve de la façon qu'on les faisoit, il y a quarante ans, avant la dépravation du goût,

& qu'il vous en envoye.

Il étoit bien jeune quand je sortis de France; je ne laissois pas d'avoir l'honneur de le connoître, quoique mon grand commerce sût avec Monsieur son Pere, en qui j'ai perdu un bon ami, & douze bouteilles de son meilleur Vin, qu'il me saisoit donner l'hiver par Gautier, son Marchand en Angleterre. Vous m'obligerez, Mylord, de saire de grands complimens pour moi à Monsieur de Puyzieulx, si vous lui écrivez. Je l'honore, & par le mérite de Monsieur son pere, & par le sien.

Je suis si touché du vôtre, que je n'ai pas besoin de rappeller celui de Monsieur de Ruvigny, pour vous assûrer que je disputerai à tout le monde les sentimens d'estime & d'amitié que l'on doit avoir pour vous. Je respecte la vertu, les bonnes qualités, la Philosophie, & la capacité en toutes choses; & c'est la prosession qu'en sait sur votre sujet, Mylord, Votre très-humble & trèsobéssant serviteur, & petit Philosophe subalterne.

A Londre le 29. d'Août 1701.

BILLET

AMADAME

DELAPERRINE.

J'ENVOYE savoir de Betty, comment vous vous portez; & si le redoutable Monsieur de Magni ne vous a point donné de vapeurs. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, vous me direz pour laquelle vous êtes de ces trois Dames.

LA PRECIEUSE

Laissez la source des familles A qui voudra peupler des Villes: Tendres Amans, éloignez-vous De l'appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis souffrir la tendresse
D'Amans qui soupirent toûjours;
Et mon soible est, je le consesse,
Pour les Galans bien faits qui brillent dans les
cours.

LA SOLIDE.
Galans de cour, Amans de ville,

372 OEUVRESDE M.

Soûpirans, Epoux en famille; Il faut tirer parti de tout: Jamais Catherine qui file; Toujours Catherine qui cout.

BILLET DE M. SILVESTRÉ.

ONTENTEZ-vous, Monsieur, de votre mérite d'Inspecteur, & n'entreprenez point sur le mien. Je vous laisse les Bâtimens & la Peinture, ne m'inquiétez pas sur la Géographie gourmande (1). Cependant il faut avouer que vos Coqs de Bruyere, vos Saumons, vos Huîtres, vos Fruits, & le reste d'une abondance délicieuse dont vous me parlez, vous donnent quelque droit de m'insulter, & ne me laissent de ressource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. Faites qu'une chose plaise à Mylord Montaigu ; One vous mettez en peine de rien : quelque dépense qu'il faille faire; quelque soin, quelque industrie qu'it faille employer pour l'avoir, elle

(1) Voyez ci-dessus, page 55.

DE SAINT-EVREMOND. 373' ne vous manquera pas. Ce sont les propres paroles de seue Madame Mazarin, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus justes qu'en cette occasion. Je n'ai jamais eu une si forte envie que celle d'aller à Boughton voir Mylord, la bonne compagnie, l'érudition en son lustre & pleine, quand Monsieur le Vassor y sera: je ne me compte pour rien, car je ne sai pas le Grec.

AU MESME.

S I des incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des veilles beaucoup augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à Boughton, je serois aussi heureux qu'un homme de près de cent ans le peut être. Je pers mille plaisirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle maison, les belles Eaux, les beaux Canards, m'auroit fort touché, quoi qu'Inspecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'est d'être avec Mylord Montaigu, de jouir de son entretien deux sois le jour, avant & après la meilleure chere du monde. Jamais personne n'a mieux mérité d'être reçûe magnisque;

374 OEUVRES DE M. ment, & galamment régalée, que Madame Sandwich; jamais homme ne fut plus propre pour la bien recevoir, & la bien régaler, que Mylord Montaigu. J'espere que la Cascade, l'Octogone, les Gerbes, les Jets d'Eau, au-ront sait oublier la France à Madame Sandwich; & comme Mylord est assez heureux pour inspirer son goût & ses desseins sur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nou-vel ouvrage à Hincinbrooke (1) qui n'en devra rien à ceux de Bougthon. On ne sauroit être plus sensible que je le suis à l'honneur de son souvenir. Il ne manquoit rien, pour combler mon déplaisir, de n'avoir pas vû Boughton & le maître du lieu, que de ne point voir Hincinbrooke & sa Maîtresse, qui est le plus grand ornement de tous les lieux où elle se trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part: elle auroit des Truses, que j'aurois mangées avec elle; sans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut recommencer tant d'avantages perdus,

(1) Maison de campagne du Comte de Sandwich.

⁽²⁾ Maison de campagne dans la Province d'Es-sex. C'étoit autresois une Maison Royale, où Henry VIII. & la Reine Elisabeth alloient souvent,

DE SAINT-EVREMOND. 375 par les Dimanches & les Mercredis de Montaigu House (-1).

AMADAME

DE LA PERRINE.

STANCES IRREGULIERES.

I ne faut point faire la belle, Vous l'avez trop long-temps été; Une laideur fraîche & nouvelle Vaut mieux qu'une vieille beauté.

Oubliez pour jamais les charmes; Oubliez le temps des amours; S'il vous en souvient, que de larmes Il vous coûtera tous les jours!

Cloris, il faut ceder à l'âge;
La nature est venue à bout
De ruiner son propre ouvrage;
Mais vous avez le bien, vous avez le bon-goût
Mettez l'un & l'autre en usage,
Et vous pourrez, Cloris, vous consoler de tout;

(1) L'Hôtel de Montaigu, à Londre,

Une petite & propre chere, Bon vin toujours, l'hiver bon feu, Un peu de Musique & de jeu,' Jusqu'à cent ans vous feront plaire,

Laissez aux petits, Philis, Les couleurs de roses & de lis, Laissez à la sotte jeunesse Un faux mérite de tendresse; Laissez pour les cœurs les desirs, Et donnez au goût ses plaisses,

PORTRAIT

DE MADAME

DE LA PERRINE.

SONNET IRREGULIER .-

ALANTE sans amour, sacile & vertueuse; Dévote sans scrupule, & fort belle Joueuses Subsistant sans argent, & donnant tout le jour Thé, cassé, chocolat à sa petite cour;

De généreux sans bien avoir sa maison pleine; D'amis

DE SAINT-EVREMOND.

377

D'amis riches tirer une honnêteté vaine, Et se voir obligée à des remercimens Pour l'inutilité de leur beaux complimens;

C'est la condition où le ciel m'a réduite, Et que j'ai soûtenue avec quelque mérite: Ce n'est pas là pourtant notre plus grand malheur Eh! voulez-vous savoir la plus pénible épreuve Où se trouve sujette une semme d'honneur? C'est d'être, comme moi, trop long-temps sage, & veuye.

REPONSE.

Que d'autres comptent leurs ennuis;
Nous n'êtes pas la seule à mal passer les nuits;
Avec son Epoux il ennuye;
La plus raisonnable y languit;
Mais la solitude du lit
Est pire que sa compagnie.



B I L L E T A MONSIEUR

SILVESTRE.

Eux de vos amis me vinrent voir hier; & me proposerent un Dîner pour vendredi ou samedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous soyez de la partie; sans cela point de repas. J'avois descin d'aller ce matin à Montaign-House, pour apprendre des nouvelles de la santé de Mylord, que je souhaite la meilleure du monde. Je suis sort ennuyé de l'état où je me trouve : celui où vous êtes me sait craindre pour vous.

Car vous savez, Docteur, que la santé d'Athlete Est, selon Hippocrate, à craindre quelquesois.

Monsieur de Barillon, qui mangeoit autant que personne, avoit un secret admirable contre la plenitude. Avoit-il mangé à crever? il entrenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demiheure de leurs abstinences & de leurs auste-

DE SAINT-EVREMOND. 379 rités, il cróyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisoit l'effet d'une diette. Ce secret-là ne vous servira jamais de rien: vous ne faites abstinence, ni n'en parlez.

LETTRE

A

MONSIEUR LE PRINCE

D'AUVERGNE. (1)

J'Avors toujours oui dire que l'amitié ne remontoit point; sentiment sondé sur quelques observations, que les Peres aiment mieux leurs ensans, qu'ils n'en sont aimés. Pour les Peres, je n'en disconviens pas; mais je trouve le Proverbe saux à l'égard des grandperes, par ma propre expérience. L'amitié de mon petit sils ne s'arrête pas au premier de-

^{- (1)} Emmanuel - Maurice de la Tour, dit le Bailly d'Auvergne, mort à la Haye en Mars 1702. peu de jours après que M. de Saint-Evremond lui eut écrit cette Lettre. Il étoit fils aîné de Fridéric-Maurice de la Tour, Comte d'Auvergne; mais il avoit cedé ses droits d'aînesse.

380 OEUVRES DE M.

gré; elle remonte de toute sa force pour vez: nir au grand papa (1). Que ne fait on point pour lui plaire? On donne d'excellent Vin à Londre; on envoye du meilleur Thé de Hollande; on écrit le premier. Je pousserois ces O N-là bien loin; mais je veux quitter cest On-la bien loin; mais je veux quitter certe espéce de tierce personne, introduite à la Cour par Monsieur de Turenne, & entretenue après sa mort par ceux de sa maison; je la veux quitter, pour vous faire directement des reproches, qui montrent la tendresse du grand-papa. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre, pour aller prendre une sièvre en Hollande? Si vous étiez demeuré à siévre en Hollande? Si vous étiez demeuré à Londre, notre Docteur eût empêché sûrement la maladie, par le régime ordinaire qu'il prescrit, & qu'il observe lui-même. Il vous eût fait faire dans votre chambre un Potage de santé, avec un bon Chapon, un Jarret de Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux perdrix, ou trois si j'y avois été, bien piquées, & de bon sumet. Il y auroit ajoûté un Hêtudeau, & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de Villiers prismoderément, eût fait partie d'une simplicité honnête, & nécessaire pour se bien porter.

⁽¹⁾ Le Prince Maurice appelloit ordinairement Monsieur de Saint-Evremond son GRAND-PARA.

DE SAINT-EVREMOND. 381 Mais le cher Docteur entre dans ma chambre: ne pouvant empêcher présentement la maladie, il va vous dire les remédes qu'il faut employer pour la guérison, &c.

PORTRAIT

DUROI.

Tre puissant & juste, ambitieux & sage;
De toutes les vertus faire à propos l'usage;
Patient, moderé, maître de ses desirs,
Exact dans les devoirs, sans gêner les plaisirs;
Ne séparer jamais ses intérêts des nôtres;
Etre occupé toûjours pour le loisir des autres;
Faire servir sa gloire au bien de ses sujets;
Grand Héros dans la guerre, & bon Roi dans la paix;

C'est avoir un mérite à gouverner les hommes, Dont on ne voyoit point des exemples laissés; Mais on a pû trouver dans le temps où nous sommes,

Ce qu'on cherchoit en vain dans les siecles passés; Celui qui par deux sois soûmit toute la terre A ses décissons pour la paix, pour la guerre; Dans la guerre, intrépide aux périls les plus grands; Arbitre dans la paix de tous les disserends;

382 OEUVRES DE M.

Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Asse; Et qui sit au Sultan recevoir le Traité, Qu'à Londre, par son ordre, on avoit arrêté; Ce Prince, hélas! ce Prince, a sa trame sinie (1).

Si rien pourtant nous pouvoit consoler
C'est qu'au dehors il paroît tout regler:
Chez le Etats, où chacun le déplore,
Il a toûjours la même autorité;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à Londre est si bien concerté,
Qu'Elisabeth semble y regner encore.
Mais tu n'es plus un exemple à donner,
Elisabeth, ta gloire est affacée,
Depuis le jour qu' A NNE au Trône est placée;
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre, &c. moutut le 19. de Mars 1702.



LETTRE

AMONSIEUR

DES MAIZEAUX.

TE suis fâché, Monsieur, de ne vous avoir J pas renvoyé plûtôt le Livre de Monsieur Bayle (1); je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaisir. Tout ce que vous me saites la grace de m'envoyer est si bien choisi, qu'on ne trouve pas moins de satisfaction à le lire, que d'instruction; particuliérement quand ce sont des ouvrages de Monsieur Bayle. Il donne un tour si agréable à sa profonde érudition, que l'on n'en est jamais dégoûté. Il est vrai que ses discussions chronologiques me fatiguent un peu: mais elles sont nécessaires aux Historiens; & je trouve bien-tôt de quoi me dédommager amplement, dans les matieres qui suivent. Quel charme seroit la lecture, si tous les Savans avoient autant de délicatesse & de justesse d'esprit que lui! Mais au lieu de ces rares qualités, on ne trouve dans la plûpart

de la seconde Edition, publiée en 1702.

des Auteurs qu'une Science confuse, un faux goût, & un entêtement ridicule.

Que de fous pour la connoissance Que l'on a de l'Antiquité! Mais bien plus fou celui qui pense Que la juste Postérité Saura venger sa sussilance Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un se plaît aux choses passées, Que les Livres favent sournir: Et l'autre veut que l'avenir; Occupe toutes ses pensées; L'un se plaît à ce qui n'est plus, L'autre à ce qui n'est pas encore, Dans mon discernement consus, Lequel est plus sou; je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir; L'Erudition infinie, Où l'on ne voit sens, ni génie; Je ne saurois le concevoir: Mais je trouve Bayle admirable, Qui prosond autant qu'agréable, Me met en état de choisir L'instruction, ou le plassir, DE SAINT-EVREMOND. 385 Les gens du monde ont certains défiuts, qui approchent assez du saux goût, & de la vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le mérite autant de négligence,
Que de soin pour la qualité.

Rien n'est égal, rien ne ressemble, Quand les deux se trouvent ensemble: Il est vrai qu'un injuste sort Les soussire peu souvent d'accord.

Tel est, sans choix, prodigue en sa dépense, Le trop de luxe a son esprit gâté; Tel fait entrer dans sa magnissence, Le goût exquis avec la propreté: Qu'on évite de l'un la moindre ressemblance; Que l'autre, s'il se peut, en tout soit imité.

Mais par là, du vrai bien a-t-on la jouissance?

Par-là, peut-on venir à la félicité?

C'est de quoi nous n'avons aucune expérience:

Ce vrai bien, à mortel, n'est jamais arrivé:

On a beau le chercher sur la terre & sur l'onde,

On auroit fait le tour du monde.

On auroit fait le tour du monde, Sans l'avoir nulle part trouvé. Tome V. K k

386 OEUVRES DE M.

En effet, il n'y a qu'une parfaite résignation aux Ordres de la Providence, qui puisse nous rendre véritablement heureux.

Vivons tranquillement, vivons dans l'affurance, A qui notre Malherbe a consacré ces mots:

Vouloir ce que Dieu veut est la seule Science

Qui nous met en repos (1).

Mais n'est-ce pas aller contre l'ordre de cette Providence, que de se persécuter de la maniere du monde la plus barbare, parce qu'on n'a pas les mêmes sentimens sur la Religion? comme si la persuasion pouvoit s'étendresau de-là des lumiéres; & qu'il dépendît de nous, de croire ce que nous voulons. Cependant tous ces maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens droits qu'elle avoit sur notre cœur (2).

Au lieu de disputer toujours sur la créance Par trop d'attachement à son opinion; Regardons comme on vit, sans chercher comme on pense,

Et dans le bien qu'on fait trouvons notre union,

⁽¹⁾ Malherbe dans la Consolation à M. du Perier sur la mort de sa Fille. (2) Voyez le Tome III. pages 128. 129.

DE SAINT-EVREMOND. 387 Dans la derniere conversation que j'eus avec vous', vous me dites certaines particularités du Roman de la Rose, que je voudrois bien voir plus au long.

L E T T R E DE MONSIEUR

DES MAIZEAUX

AMONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

SUR

LE ROMAN DE LA ROSE.

Voici, Monsieur, les particularités que vous m'avez demandées sur le Roman de La Rose. Ellès ne m'ont pas coûté beaucoup. Trois ou quatre de nos anciens Auteurs me les ont sournies: je n'ai eû que la peine de les ramasser.

Le Roman de la Rose est proprement un cours de Philosophie amoureuse: c'est un système d'amour; ou, pour pailer

Kk ij

avec nos anciens Auteurs, un Oeuvre qui contient les Commandemens d'amour pour parvenir à jouissance. Il fut commencé par Guillaume de Lorris (1); & achevé par Jean Clopinel, surnommé de Meun, parce qu'il étoit né à Meun sur Loire (2). On prétend que le nom de Clopinel lui fut donné, à cause qu'il étoit boireux. Guillaume de Lorris (3) avoit entrepris cet ouvrage, pour plaire à une Dame qu'il aimoit ; mais il mourut environ l'an 1260. sans avoir pû l'achever. Jean de Meun le continua quarante ans après la mort de Lorris. Il nous a appris lui-même cette particularité, dans la plainte prophetique qu'il fait faire à l'amour. Le passage est un peu long: mais peut-être ne serez-yous pas fâché de le lire.

(1) Il étoit natif de la Ville de Lorris en Gâtingis, & il y a apparence que c'est de-là qu'il a

pris son nom.

(2) Voyez le RECUEIL contenant les noms, & fommaires des Oeuvres d'aucuns Poëtes & Rymeurs Irançois, vivans avant l'an M. CCC. dans les OEU-VRES de Fauchet, Tome II. fol. 589. de l'édit. de Paris 1610. & la BIBLIOTHEQUE de la Croix du Maine, à l'Article de JEHAN de Meun ou Mehun.

(3) Fauchet dit qu'il est croyable, qu'il fust estudiant en Droit, parce qu'en un endroit il a laissé ces

Lers.

» Ainsi nos dit Justiniens

Dui fit nos livres anciens.

DE SAINT-EVREMOND. 389

Voyez Guillaume de Loris (1). A qui jalousie contraire Faict tant d'angoisse & de maltraire Qu'il est en péril de mourir Son ne pense le secourir: Il me conseillast volontiers Car il est de mes familiers Et droit fust, car par lui mesment En ceste paine vrayement Fusmes pour noz gens assembler Affin de bel acueil embler ; Mais il dit qu'il n'est assez sage Si seroit ce moult grand dommage Si tel loyal sergent perdoye Quand secourir le peulx & doye Puisqu'il ma si tresbien seruy Qu'il est bien vers moy desseruy. Il fault que praigne mon atour Pour rompre les murs de la tour Et pour le fort chasteau asseoir Avecques tout le mien pouoir, Plus encore me doit feruir Car pour ma grace desservir

de l'édition de Paris, chez Galliot du Pré 1529. Kk inj

390 OEUVRES DE MI

Il doit commencer ung Rommantz Ou seront mis tous mes commantz, Et jusques la le finira Que luy & bel acueil dira Qui languist or en la prison A douleur & sans mesprison Tout mes sens or sont esmayez Qu'entroblie vous ne m'ayez Ien ay grand deuil & desconfort. Iamais rien n'est qui me confort Si ie pers vostre bien vueillance Car ie nay plus ailleurs fiance, Toutesfois iay perdu espoir Dont quasi suis en desespoir Cy se reposera Guillaume Dont le tombeau soit plain de baulme Dencens de mirrhe daloex Tant ma seruy tant ma loez. Et puis viendra Iehan Clopinel Au cueur gentil au cueur ysnel Qui naistra dessus Loire a Meun Lequel & a saoul & a ieun Me servira toute sa vie Sans auarice & fans enuie Et sera si tressaige hom

DE SAINT-EVREMOND. 391

Oui naura cure de raison. Qui mes oignemens hait & blasme Combien quils flairent plus que basme Et sil aduient comment quil aille Quen aucun cas icelluy faille Car il nest aucun qui ne peche Tousiours a chascun quelque teche Le cueur vers moy tant aura fin Que toufiours au moins a la fin Quant en coulpe se sentira Du forfait se repentira Et ne voudra par lors tricher Il aura le Rommant si cher Que tout le vouldra parfournir Si temps & lieu luy peut venir Car quant Guillaume ceffera. Iehan si le continuera Apres sa mort que ie ne mente Des ans passez plus de quarante Et dira lors pour la meschance Et pour paour de desesperance Quil nait de bel acueil perdue La beniuolence avant eue Et si ay perdu espoir -A peu que ne men desespoir

Kk iiij

392 OEUVRES DE MI

Et toutes les autres parolles
Tant soient elles sages ou folles
Iusqua tant qu'il aura cueillie.
Sur la branche verte feuillie
La tresbelle rose vermeille
Ainsi qu'il soit iour & quil sesueille.

Jean de Meun étoit Théologien, Orateur, Philosophe, & Mathématicien. Il 2 composé plusieurs Livres, & fait plusieurs Traductions (1); entr'autres celle du Traité de Boëce de la Consolation, qu'il dédia à Philippe le Bel. Voici le début de sa Dédicace, où il parle des Ouvrages qu'il avoit déja composés (2), A ta Royale Maiesté, tres-noble Prince, par la grace de Dieu Roy des François, Philipes le quart, ie Jehan de Meung, qui iadis au Romans de la Rose, puis que l'alousie ot mis en prison Belaccueil, enseigné la maniere du Chastel prendre, & de la Rose cueillir, & translaté de Latin de François, le liure de la Vegece de Chevalerie; & le liure des merueilles de Hirlande: & le liure des Epistres de Pierre Abeillard & Helois sa femme : & le liure de Aelred, de spirituelle amitié, envoye ores Boece de Conso-

⁽¹⁾ On en trouvera une liste dans la Croix du

⁽²⁾ Fauchet, ubi supra,

DE SAINT-EVREMOND. 393 lation, que l'ay translaté en François : iaçois

ce que entendes bien Latin, &c.
Bouchet, dans ses Annales d'Aquitaine; parle de Jean de Meun. » En ce temps duor dit Pape Iean vingt-deuxiesme, dit-il (1), m florissoit à Paris maistre Iean de Mehum, » Docteur en Théologie, & grand Philoso-" phe. Lequel prinst plaisir à composer plu-" siers liures singuliers, & entre autres para-» cheua le Roman de la Roze, qui auoit » esté commencé par maistre Gilles de Lor-» ris. Il translata de Latin en François Boéce " De Consolatione: & De regimine Principum, " qu'auoit composé Sainct Thomas: & Ouide » De arte amandi, dont il se sut bien passé. » Et fit plusieurs autres plaisans liures de Mon-» danité. Son corps gist au cloistre des fre-" res Prescheurs à Paris: où, ainsi que j'ay nouy dire audit lieu, il fut mis par Arrest » de la Cour de Parlement, car lesdits Fre-» res l'auoient desenterré (2), à raison de ce " qu'il s'estoit mocqué d'eux, & leur auoit » donné en sa maladie vn coffre plein de " pieces d'ardoise : que lesdits Freres pen-

(2) Desenterré, doit signifier ici non enterré,

pour s'accorder avec ce qui suit,

⁽¹⁾ LES ANNALES d'Aquitaine. Faicts & gestes en sommaire des Rois de France & d'Angleserre, Pays de Naples & de Milan ; IV. Partie , Chapitre II. page 187. de l'édition de Poistiers 1644.

OEUVRES DE M.

» soient estre argent monnoié, & cognurent ila fraude après sa mort & auant qu'il sut » par eux enterré : ie ne croi pas qu'il soit

o vray o.

Pasquier présere Guillaume de Lorris & Jean de Meun à tous les Poëtes d'Italie. Souz le regne de Sainct Louys, dit-il (1), » nous eusmes Guillaume de Lorry, & sous » Philippe le Bel Iean de Mehum, lesquels » quelques vns des nostres (2) ont voulu » comparer à Dante Poëte Italien : Et moi » ie les opposerois volontiers à tous les Poë-» tes d'Italie, soit que nous considerions, » ou leurs mouëlleuses sentences, ou leurs » belles loquutions encore que l'œcono-» mie générale ne se rapporte à ce que » nous pratiquons aujourd'hui: Recherchez » vous la Philosophie Naturelle ou Morale? Elle ne leur défaut au besoin: Voulez-» vous quelques sages traits, les voulez-vous » de follie? Vous y en trouuerez à suffisance, » traits de follie toutesfois dont pourrez-» vous faire fages. Il n'est pas que quand il » faut repasser sur la Theologie, ils se mons-» trent n'y estre apprentis. Et tel depuis eux » a esté en grande vogue, lequel s'est enrichy

⁽¹⁾ LES RECHERCHES de la France, Livre VII. Chap. 3. pag. 603. de l'édition de Pag ris 1643.
(2) Voyez Fauchet, fol. 590.

DE SAINT-EVREMOND. 395 » de leurs plumes, sans en faire semblant. Aussi » ont-ils conserué, & leur œuure; & leur » memoire jusqu'à huy, au milieu d'vne in-sinité d'autres, qui ont esté enseuelis avec 5 les ans dedans le cercueil des ténébres. » Clement Marot les voulut faire, parler le » langage de nostre temps, affin d'inuiter les » esprits flouëts à la lecture de ce Roman. » Qui n'est autre chose qu'un songe dont le » principal subiect est l'Amour. En quoi on » ne sçauroit assez louer cette invention. » Car pour bien dire, les effects de l'Amour » ne sont entre nous que vrais songes. C'est » pourquoi Guillaume de Lorry, présuppose » que ce sut en la primeuere, saison expresse-» ment dédiée à cet exercice. Cestui n'eut loi-» fir d'aduancer grandement son liure : mais " en ce peu qu'il nous a baillez (1), il est, si » ainsi ie l'ose dire, inimitable en descrip-» tions. Lisez celle du Printemps, puis du » Temps, ie deffie tous les Anciens, & veux qui viendront apres nous d'en faire » plus à propos. Iean de Mehun est plus sça-" vant que Lorry, aussi eust il plus de loisir » & de subiect que son deuancier.

Les Chimistes ont prétendu trouver le Grand-Oeuvre de ce Roman; & il n'en faut pas être surpris, puisqu'ils le voyent clairement

⁽¹⁾ Il n'en a fait qu'environ la cinquiéme partie.

396 OEUVRES DE M. dans le CANTIQUE DES CANTIQUE & D'auttes, se sont divertis à y découvrir une espéce de Théologie Morale (1): mais le sa-meux Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, bien éloigné de cette pensée, l'a regardé comme un Livre très-dangereux, & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier (2). Enfin il s'est trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe, comme nous le verrons bien-tôt. Ils ne se trompoient pas: Jean de Meun avoit si peu ménagé les Femmes dans ce Roman, qu'elles résolurent de s'en venger : mais il se tira d'affaire par un trait de plaisanterie. Le Président Fauchet, qui nous a conservé cette Historiette, la narre d'une manière si naïve, que je me servirai de ses propres termes.

» Iean de Meung, dut-il (3), cuida être » payé de la mesme monnoye qu'Ouide son » maistre : pource qu'une partie des dames à de court mal renommées, moines, hy-» pocrites, autres gens vicieux qu'il avoit ta-» xez en ses liures, lui susciterent beaucoup » d'ennemis. Mesmes les dames saschées de

» ces vers trop piquans:

⁽¹⁾ Voyez le Discours qui est à la tête de l'édition du Roman de la Rose, de Galliot du Prég (2) La Croix du Maine. (3) Ubi supra, fol. 590.

DE SAINT-EVREMOND. 327

» Toutes estes, serez, ou sustes, » De faict, ou de volonté, putes;

» delibererent un jour de l'en chastier. Du-» quel danger il se sauva gentiment en ceste maniere. Maistre Iean de Meung estant ve-» nu à la Court pour quelque occasion, sut » par les dames arresté en vne des chambres » du logis du Roy, estant enuironné de plu-» sieurs seigneurs : lesquels pour avoir leur » bonne grace, auoyent promis le represenn'empescher la punition que elles » en voudroient faire. Mais Iean de Meung » les voyant tenir des verges, & presser les » Gentils hommes de le faire despouiller; » il les requit luy vouloir octroyer vn don: » iurant qu'il ne demanderoit pas remission » de la punition qu'elles attendoient prendre » de lui (qui ne l'avoit meritée) ains au " contraire l'aduancement. Ce qui lui fut » accordé à grand peine, & à l'instante priere » des seigneurs. Alors Maistre Ichan com-" mença à dire : Mes dames, puisqu'il faut » que je reçoive le chastiment, ce doit estre » de celles que i'ay offensées. Or n'ay-ie parlé » que des meschantes, & non pas de vous » qui estes icy toutes belles, sages, & ver-» tueuses: partant celle d'entre vous qui se » sentira la plus offensée, commence à me 398 OEUVRES DE M.

pas une d'elles qui voulust auoir cest hon-neur de commencer, craignant d'empor-ter ce tiltre infame. Et Maistre Iehan es-» chappa, laissant aux dames une vergogne: » & donnant aux feigneurs là presens, assez » grande occasion de rire : car il s'en trouua » aucuns d'eux, à qui il sembloit que telle » ou telle deuoit commencer, mais les mieux » appris rompirent ce iugement, pour euiter

» au debat qui en fust suivi.

» Le Romans de la Rose, ajoute Fauchet; » a (ce neanmoins) esté receu par les li-» brairies des seigneurs, comme liure plai-sant & rempli de beaux traicts de doctri-» ne, malgré les prescheurs & Theologiens:
» marris de ce qu'il estoit trop manié &
» appris de ce toutes sortes de gens: telle» ment que plusieurs crierent contre. Et
» entre autre maistre Martin Franc, natif en » la Conité d'Aumale en Normandie, Pre-» uost & Chanoine de Lauzane en Sauoye, » fit un liure contre le Romans de la Rose, » intitulé Le Champion des dames: comme si » Iehan de Meung eust escrit contre elles, » mais ce sut longuement apres la mort de » maistre Iehan de Meung, pource que ce » Champion est adressé à Philippes deuxié-» me Roy de Bourgogne, surnommé le » Bon.

DE SAINT-EVREMOND. 399

Fauchet rapporte ensuite le tour que Jean de Meun joua aux bons Freres Prêcheurs; mais un peu autrement que Bouchet. » Il se » trouue en la chronique d'Aquitaine, dut-il; » vn trait de risee que le bon maistre Ichan » de Meung fit aux freres prescheurs ou Ia-» cobins de Paris, mesmes en son testament. » Par lequel ayant ordonné estre enterré en » leur Eglise, il leur laissa vn coffre auec » tout ce qui étoit dedans: commandant ne " l'ouurir qu'il ne sut mis en terre. Maistre r Iehan trespassé, & son service mortuaire » fait, suiuant ce qu'il auoit ordonné: les » freres viennent en grand haste pour enle-» uer ce coffre, lequel se trouvant plein de pieces d'ardoise, sur lesquelles possible il ti-" roit des figures d'Arithmetique ou de Geo-» metrie, les moines indignez, & pensans » qu'il se fust mocqué d'eux vis & mort, » deterrerent son corps. Mais la Cour de » Parlement aduertie de telle inhumanité, » le fit remettre en sepulture honorable, » dans le cloistre du conuent. Cela me sait » croire, s'il cust esté docteur en Theologie » (comme a voulu dire l'Auteur de la Chroni-» que d'Aquitaine, ou celui duquel il l'a pris) » qu'il n'eust vse de telle risee en mourant. » Si vous ne dittes qu'en ce temps-la, les » estudians en l'Université de Paris estoient en-» nemis des Mandians, pour l'entreprise que

GEUVRES DE M.

par les d'Eglife, & maistre de l'Université: se fourrans par les cours, pour estre consesseur des Roys & Princes: entreprenans aussi les lectures publiques, sur les maistres Regens des Vniversitez. Dont maistre Iehan se vange d'aucuns d'eux, sous la personne de Faux semblant, tant au Romans de la Rose, qu'en vne Satyre saite contre les vices, appellee Testament, & Codicille: mais par une copie que i'ay, sescrite auant deux cens ans) Status mundi, sue doctrina gentum. I'ay mis toutes ces raisons, asin que toy (lecteur) en iuges ce qu'il te plaira. Le Romande La Rose a été ré-

Le ROMAN DE LA ROSE a été réduit en prose par Jean Moulinet (1), qui l'a enrichi de plusieurs Allégories de son invention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de

fon Ouvrage:

C'est le Roman de la Rose Moralisé clair & net , Transtaté de Vers en Prose Par vostre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que le Langage des Exemplaires imprimés du Ro-

(1) Chanoine de Valenciennes. Il fleuriffoit environ l'an 1480. Voyez la Croix du Maine, pages 149. & 246.

DE SAINT-EVREMOND. 401 MAN DE LA ROSE, n'est pas conforme à celui des Manuscrits. On l'a changé en un François plus moderne (1): & de là vient que les Imprimés différent beaucoup les uns des autres; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Pasquier dans ses Recherches blâme Marot d'en avoir fait une Revision : il s'explique encore plus fortement dans ses LETTRES. Il n'y a homme docte entre nous, dit-il (2), qui ne lise les doctes escrits de Maistre Alain Chartier & qui n'embrasse le Romant de la Rose; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'eust voulu habiller à la moderne Françoise. Cependant il est certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a altéré les Manuscrits, aussi bien que les Copies imprimées: & il est très dissicile d'en trouver, qui ayent échappé à la diligence indiferete de ces Reviseurs. Ils ont cru rendre l'Ouvrage meilleur, & 'ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit notre Langue dans le treiziéme siècle: on lui a ôté cette naïveté & cette grace qu'elle avoit

Tome V .

⁽¹⁾ La Croix du Maine. (2) Liv. II. dans la Leure à M. Cujas, p. m. 104. & 104.

OEUVRES DE M.

alors, malgré toute son impersection. C'est à peu près la même chose que si l'on s'avi-soit aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinzième ou seizième siècle, pour les rap-procher de notre manière d'écrire. Mais afin que vous puissiez mieux juger, Monsieur, de l'énorme différence qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuscrirs, j'ajoûterai ici le commence-ment du Roman de la Rose, tel qu'il se trouve dans un Manuscrit de la Bibliothéque d'Oxford, qui est très-bien écrit sur du velin, & orné de fort jolies sigures en mi-niature. C'est une marque de son Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un lambeau. Vous pourrez juger par-là du génie, & du stile de Guillaume de Lorris.

DE SAINT-EVREMOND. 403

MANUSCRIT D'OXFORD. DE GA'LLIOT DU PRE'.

Ou l'art d'amour est toute

enclose.

Maintes gens dient que en son-

Na se sables non O mansonges

Mes len puet tels Songes songier

Qui ne sont mie mensongier

Ains sont apres bien aparant Si ien puis bien traire agarant

I. andeur qui ot non macrobes

Qui ne tint pas songes alobes

Ainfois efcript la uifion Quil aniht au rey Cyprion. Quicunques cuide ne qui die Q'foit folenr ou musardie De croire que songes aniegnent

Qui ce voudra pour fol me tiegnet

Car endroit moy ai ie fiance

Q'Songes Soit Segnefiance Des biens aus gens ou des ainuis

Que li plusieurs songent denuis Maintes choses counertement

Q'len voit puis aportement. Le vintesime an de mon aage

U point quamours prent le paage Cy est le rommant de la rose

Ou tout lart damours est enclose.

Maintes gens vont disant que

Ne font que fables & menfonges

Mais on peult tel fonge fon-

Qui pourtant nest pas menfonger

Ains est apres bien apparent Si en puis trouuer pour ga-

Macrobe vng acteur treaffable

Qui ne tient pas fonges à fable

Aincoys escript la vision Laquelle aduind a Scipion. Quiconques cuyde ne qui die Que ce soit vne musardie

De croire qu'aucun song e aduienne

Qui vouldra pour fol si men

Car quant a moy iay confiance

Que fonge foir fignifiance Des biens aux gens & des ennuitz

Moult des choses couuertement

Quon voit apres appertement Sur le vingtiesme an de mon eage

Au point quamours prent le peage

Ll ij]

OEUVRES DE M.

Vne nuit si com ie soloie Et mie dormoie mout forment Si vi I. Songe en mon dormant

Qui mout fut bel O mout me plut

Mes en ce songe ongs viens nut

Q'avenu trestout ne soit Si com li aucteur racontoit Or vueil ce songe rimoier Pour nos cuers plus ialcesoier

Quamours le me prie O comande,

Et ce nuls bons qui me deman-

Comment ie veuil que cis ro-

Soit apele que ie commans Ce est li romans de la rose

Ou lart damours est toute enclose

La matiere en est bonne O

Or doint Diex que en gre la resoine

Celle pour ciu ie lai enpris Cest celle qui tant a de pris Et tant est digne destre amee

Quelle doit estre rose clamee.

Les iones gens couchie meffoie De ieunes gens , coucher malloye

Vne nuyt comme ie fouloye Et de fait dormir me conuint En dormant vng fonge mad-

Qui fort beau fut a aduiser Comme uous orrez devisser Car en aduifant moult me pleut

Et oncques riens au songe

Qui du tout aduenu ne soit Comme le fonge recensoit Lequel vueil en rime deduire Pour plus a plaisir yous in-

Amours men prie & le commande,

Et si daduenture un demande

Comment ie vueil que ce rom-

Soit appelle facha famant Que cest le rommant de la

Ou lart damour est toute enclose.

La matiere est belle & loua-Dieu doint quelle soit aggrea-

A celle pour qui lay empris C'est une dame de hault pris

Qui tant est digne destre ay-

Quelle doit rose estre clames-

BILLET

AMADAME

DE LA PERRINE.

J'ENVOYE savoir si la satigue que vous cûtes hier, ne sut pas aussi grande que le plaisir de voir la Cérémonie (1). Si vous avez eu la compagnie des Chanoines, comme je n'en doute point, je ne vous plains pas. Ils ont des remédes contre l'ennui & la languenr qu'on trouve en ces sortes d'occasions. Le Doyen de Guernezey disoit, qui dit Chanoine dit Hospitalier; c'est leur Institution, & celui qui ne seroit pas bonne chère à son hôte, donne matière à un dévolu, & mérite de perdre son Canonicat: danger, que Monsieur Sarte n'a jamais coutu. Je souhaiterois que vous eussiez souvent son comme ce: je croi que celui de Monsieur Breval ne peut être que très bon, & que vous vous serez assez bien trouvée des graces que le Seigneur sait à son Eglise.

(1) Le Couronnement de la Reine, le 2. de Mai 1702, dans l'Eglise Collégiale de Westminster.

ALAMESME

J'A i d'excellent pain; je n'ai point de beurre aujourd'hui, & je ne saurois sournir ma
part du déjeûner: Monsseur de Montandre
(1) employeroit de bon cœur une partie de
son gain en Pêches. Je ne sai si c'étoit aujourd'hui que cette petite troupe déjeunante
devoit s'assembler. Quelque travers qu'il y
ait dans l'Esprit des Femmes, il n'y en a pas
assez pour leur rendre un Vieillard agréable;
& je croi qu'on peut se passer de moi par
tout, horsmis au jeu, où le perdant ne déplast jamais à l'heure qu'il perd: on retrouve
ses désagrémens quand il a perdu, & payé.

(1) M. le Marquis de Montandre.



L E T T R E DE MONSIEUR S I L V E S T R E.

Ous ne fauriez croire la joye que j'ai V eue de voir arriver le Pâté. Outre qu'un Pâté de Perdrix est considérable par lui-même, il m'a rappellé l'idée de Mylord Montaigu, la vôtre, celle de toute la bonne compagnie qui est à Boughton, & m'a fait imaginer vivement toutes les beautés que je n'y ai pas vûes. J'en suis informé par tous ceux qui y ont été. Mylord Gallway, bon connoisseur en toutes choses, m'a dit, que la Cascade de Boughton est la plus parfaite & la plus achevée qu'il ait vûe : qu'il y a de plus grandes Piéces d'Eau à Versailles & à Chantilly; mais que s'il avoit à donner un modelle de ces sortes d'ouvrages-là, il donneroit la Cascade de Boughton au préjudice de toutes les autres. Monsieur le Coq en a fait la description dans une fort grande Lettre : Monsieur de Montandre en parle à peu près comme eux.

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de son pro-

GEUVRES DE M.

pre mouvement, il me rend un des plus présomptueux hommes du monde : quand vos inspirations l'auroient déterminé, je lui aurois toujours une fort grande obligation, & ne serois pas sâché de lui en avoir souvent de la sorte. Je crains qu'il n'y ait une espèce d'ingratitude à saire des distinctions si délicates. Quelque vanité qu'il puisse y avoir, je veux croine que Mylord a songé premierement à moi, & que vous l'avez sait souvenir de temps en temps du dessein qu'il avoit eu.

Depuis ma Lettre écrite, Monsieur de la Pierre est arrivé, qui m'a donné onze Pêches, qui valent onze Cités, pour parler comme les Espagnols, quand ils veulent saire valoir les présens qu'ils reçoivent. Les douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez guéri avec le régime de Bougthon, les Perdreaux, les Truses, &c. Si vous étiez ici il ne seroit besoin que de vos regards. Il n'y a point de maladie qui puisse tenir contre les corpuscula, essurate, emanationes, simulacra santatis, qui partent de vos yeux. Je souhaite avec beaucoup d'impatience d'en recevoir les essets.

BILLET

A MADAME

DE LA PERRINE.

UAND je joue chez vous, je perds su-rement; mais j'ai la consolation que vous gagnez quelque chose de ce que je perds: quand je joue ailleurs, j'ai le déplaisir que ce n'est pas vous qui gagnez mon argent, & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire, j'entens de perdre au jeu: car pour de soudainetés, mot consacré par Madame Mazarin, j'en crois être exemt.



A LA MESME.

J E croyois vous faire aller jusqu'aux idées innées (1) mais je voi qu'à peine allez-vous aux Axiomes. Laissons la science: Salomon, le plus sage des hommes, a dit que la science étoit assurant de chair. Ne pouvant réjouir celle des Dames, il est de l'honnêteté & de la bienséance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée ou la Guinée entiere pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en votre maison; je tâcherois de me donner ce mérite-là:non pas par l'argent, mais par la maniée re honnête & galante que j'aurois à le perdre.

(1) M. de Saint-Evremond lisoit dans ce temps = là, le Traité de l'entendement de M. Locke.



BILLET MONSIEUR SILVESTRE.

TL y a environ dix ans que Mylord Mon-👤 taigu nous apprit , à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que Depontani. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coutumes des Romains; il s'en falloit Festus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. Depontani, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du Pont dans la Riviere. Ce discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres appréhensions:

Urget præsentia Turni.

Je supplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des Depontani, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de temps que la nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Docteur, qui devez

Mm ii

avoir soin de ma vieille masse, & la ranimer par vos regards salutaires, d'où vient que vous avez été si long-temps sans me voir? Si vous n'êtes pas plus assidu, je reprendrai ces petits corps, ces atômes de santé que je vous ai donnés.

BILLET

AMADAME

DE LA PERRINE,

JE fais tout ce que je puis pour redevenir jeune, & n'en puis venir à bout. Je songe au Collège, je retourne à l'étude de la Grammaire; & tout cela inutilement. Si Betty; toute jeune qu'elle est, vouloit se désaire de trois ou quatre ans, elle n'a qu'à lire les Decisions de l'Academie (1), sort propres à rappeller, du moins, l'idée de la jeunesse. A parler sérieusement, vous y verrez cent vetilles de Langue, assez nécessaires à qui veut parler François exactement, & le prononcer

⁽¹⁾ REMARQUES ET DECISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, recueillies par M.L. T. (M. l'Abbé Tallemont) imprimées à Paz ris en 1698.

DE SAINT-EVREMOND. 413 comme il faut. Monsieur de Miremont a mon autre Livre de Brantome depuis huit jours. Si vous aviez quelque partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur, Out, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet seroit pourtant beaucoup mieux.

A L A M E S M E.

ON IEUR Rouviere a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles: à l'âge où je suis, il faut faire un présent plus considerable; je vous en envoye cinq. Je ne serois pas en peine des saveurs, si j'en savois saire un bon usage. Mandez moi ce que vous ferez après dîner. Je signois toutes mes Lettres à Madame Mazarin, quand j'étois sort bien avec elle, comme Don Quichotte les siennes à Dulcinée; LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE: elle signoit les siennes comme Dulcinée, à Don Quichotte.

A MONSIEUR SILVESTRE. STANCES IRREGULIERES:

OCTEUR aux regards salutaires; Qui par vos rayons de santé; Menacez les Apotiquaires D'une prompte inutilité.

Anti-basilic dont la vûe
Sait guérir comme l'autre tue;
Qui vous a fait tant retarder?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre;
J'ai gardé tous les jours la chambre;
Dans un état fort ennuyeux;
J'attens pour en fortir le secours de vos yeux;

Cette vertu surnaturelle Attachée à votre prunelle,

DE SAINT-EVREMOND. 415

Vient d'agir selon mes souhaits; A peine je la voi que j'en sens les essets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie Dans le temps qu'on travaille à détruire la Mort, Et que Silvestre, au moins, détruit la maladie. Pouvions-nous esperer jamais un si beau sort?

Mais quelqu'un me dira; cette même nature Qui nous fait voir le jour, méne à la fépulture; Et malgré tous ces beaux discours, On meurt, & l'on mourra toûjours.

Quoi! Veux-tu, par le vrai, te rendre misérable? Veux-tu donc voir, par lui, sans cesse tes malheurs? Souvent le faux donne un bien véritable, Chacun, au saux, peut trouver ses douceurs: Si vous ôtez du monde les Erreurs, Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silvestre, moins ingénieux, Quitteroit le talent de plaire, Et prenant un air sérieux, A son naturel tout contraire,

M m iiij

416 OEUVRES DE M.

Ne guériroit plus par ses yeux, Comme il avoit toûjours sû faire;

Celui qui voulut à nos corps
Rendre leur nature immortelle (1);
Sut donner de si beaux dehors
A son opinion nouvelle,
Que le vrai, tout confus alors;
N'osoit paroître devant elle.

O toi, qui causes nos ennuis; Indiscrete & desagréable Verité; cache-toi dans le fond de ton Puits; Et nous laisse goûter les douceurs de la Fable.

BILLET A MADAME DELA PERRINE.

J E vous souhaite une bonne année. Souhaiter est la seule chose que je puis saire: si vous vouliez pourtant, je serois quelque

(1) M. Afgil. Voyez ci-deflus, page 354.

DE SAINT-EVREMOND. 417, chose de plus; ce seroit de vous donner un repas avec Monsieur Silvestre. Si j'eusse crû vous trouver chez vous, je vous aurois porté le souhait que je vous envoye. On ne vous trouve jamais. J'ajoûterai six Vers à ma Progs se.

Puissent les bonnes destinées
Me donner dix ou douze années!
Puissiez-vous avoir en esset
Esprit content, santé parsaite,
Et tout le bien que vous souhaite
La Marquise de Gouvernet.

A LA MESME.

J E suis bien sâché de ne m'être pas trouvé au logis, quand vous me sistes l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il y a quelque service à vous rendre; j'y cours. Si vous gardez la maison, je ne manquerai pas de m'y rendre. Disposez d'un homme qui passe les nuits aussi mal que vous; mais par des causes bien disserentes de nos insomnies. Puissiezvous perdre les vôtres agréablement! je suis au desespoir de n'être plus capable de vous les ôter;

HIS OEUVRES DE MA

Je vous tirerois de l'épreuve D'être long-temps sage & veuve (1). Ne pouvant devenir l'objet de vos amours. Puissiez-vous la faire toûjours,

Sur la tyrannie de la Raison.

A Raison est d'un triste usage!
Qu'il est ennuyeux d'être sage!
De vivre toûjours gravement
Sous les ordres du jugement;
De résléchir toute sa vie
De peur de faire une solie!

L'Amour n'eut jamais de liens;
Raison, si fâcheux que les tiens;
En amour, on aime ses peines;
Raison, tu combats nos desirs,
Contrains ou choques nos plaisirs;
C'est de toi proprement que nous portons les
chaînes.

C'est toi qui causes les rigueurs; Que nous trouvons avec les Dames;

(1) Voyez ci-dessus; page 1774

DE SAINT-EVREMOND. 419

Tu mets le scrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs;
Sans toi, sans toi, l'Amour n'auroit que des douceurs.

L E T T R E A MADAME DE LA PERRÍNE.

M ANDEZ-MOI si vous êtes dans la même résolution où vous étiez hier pour la visite de Madame Bond.

Femme est un' Animal aimable, Mais de sa nature muable;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité d'aimable: comme vous n'ayez rien des défauts du sexe, le dernier ne vous touche pas.



A LA MESME.

A DAME Bond sera chez elle: sivous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver aussi, & de vous y faire le compliment que Madame Mazarin me saisoit saire au Roi; très-humble & très-obéif-sant serviteur (1).

(1) Madame Mazarin railloit souvent M. de Saint-Evremond sur ce qu'un jour le Roi lui ayant demandé s'il étoit amoureux, il sit une prosonde révérence & dit, qu'il étoit son très humble & trèse obéissant Serviteur.



LETTRE

A

MONSIEUR LE COMTE

MAGALOTTI;

Du Confeil d'Etat de Son Altesse Royale. Monseigneur le Grand - Duc de Toscane.

UE vous êtes heureux, Monsieur! II y a plus de trente ans que j'ai l'honneur de vous connoître: vos années vous ont fait acquérir un grand savoir; vous ont fait avoir beaucoup d'expérience, beaucoup de considération, sans vous avoir rien ôté de la vigueur du corps & de l'esprit: les miennes, plus nombreuses à la verité, m'ont été moins savorables. Elles ne m'ont rien laissé de la vivacité que j'ai eue, & du meilleur temperament du monde que j'avois. Au reste, Monsieur, je vous suis sort obligé de m'avoir écrit en Italien: si vous aviez pris la peine de m'écrire en François, vous m'eussiez laissé la honte de voir un Etranger entendre beau-

A22 OEUVRES DE M.

coup mieux que moi la beauté & la délicatesse de ma Langue. Il est vrai que presque toutes les Nations de l'Europe auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la langue plus élegamment que leurs plus beaux esprits ne sauroient saire. Je vous aurai fait beaucoup de tort dans

l'opinion qu'avoit Monsieur le Marquis Rinuccini (1) de votre discernement ; la réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On est fort satissait de lui en cette Cour; de sa personne, de son procedé, & de sa conversation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit desirer. Monsieur le Cavalier Giraldi, qui est bien ici avec tout le monde, lui donne toutes ses connoissances, dont il n'aura que faire quand il voudra se montrer : sa présence le met hors d'état d'avoir besoin de bons offices. Avant que de finir, je vous supplierai, Monsieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la prosonde reconnoissance que je conserverai jusqu'au dernier moment, de toutes les bontés qu'elles a eues pour moi. Je dois aux liberalités de son bon vin de Florence, mes dernieres années, que j'ai passées avec assez de repos. Après que vous m'aurez acquitté de ce premier devoir,

⁽¹⁾ Envoyé Extraordinaire du Grand - Duc. Il étoit venu en Angleterre pour complimenter la Reine sur son avénement à la Couronne.

DE SAINT-EVREMOND. 423 qui m'est le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'assurer Monsseur le Commandeur Del Bene, de l'estime que j'aurai toute ma vie pour son mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles assurances des sentimens que vous me sûtes inspirer, dès le moment que j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-temps; ces six Vers que j'ai sait autresois (1) vous l'expliqueront.

Je vis éloigné de la France, Sans besoin & sans abondance, Content d'un vulgaire destin;

J'aime la vertu fans rudesse, J'aime le plaisir sans mollesse; J'aime la vie & n'en crains pas la sin.

Aussi malade que je le suis aujourd'hui, je devrois la souhaiter au lieu de la craindre: mais si je passe une heure sans sousstrir, je me tiens heureux. Vous savez que la cessation de la douleur est la sélicité de ceux qui soussert. Je trouve que la mienne est suspendue,

⁽¹⁾ Voyez le Sonnet adressé à Mademoiselle de l'Enclos, Tome IV. page 325,

quand je suis assez heureux pour vous entre; tenir.

B I L L E T A MONSIEUR

SILVESTRE. (1)

Octeur, mandez à vos amis

Pourquoi nos fameux appétits
Ne sont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas;
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ses repas.
Pour les sauver de la molesse
Où méne la délicatesse,
Desendez-leur les Perdreaux;
Les Cailles, & les Faisandaux.
Et, si vous pouvez, qu'on les livre
amis du Mylord qui n'ont pas pû le suivre

Aux amis du Mylord qui n'ont pas pû le suivre; Gens par l'âge affoiblis, débiles estomacs, Ne pouvant digérer que des mets délicats.

⁽¹⁾ M. Silvestre étoit alors à la campagne, avec Mylord Montaigu,

Vous

DE SAINT-EVREMOND 425

Vous, Héros d'appétit, qu'un robuste mérite

A de nouveaux exploits tous les jours sollicite,

Attaquez d'énormes Brochets,

Oui surent la terreur des Mangars & des Philes.

Qui furent la terreur des Mangars & des Philes;
Attaquez des Poissons qu'on prend pour Crocodiles (1),

Et ne les quittez point sans les avoir désaits.

Sur l'appétit tout mon bonheur se sonde,

J'aimerois mieux, célébre Morelli,

Et renommé Vassor, votre appétit,

Que les Etats du plus grand Roi du monde.

BILLET

DE MADAME

DE LA PERRINE.

A UCUN vin ne me fait envie;
D'aucun mets je ne suis tenté;
Que puis-je faire dans la vie?
Qui peut m'y tenir arrêté?
Je prens peu de plaisir à lire;

⁽¹⁾ Voyez ci-dessus, page 316.
Tome V.

426 OEUVRES DE M.

J'oblige le public en m'abstenant d'écrire;

La seule douceur que j'attens,

C'est d'entendre Mylady Band.

Je n'aime plus que l'harmonie

Ta voix au clavessin puisse-t-elle être unie;

Pour entendre les doux accords

Qu'on promet aux ames sans corps.

Je suis fort mal; & j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'auttre monde: puisque le goût & l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquième & dernier Tome.

TABLE

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le cinquiéme Tome.

On a mis une n. pour marquer que le chiffre Juivant Je rapporte aux Notes , & non pas à l'Ouvrage même.

Α.

Mans, ou il faut chercher les patiaits Amans.
A 129.
Aminte du Tasse, éloge de cet Ouvrage. 103.
Amours de Henri le Grand, jugement sur ce Livre.
311.
Anciens, combien les Admirateurs outrés des An-
ciens sont déraisonnables. 101. Nos Modernes
surpassent les Anciens à divers égards. 102. &
fuiv.
Anglois, raillés sur leur passion pour certaines vian-
des. 195, 196. Leur bravoure. 199. Avec quelle
fermeté ils envisagent ordinairement la Mort.
345•
Augloises, éloge de leur beauté. 199. Si elles sont
plus fidelles à leurs maris que les Françoises.
182.
Artemise, combien elle sut touchée de la mort de
fon mari. n. 118.
Asgil, prétend qu'on peut être transferé à la vie
N n ij

éternelle sans passer par la mort. n. 3541

Augustin (Saint) idée qu'en ont Hobbes, Isaac
Vossius, & le Pere Simon. 275.

Auvergne (le Prince Maurice d') meurt à la Haye.

n. 380.

В.

Arbin, Libraire de Paris, prie M. de Saint-Eyremond de lui envoyer ses Ouvrages. no Barillon (le Marquis de) secret admirable qu'il avoit contre la plénitude. Bath, éloge de son Mouton. 150. 217. Est célébre par ses Bains, & par ses Eaux minérales. n. 196. Banval, son éloge. 277. Bayle, combien estimé de M. de Saint-Evremond. n. 273. 274. Défendu contre l'Abbé Renaudor 273. & suiv. Son éloge. 383.384. Son caractére: Benserade, jugement sur cet Auteur. 92. Bernier, Son éloge. 321. Ce qu'il pensoit sur l'abstinence des plaisirs. ibid. Beverweer (Mademoiselle de) sa mort. n. 118. Bois (l'Abbé du) va en Angleterre. n. 296. Bossuer (Jacques Benigne) pourquoi plus moderé pendant qu'il étoit Evêque de Condom, que Îorsqu'il fut Evêque de Meaux. 307: Brawn, ce que c'est. n. 195. Buckley (Sophie) son caractère. n. 268. Bussi Rabutin (le Comte) Jugement sur les Portraits qu'il a fait de M. de Turenne, du Prince

186.

de Conti, & du Roi de France.

DES MATIERES. 429

C.

• I · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
Anaples (le Marquis de) son attachement pour M. de Saint-Evremond. 344,345,350. Cantique des Cantiques, les Chimistes y ont trouvé
pour M. de Saint-Evremond. 344,345,350.
Cantique des Cantiques, les Chimistes y ont trouvé
le Grand-Ocuvre.
le Grand-Oeuvre. Cas de Conscience singulier. n. 232. & suiv.
Charles II. Roi d'Espagne, sa vie maintenoit la
Paix de l'Europe. 334.
Charleval, son Eloge. 113, 114. Sa mort. n. 113.
Chaulieu (l'Abbé de) Son éloge. 167, 168.
Chevreuse (Madame de) croyoit en mourant qu'elle
alloit causer avec ses amis en l'autre monde.
343. Ciprianus, excellent Opérateur pour la pierre. n.
358.
Clerembaut (le Comte de) avoit une opinion trop
C 1 1 . A
Clopinel, voyez, Meun.
Condé (le Prince de) son Parallele avec M. de
Turenne. 14. O suiv.
Cordouë (Don Antonio de) idée qu'il avoit des
Princes. 360.
Corneil (Pierre) combien il a excellé dans la Tra-
gédie. 92. Son Parallele avec Racine. ibid. A
surpassé tous les Anciens. ibid. & 102.
Côteaux, les trois Côteaux. n. 369.
Crever, pourquoi on ditoit au Mois de Septembre,
voici le temps où il faut crever. 21,

D.

Angeau (le Marquis de) va voir le Comte de Grammont pour le convertir. n. 211. Despreaux, son éloge, 92, Admirateur outré des

TABLE

Anciens, il a fait des Ouvrages qui surpassent de beaucoup les leurs. 102. Sa Satire contre les femmes. 148, 182. Dévotion, en quoi consiste la véritable Dévotion,

Disputes des Religions, voyez, Religion.

Domitien (l'Empereur) fit régler par Arrêt du Sénat, comment on devoit faire la Sauce au Turbot.

E.

77.

Aux minérales, régime qu'il faut garder en les prenant.

Enclos (Mademoiselle de l') son éloge, 157, 158.

Epoux, si la qualité d'Epoux dégage de ce qu'on doit à la raison, à la justice, & à l'humanité.

Erard, ses injures contre la Nation Angloise. 220.
221. Faussetés qu'il a débitées dans son Plaidoyé
contre Madame Mazarin. 223. 224. Après avoir
usé son imagination à inventer & à seindre, il
a recours à de vieilles Loix éteintes. 238. Croit
faire sa cour au Roi de France, en déclamant
injurieusement contre le Roi Guillaume. 241.
242. Ridiculité des accusations qu'il forme contre Madame Mazarin. 242. & suiv. N'a pas su
ce que c'étoit qu'un Mylord.

Escalade de Geneve, voyez, Géneve.

Estomac, éloge d'un bon estomac. 319,320.

Evremond (Saint) se plaint de ce qu'on lui attribue des Ouvrages où il n'a aucune part. 266.

276. Voyez Ouvrages. S'accommodoit au Gouvernemeut des Pays où il vivoit. 20. L'attachement qu'il avoit pour Madame Mazarin nuisoit à sa gloire, & à son repos. 22. & suiv. Se sait une espèce d'épitaphe. 44. Etoit quelquesois

maltraité de Madame Mazarin, & pourquoi. 68. Se raille sur ses cheveux gris, ses lunettes, & sa culotte. 107. & suiv. Son éloge. 165, 166. Comparé avec Ovide. 165, 168. Ce que lui ont été les Marêchaux de Clerembaut & de Crequi. 187. Fait lui-même son Portrait. 205, & suiv. Son attachement pour la vie. 133, 203, 211. & suiv. 326. Comment il souhaite de mourir. 214. Se raille sur la malpropreté de ses Chiens. 262. Le cas qu'il faisoit du Distionnaire de M. Bayle. n. 273, 383, 384. Son Jugement sur la Critique & sur l'Apologie de ses propres Ouvrages. 278. & suiv. Combien il est touché de la mort de Madame Mazarin. 337. & suiv. 344, 351, 354. Sa situation d'esprit dans sa derniere maladic.

423.

F.

Emme, caractére des Femmes de ce temps: 254. Comment les Femmes deviennent dévotes. 302. Leur Dévotion n'est souvent qu'une vapeur de Rate.

Femme, combien une femme est à charge à son mari. 178. & suiv. Dans quelle situation d'esprit elle doit être, lorsqu'elle apprend la mort de son époux. 258.

Fontaine (de la) Ses Ouvrages sont au dessus de tout ce que les Anciens auroient pû saire dans ce genre. 93, 103. On vouloit l'attirer en Angleterre. 157. L'âge avoit affoibli son esprit. ibid. S'il en étoit plus malheureux. 160. Sa mort. 18.

France, pourquoi elle n'est plus en état d'assujettir le reste de l'Europe. 38. 39. La vertu y est à la mode. 208.

Eneve, comment elle fut sauvée de l'Esc lade des Savoyards. n. 330. La Chanse qu'on y chante tous les ans le jour de l'Escal	on
de, par qui faite. n. 33 Géographie gourmande, Livre à donner au Publi	3.
Givri, est réduit au desespoir par les rigueurs de	so sa
Maîtresse. n. 12 Godolphin, (Mylord) son éloge. 120. Sa mort.	

Songora (Don Louis de) Poëte Espagnol. Abregé de sa Vie. n. 98. Jugement sur ses Ouvrages.

Grammont (le Comte de) Son éloge. 154, 250. 324. Revient d'une dangereuse maladie. n. 204. Son épitaphe. ibid. Bon mot qu'il dit dans sa maladie. 210. Devient dévot. 208. Sa mort. n. 266.

Grecs (les) Eglise des Protestans François résugiés à Londre, pourquoi ainsi appellée. n. 46. Guillaume III. Roi d'Angleterre, est blessé au bord de la Boyne. n. 63. Passe cette Riviere, & bat l'Armée du Roi Jacques. 66, 67. Combien il est touché de la mort de la Reine son Epouse. 164. Sa délicatesse pour les plaisirs. 174, 175. Conspiration contre sa personne. 200. Importance de sa vie. 201. Prend Madame Mazarin sous sa protection. 241. Sa douceur à l'égard des Catholiques d'Angleterre. 242. Combien la Paix de Ryswick lui est glorieuse. 287. fuiv. Son éloge. 360. fuiv. Son Portrait. 381, 382.

DES MATIERES. 433

75. 02 (uit):

238,239.

H.

I Amoden, fon éloge.

(1.056.4)
Hermitage (de l') son éloge. 296.
Hervart (Madame) sauve Géneve de l'Escalade
des Savoyards, & comment. n. 330.
Herwicz, Docteur Allemand, qui prétend guérir
les maladies en faisant suer par sympathie. n.
356.
Hobbes, le peu de cas qu'il faisoit des Oeuvres de
S. Augustin. n. 275.
Humiere, succombe aux rigueurs de sa Maîtresse.
n. 126.
Huîtres d'Angleterre, leur éloge. 54. & suiv.
r
, l •
TEsuites, brouillés avec leur Général. 185.
Julien Scopon, son éloge. 322.
Justinien, ce qu'on doit penser sur la nouvelle de
Justinien, qui défend aux femmes de manger avec

K.

des hommes, sans la permission de leurs maris.

Ensington, appellé le Cimetiere de Londre, & n. 118.

Corme (Marion de) ses charmes. 153.

Lorris (Guillaume de) premier Auteur du Roman de la Rose. 387, 388. Dans quelle vûe il l'entreprit. ibid. Son éloge. 389. & suiv.

M.
Agalotti (le Comte), son éloge. 421. & suiv.
Malherbe, en quoi il a excellé.
Tome V.
O o

Mari, quand c'est qu'un mari rompt la société contractée avec sa semme. 236. 237. Pourquoi les Loix autorisent si sort les maris. 239. Si la qualité de mari excuse routes ses sautes. 240. Mariage, ses inconveniens. 80, 81. Avantages de

ceux qui ne vivent point sous ses Loix. 178. 6

Marie II. Reine d'Angleterre, combien regrettée par le Roi son époux. 164, Marot (Clement) a retouché le vieux François du

Roman de la Rose 395, 401. une de ses Epigrammes.

Mars (le mois de) est le plus triste mois de l'Année, & pourquoi. 131,132. Mazarin (le Cardinal) marie sa Niéce Hortence

Mancini au Duc de la Meilleraye, & pourquoi. 225, 226. Ce choix faillit à ruiner sa réputation.

Mazarin (le Duc) On craignit qu'en épousant la Niéce du Cardinal, il ne fut héritier de la faveur de cette Eminence. 226. Ce que pensoient làdessus es Marêchaux de Turenne, de Villeroi, & de Clerembaut. ibid & suiv. Il ne tarda pas long-temps à les détromper. 227. Sa dissipation extravagante des biens immenses que Madame Mazarin lui avoit apportés 227. & suv. Plaisante raison qu'il donne pour la justifier. 229. Ses Visions nocturnes, & ses révélations. 230. Réglemens ridicules qu'il vouloit qu'on observat dans ses Terres. 222, 223, 247. & suiv. Affecte une dévotion ridicule. 2 30. Promet cinquante mille Ecus à l'Evêque de Fréjus, à condition qu'il le serviroit dans son Mariage, & refuse ensuite de le payer. 231. Soûtient que les Procès sont de Droit divin. 232. Va consulter l'Evêque de Grenoble sur un cas de Conscience

DES MATIERES.

inoui jusqu'alors. ibid. Fait nourrir un des enfans de Madame de Richelieu, avec désense expresse de lui donner à têter les Vendredis & les Santedis, pour lui faire succer au lieu de lait, le saint usage des mortifications & des jeûnes. 233. S'il lui est possible d'être raisonnable. 234. Combien il fait soussir Madame Mazarin. ibid & suiv. Il lui fait ôter la Pension que le Roi de France lui avoit donnée. 84, 235. Il a donnée à Madame Mazarin une occasion légitime de se separer de lui. 236. & suiv. Fausseté de sa dévotion. 237. Sa conduite est injuste envers tout le monde. 238. Veut obliger Madame Mazarin de sortir d'Angleterre, & resuse de payer les dettes qu'elle a été contrainte d'y faire. 85. &

fuiv. Faux bruit qui court de sa mort. 256. &

Mazarin (la Duchesse) Son éloge. 135. & suiv. Reproches qu'elle faisoit quelquefois à Monsieur de Saint-Evremond. 25. & Suiv. Vive Description de ses malheurs. 31, 32. & du trifte état ou elle s'est trouvée en Angleterre. 32, 33. Elle étoit résolue à en sortir, si ses Créanciers l'eussent trouvé bon. 84 & suiv. 161. Elle avoit pen de goût pour le chant. 59. & suiv. Idée de sa manière de jouer à la Bassette. 58. Conseils que lui donne M. de Saint-Evremond. 106, & fuiv. Elle ne vouloit point retourner avec M. Mazarin, ni se mettre dans un Couvent. 162. Ruinoit sa santé en buvant trop de liqueurs fortes 170, 171, 269. Pensoit bien, mais écrivoit mal. 184. Raillée sur son orthographe. 253. éloge de ses yeux. 109. Combien elle a souffert avec M. Mazarin 234, 235. A été honorée de tout ce qu'il y avoit d'illustre à Rome, en France, à Chamberi, & en Angleterre 235. Biens

immenses qu'elle avoit apporté à M. Mazarin: 219, 336. Si elle pouvoit sortir d'Angleterre avec la Reine Marie, épouse de Jacques II. 240. & suiv. Pourquoi elle continuoit d'y demeurer. 241. Justifiée contre les accusations ridicules de M. Erard. 241. & suiv. N'étoit pas née pour vivre avec M. Mazarin. 246. Combien elle aimoit la propreté. n. 269. Sa mort. n. 337. Son éloge. ibid. & suiv. Elle est morte avec une fermeté & une réfignation extraordinaires. Médecins Anglois, n'aiment point à se lever la nuit, pour faire des visites. Médecins François, refugiés à Londre, leur généreuse vigilance pour les malades. Ménage, son Epigramme sur la mutilation des Statues du Palais Mazarin. n. 228, 229 Menagiana, le second Tome est meilleur que le premier. 187 Meun (Jean de) autrement Clopinel, a achevé le Roman de la Rose. 388. Son éloge. 392. & suiv. Il dit du mal des femmes dans son Roman, & elles prennent la résolution de s'en vanger. 396. Comment il se tire d'affaire. 397, 398. Il joue plaisamment les Jacobins. Middleton (Madame) son éloge. 135, 136. Son Caractére. 147 Mincepye, ce que c'est. n. 197 Miremont (le Marquis de) son zéle pour la Religion réformée. 45, 46, 47. Regrets sur son ab-172, 191, 192. & fuiv. fence. 102, 103

Moliere, combien il est supérieur aux Anciens. 92, Montaigu (le Duc de) éloge de sa belle maison de

Londre. 313 Payoit une Rente viagére à M. de S. Evremond. n. 313

Montandre (le Marquis de)

406, 407

DES MATIERES. 437
Montbazon (la Duchesse de) son éloge. 152
Morelli, son éloge, n. 283. ralllé sur ses Voyages. 284. sur sa Patric. 293. Sur ses vastes connoissances. ibid.
Mort, on la recule tant qu'on peut. 211. & suiv.

Livre Anglois où l'Auteur prétend qu'on peut être transferé de la terre à la Vie étetnelle sans passer par la mort. n. 354. Partisans que la mort a trouvés contre cet Auteur. 355. & suiv. Mourans, se passeroient volontiers des beaux dis-

cours qu'on leur fait.

N.

Mature, la Nature se communique aux hommes avec profusion. 35. 6 suiv.

Ο.

Lonne (le Comte d') sa mort.

Olone, (Comtesse d') sa mort.

On, qui a introduit à la Courla maniere de parler par On.

Ondedei (Zongi) Evêque de Fréjus, est trompé par le Duc de Mazarin.

231

Ouvrages desayoués par M. de Saint-Evremond.

203, 266, 367

P

Peres (les Saints) leur caractère. 275
Perles (Poisson) éloge des Perles de Tunbridge 77
Perrault, Jugement sur son Parallele des Anciens
& des Modernes. 93
Perrine (la Marquise de la) son éloge. 375. Son
Portrait. 376
Philosophes modernes préserables aux Anciens.

Pindare, extravagance de son prétendu sublime. 95, 96. Ses Odes ne font que l'éloge des chevaux, & des Chariots de course. Plumporridge, ce que c'est. n. 197 Poèlie, Idée naturelle & judicieuse qu'en ont les François. 94, 95. Abus qu'on fait de la figure, dans la Poesie. 96. La Poesie des Italiens est pleine de figures outrées ou de Concetti. 97. Les Espagnols ont le même génie. 97, 98. Les fictions des Anciens sont trop usées, pour devoir entrer dans notre Poësie. 94. 6 Juiv. Poules de Lesbos, Princes, fi la guerre que font les Princes, les empêche de rendre justice aux vertus de leurs ennemis.

Uichotte (Don) éloge de ce Roman. Quietisme, sur quoi fondé 301. Ses unions divines ne sont bien souvent qu'une vapeur de Rate. 302, 303. Moyens de se préparer au 304. 6 Juiv. Quietisme.

R.

Acine, admirable dans ses Tragédies. 92. Comparé avec Corneille. ibid. A pris les Grecs pour modele, 92. & les a surpassés. Raison, sa tyrannie. 418, 419 Religion, Si les honnêtes gens doivent entrer dans la chaleur des disputes de Religion. 308, 309 Renaudot (l'Abbé) son Jugement sur le Dictionnaire de M. Bayle. n. 273, 274. Idée que M. Bayle avoit de cet écrit. Roman de la Rose, est l'ouvrage de deux Auteurs. 388. Est loué par nos meilleurs Ecrivains. 394. & suiv.. Divers sens qu'on lui a donné. 395 2

DES MATIERES. 896. On ne le trouve plas dans le vieux langage où il a été composé. 400, 40E

S.

C Andwich (la Comtesse de) va en France. 2933 fon éloge. ibid. 329, 340, 347 Sarafin, son éloge. 91, 103 Sharr , Poisson délicieux. n. 76 Silvestre, Docteur en Médecine à Londre, son élo-358, 359, 414 ge. Soudaineté, mot consacré au jeu par Madame Mazarin. Suisse qui se jetta dans la Riviere, & pourquoi. 328 T.

Héologiens, jusqu'où les aimoit M. Leti. 323 Toscane (le Grand Duc de) marques de son estime qu'il donnoit à M. de Saint-Evremond. 421. O luiv. Turenne (le Marêchal de) avoit dans sa phissonomie quelque chose de grand & de noble 1, 2. Passa par les plus petits emplois de la guerre. 2. Combien il étoit estime de M. le Prince. 2, 3. Vouloit qu'on fist peu de Siéges, & qu'on donnae beaucoup de Combats. 3. Sa première maxime pour la guerre. ibid. Service important qu'il rendit à la Cour lorsqu'elle étoit à Gien. 4, 5. Sauve le Roi des mains de M. le Prince, & le ramene à Paris. 6, 7. Idée de sa conduite. 8, 9. Sembloit donner trop peu à la fortune pour les évenemens. 8. Anéantit les Disputes que les Officiers formoient pour le rang. 9. Fixe la legéreté & l'impatience des François, & donne de l'activité aux Etrangers 10. Sa conduite à l'égard du Cardinal Mazarin, 10, 11. Son caractere. 11, 12. Etoit modéré sur la Religion, même après s'être sait Catholique. 12. Dans ses dernieres Campagnes il étoit plus hazardeux à entreprendre & à se commettre qu'auparavant. 13. Sa mort. ibid. Combien il sur regretté de tout le monde, & particuliérement du Roi de France. ibid. Son Parallele avec M. le Prince.

•

Turretin (Jean Alphonse) son éloge,

T/

14. 6 Juiv.

Ie, passion que les hommes ont pour la vie.
211, 212. Avantages d'une longue vie.
213, 214
Vieillards, Agrémens qu'ils peuvent trouver dans
le monde.
211, 212, 254, 255
Vins de Champagne, on leur donne aujourd'hui
trop de verdeur.
369
Voiture, son éloge.
91, 103
Usquebas, ce que c'est.
n. 170

W.

Windsor, bonté de ses Lapins. 283 & surv.

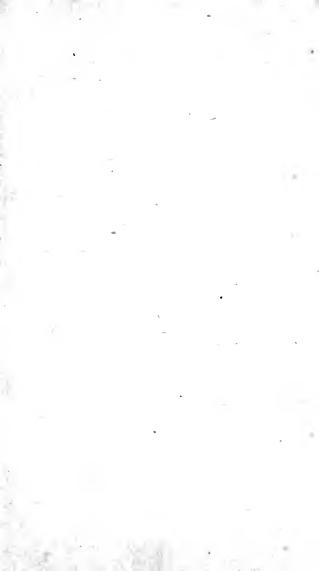
Y.

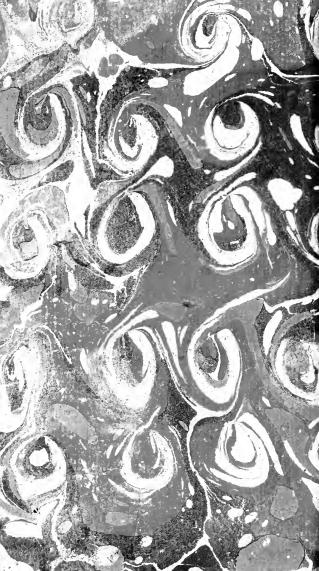
Y Veteaux (Des) réfléxion qu'il faisoit sur la perte du temps. 346

Fin de la Table du Tome cinquième.









La Bibliothèque Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Libra University of Date du

For failure to retu or before the last of below there will be o cents, and an extra cents for each addit

